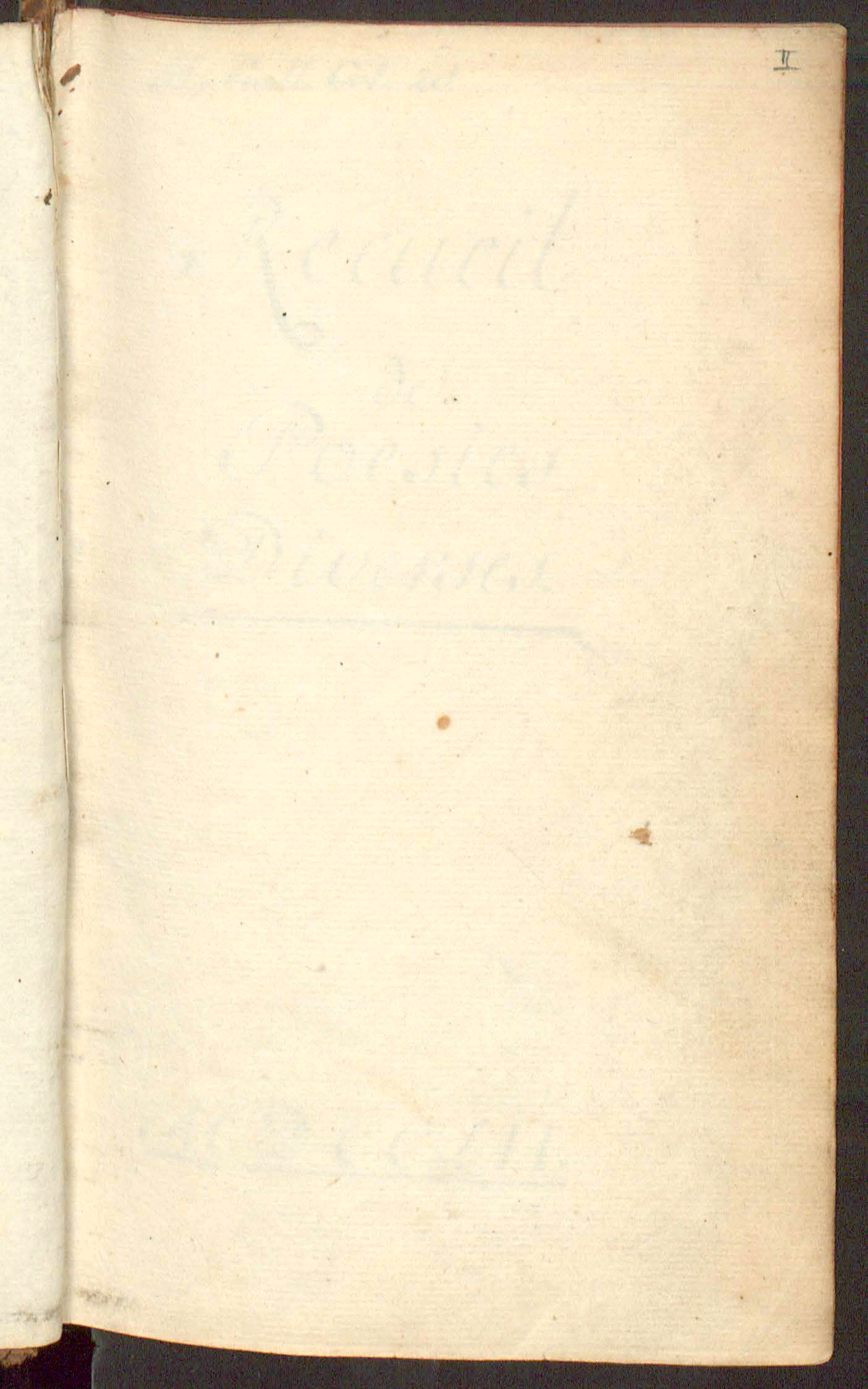






I



Recueil
de
Poesies
Diverses

Recueil de Poesies Diverses.

MDCCLII.

Lettre
sur
l'Antiquité
de
l'Eglise Chrêtienne.

MDCLXXX.


Ex
Biblioth. Regia
Berolinensi.

Lettre (1)
du Père la Chaise à Mr. Spon.

Monsieur

Je croi que Vous ne doutes pas que je n'aie grande inclination de servir vos Libraires de Lion: Mais l'affaire n'etant pas de mon ressort, je ne puis guères m'en mêler. J'en dirai néanmoins un mot à Mr. le Chancelier.

Je Vous remercie de tout mon Coeur de votre Histoire de Génève, où il y a beaucoup de choses fort curieuses. J'attendrai avec impatience la première Section de vos Miscellanea, que vous me faites espèrer, tout ce qui me vient de vous m'étant toûjours fort agréable et fort cher, à cause du mérite de l'Auteur,

(2)

et à cause de l'amitié que je sai qu'il a pour moi. Je souhaite plus ardemment que je ne puis vous l'exprimer, qu'étant aussi éclairé que vous l'êtes, Vous profitiés de vos propres Lumières, et que Vous servant des Connoissances de l'Antiquité pour l'avantage le plus solide que Vous en puissiés tirer, Vous repariés le Malheur que Vous avés eû de naitre parmi des Nouveautés, et mettiés vôtre Conscience en repos, et Votre Salut en assurance. Il faut du moins que Vous me pardoniés les Voeux ardens que je fais souvent pour celà, et la sincérité avec laquelle Vous en parle coeur à coeur et en secret celui qui est le plus cordialement

Monsieur

À Paris ce 2. de Janvier 1680.

Votre &c.

Réponse. (3.)

Entre les recherches que j'ai faites, Vous ne devés pas douter, Monsieur, que je n'en aye fait sur l'antiquité de la Réligion où Dieu m'a fait naître. Je me suis pour celà défait autant que j'ai pû des préjugés que la naissance et l'Education m'avoient pû inspirer, pour voir si j'y découvrirois cette nouveauté que Vous avéstrouvé bon de nous reprocher. Après celà j'ai souvent consulté aux heures du matin et du soir que je destine principalement aux devoirs de la piété, Celui que S.t Augustin appelle la beauté ancienne et nouvelle, pour apprendre de lui si nôtre Religion est ancienne comme nous le croyons, ou nouvelle comme vous le prétendés. Mais

plus j'ai médité sur chaque point, et plus j'ai consulté les Oracles divins, plus aussi j'ai été convaincu qu'elle étoit très-ancienne, et que si elle paroissoit nouvelle, ce n'étoit qu'à ceux qui en entendoient parler sans la connoître, comme étoit cette nouvelle partie qu'on appelle le nouveau Monde à ceux qui en firent la découverte. J'ai crû même que l'on pouvoit dire que notre Réligion est aussi ancienne que le monde, & que celle qui n'a pas cette Antiquité ne peut prétendre à juste titre d'être la véritable. Car que Dieu qui est immuable désapprouvât le fonds d'une Réligion qu'il avoit lui même enseignée dès le commencement et qu'il en établit une autre toute differente" Jesus Christ
" c'est ce qui n'est pas vraisemblable.

n'est point venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir. Le Christianisme n'est donc pas à proprement parler une Religion différente du Judaïsme; Les Chrétiens sont la véritable Postérité d'Abraham; Un homme fait est le même homme qui fut autrefois enfant, quoiqu'étant enfant il beguayat, il eût un Pédagogue, et fut vêtu selon son âge. Le Judaïsme étoit l'enfance de la Réligion et beguayoit, et ne voyoit qu'au travers d'un voile. Il avoit pour Pédagogue la Loi qui le menoit au Messie, & il étoit revêtu de quantité de Ceremonies qui devoient cesser, lorsque le Messie qu'elles figuroient, seroit venu. Enfin la Malediction de cette Loi, le Voile de Moïse et les Ceremonies ayant cessé par la venuë du Messie

le fonds de la Religion est pourtant demeuré, puisque les Juifs étoient sauvés par le Messie qu'ils attendoient, et que les Chrêtiens le sont par le même Messie qui est venu.

Sur ce fondement qui ne peut être contesté, il n'y a qu'a examiner si nous avons dans nôtre Créance et dans notre Culte des sentimens et des pratiques qui diffèrent de ce que l'on croyoit, et de ce qui se pratiquoit dans l'ancienne Eglise Judaïque; les choses cérémonielles et typiques étant mises à part.

Il est facile de savoir les sentimens de cette Eglise, par l'ancien Testament, par les Rabins, et presque tous les Juifs d'à présent qui en ont beaucoup retenu dans leur Doctrine et dans leur Culte.

Nous croyons comme eux

que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité, d'une manière digne de lui, sans images & sans représentations qu'il a expressément défenduës: Et sans vouloir gloser sur ce Commandement, nous nous y soumettons volontairement dans nôtre Culte.

Comme eux, nous invoquons Dieu seul et non pas les Anges ni les Saints; l'invocation étant un des principaux Actes de l'Adoration. Nous croyons come les Juifs qu'il faut les imiter, et avoir leur Mémoire en Vénération, mais qu'il ne faut pas les servir d'un Culte Réligieux.

Nous faisons comme eux nôtre Service en une Langue entenduë de tout le Peuple, persuadés que nous sommes que Dieu ne voudroit pas nous entendre si nous ne nous entendions pas nous mêmes.

C'est là une pratique aussi ancienne que le Monde, puisqu'au commencement il n'y avoit qu'une seule Langue pour tous les hommes.

Nous croyons qu'on est obligé de se confesser serieusement à Dieu de ses péchés comme faisoit David, et qu'en des cas où l'on a besoin d'une instruction ou d'une Consolation extraordinaire, on s'en doit ouvrir à son Pasteur comme fit le même David au Prophète Nathan, et comme cela se pratiquoit dans l'ancienne Eglise Judaïque.

Nous croyons aussi bien que Salomon et tout l'ancien Peuple de Dieu l'a cru que le Mariage est honorable entre tous, et que les Prêtres et les Pasteurs de l'Eglise doivents se marier aussi bien que les Laïques, puisque cette coû,

tume aussi ancienne que le Monde n'a point été changée dans la nouvelle Alliance.

Nous croyons qu'il y a deux Sacremens dans l'Eglise Chrêtienne substituées aux deux Sacremens de l'Eglise Judaique dont les Signes ont été changés et non pas les choses signifiées.

Que le Batême est le Sacrement de nôtre entrée dans l'Eglise comme l'étoit la Circoncision, et que l'Eucharistie est celui de nôtre nourriture Spirituelle, comme l'étoit l'Agneau Pascal, puisqu'il est dit que les Anciens ont mangé la même Viande Spirituelle, et ont été abbreuvés du même breuvage qui étoit Christ. Aussy croyons nous que l'on ne peut sans crime se priver de ces Sacremens, quoique Dieu n'attache point d'une telle sorte

sa grace aux Signes, qu'il ne puis„
se bien nous la donner sans eux
si nous ne les avons pas négligés.
Qu'ainsi il ne laisse pas de sauver
les enfans des fidèles morts sans
le Batême extérieur, comme les
Juifs ne doutoient pas qu'il ne
sauvât ceux qui mouroient
parmi eux sans Circoncision,
autrement ils n'auroient pas
attendu au huitième jour à
la leur administrer.

Au reste nous avons aussi
pour nous l'antiquité dans
l'explication des paroles Sacra„
mentales par un sens figuré;
car, on sait que les Juifs en
mangeant l'Agneau Pascal
disoient, Ceci est le passage de
l'Ange Destructeur. En man„
geant les herbes qui l'accom„
pagnoient, ce sont ici les her„
bes amères que nos Pères ont
mangé au désert; et en man„

geant le pain: Ceci est le pain d'affliction que nos Pères ont mangé au désert; sans croire pourtant que l'Agneau fût changé au passage, où les herbes et le pain, aux mêmes herbes et au même pain que leurs Pères avoient mangé; Ils croyoient seulement en faire une commemoration, aussi ne croyons nous aucune Transubstantiation ni changement de Substance dans nôtre Pâque Chrêtienne, n'y ayant pas plus de raison de le croire dans l'une que dans l'autre, puisque la chose signifiée est la même, Jesus Christ qui devoit mourir. Où est donc la Nouveauté dans cette Explication si ancienne et si naturelle que l'on employoit particulièrement dans tous les Sacremens et dans toutes les Cérémonies Mystiques de l'Ancienne Eglise?

(18.) La Circoncision qui étoit le sceau de l'Alliance de Dieu, est appellée l'Alliance; L'Agneau étoit le passage, la pierre étoit Christ. Les sept Vaches etoient les sept années; & ces expressions étant si communes, il ne faut pas s'etoñer qu'elles n'ayent point surpris les Apôtres dans l'Institution de l'Eucharistie; Aussi n'ont elles pas surpris les fidéles de l'Eglise

l. 4. c. 40. primitive. Le pain, dit Tertullien que le Seigneur prit, et qu'il distribua à ses Disciples, il le fit son Corps, en disant Ceci est mon Corps, c'est à dire, la figure de mon Corps. Et saint Augustin, le Seigneur ne fit point de difficulté de dire

Contre Olimp. C. 12. Ceci est mon Corps, quand il donna la figure de son Corps.

Nous sommes persuadés comme l'étoient les Anciens qu'il y a un Ciel pour les bons, et un Enfer pour les méchans; Mais nous ne croyons pas non plus

qu'eux aucun lieu entre ces deux tels que les Lymbes & le Purgatoire.

Nous croyons que le Sang de Jesus Christ nous nettoye de tout péché comme le Sang des Victimes qu'offroient les Juifs, les nettoïoient typiquement de tous les leurs. Ainsi nous ne prions point pour les Morts, et nous n'avons point d'exemple dans les Livres Canoniques que les Juifs l'ayent pratiqué.

Nous disons que la seule foi nous justifie, comme elle justifia Abraham, à qui cette foi fut imputée à justice; Mais nous croyons qu'elle doit toujours être accompagnée de bonnes oeuvres, et que si l'on entend par justifier, déclarer juste, nous sommes justifiés par les oeuvres comme dit Saint Jaques, et non par la seule foi.

Nous nous reposons au septième

me jour, et nous nous appli-
quons aux devoirs que la Piété
éxige, selon que Dieu l'avoit
ordonné, et que les Juifs l'ont
observé: et nous n'obligeons pas
les Chrêtiens à d'autres fêtes qui
ne sont pas d'Institution divine;
car les Juifs en faisoient à la
vérité, mais elles étoient insti-
tuées de Dieu seul, et elles ap-
partenoient à la Loi cérémonielle
qui a été abolie.

Nous croyons que tous les
Chrêtiens ont voué à Dieu
par leur Batême l'esprit de
pureté et de renoncement au
monde; de chasteté et d'obéïs-
sance à sa Loi. Mais nous
sommes persuadés qu'on ne
peut faire le voeu de célibat,
puisque la Continence est un
don de Dieu, qu'il n'accorde
qu'à celui qu'il veut.

Que l'on pourroit aussi se

passer de faire le voeu de pauvreté particulière de la manière qu'on le fait, pour être riche en commun, et que l'on ne devroit pas non plus faire des Voeux d'Obéïssance à un Supérieur de Couvent, qui, dans le fond n'est qu'un homme, à qui, sans autre voeu nous devons obéïssance, s'il nous commande des choses conformes à la Loi de Dieu.

Quelles Nouveautés avons nous introduit dans tout celà? Ce que je viens de dire, et qu'un Théologien pourroit étendre davantage, suffiroit pour prouver l'Antiquité de nôtre Réligion à un esprit désintéressé et dépouillé de tous préjugés, mais ce désintéressement est un Ouvrage de Dieu dans nos Coeurs obscurcis par leurs propres ténèbres; ce qui fait que je suis moins surpris que tant de personnes qui ont

parmi Vous de si belles Lumières, ne se forment seulement pas le moindre Saupçon de la nouveauté de leur Religion quoiqu'il y en ait tant de Sujet.

Nous savons que dans l'Eglise primitive, le Culte des images étoit inconnu; et qu'il n'y avoit dans les Temples ni Statuës ni images. Il ne faut que savoir l'Histoire pour celà, et remarquer les anciennes Eglises qui n'en avoient que par dehors, parce, disoit Mr. de Launai Docteur de Sorbonne, qu'autrefois les Saints n'étoient considerés que comme des Serviteurs, mais qu'à présent étant devenus les Maitres, on n'avoit pas voulu qu'ils demeurassent hors de la Maison. Il faut même que cette pratique n'ait été reçuë que bien tard. Comme Vous avés beaucoup d'estime pour l'Illustre Prélat de cette Ville, Lyon
Vous ne refuserés pas de croire

un de ses Prédécesseurs qui vivoit au neuvième Siècle; c'étoit St. Agobar Evêque de Lyon.

„ Pour éviter, dit-il, la Superstition, „ les Pères Orthodoxes ont pourvû „ soigneusement à ce qu'il n'y eût „ aucune image dans les Eglises, de „ peur que ce qui étoit adoré ne fût „ contre les murailles.

Que dans toute l'Ecriture Ste il n'y a ni commandement d'ado„ rer, ou d'invoquer les Anges ou les Saints, ni menaces contre ceux qui ne le feront pas, ni exemple d'aucun qui l'ait fait, ou du moins qui n'en ait été repris quand il l'a voulu faire; comme disoit l'Ange à St. Jean. Garde toi de faire celà, nous sommes serviteurs comme Vous. Qu'ainsi c'est une Nouveauté que Jesus Christ, ni les Saints ne nous ont jamais évangelisée.

Que le Service en langue incon„

niée ne peut tout au plus être plus ancien que le tems auquel le Latin vint à se corrompre, et que pendant plus de six siè„cles, le Service se faisoit en l'É„glise Chrêtienne en langage con„nu à tout le Peuple.

Que les Prêtres, Pasteurs ou Evêques, ce qui au commencement étoit le nom d'une même Charge, avoient la liberté d'être mariés: Que la plûpart des Apôtres l'étoient, que jamais ils ne l'ont défendu. Que plusieurs Saints Evêques et Prêtres l'étoient dans la primitive Eglise, comme un Saint Spiridion, un S.t Eustache Evêque de Césarée, un Saint Gregoire de Nice, un Sydonius Apollinaire, Evêque de Clermont, un Norat et un S.t Grégoire de Nazianze. Que la Loi du Célibat des Prêtres ne comença que depuis le Pape Sirice sur la fin du IV. Siecle. Qu'elle

n'a même été reçuë que dans l'Eglise Latine; car les Orientales aussi anciennes que la Romaine ne veulent point de Prêtres qui ne soient mariés; Que les Moines ne sont pas fort anciens, que l'on sait l'histoire de chaque Ordre, et en quel tems ils ont été fondés.

On sait de même en quel tems plusieurs fêtes ont été instituées, le Carême commandé les Cérémonies établies, l'autorité des Papes augmentée. Nous qui sommes Médaillistes, nous savons par éxemple qu'on ne mettoit pas anciennement la triple Couronne sur la tête.

La Medaille du Pape Adrien se contente comme vous savés de lui donner une Mitre d'Evêque, et dans les Mosaïques qui sont à Rome à Ste

Susanne et ailleurs, le Pape Leon n'a pas même la tête couverte, mais celà n'est pas de grande importance.

On sait encore que la Communion a été instituée par Nôtre Seigneur sous les deux espèces, comme l'a retenu de tout tems l'Eglise Grecque, et comme Gelase Pape XI. l'a ordoné sous peine d'excommunication: Que par conséquent le Retranchement de la Coupe est nouveau dans l'Eglise Latine; En effet la Communion sous une espèce n'a commencée à être généralement reçuë, dit Grégoire de Valence, qu'un peu avant le Concile de Constance c. à. d. vers la fin du XIV.e Siècle; et selon le sentiment de Scot, elle fut reçuë seulement au Concile de Latran pour Article de foi. Où est donc votre Antiquité dans

ce point. On auroit pû douter que l'opinion de la Transsubstantiation fût ancienne, vû qu'il ne se trouve dans les anciens Dictionaires Grecs ou Latins aucun mots qui nous l'exprime, nonobstant la fécondité de ces deux langues. Je n'en ai pû trouver aucune trace dans celui de Suidas qui étoit Chrêtien, et qui met les mots employés par les Chrêtiens et par les Payens, et je crois qu'on le chercheroit aussi inutilement dans les anciens Pères, ou dans les Canons des anciens Conciles. Aussi peu y trouve t'on celui de Purgatoire ou son Equivalent; Si on devoit le trouver en quelque endroit, ce seroit particulièrement dans les Epitaphes des anciens Chrêtiens. Vous êtes, Monsieur, très savant dans l'Antiquité, et je serois bien aise d'apprendre de Vous d'où vient que dans ces Epitaphes on ne lit jamais avant le VII.

du VIIIe. Siècle, le *priés pour Lui* et le *Requiescat* que l'on trouve si souvent dans les modernes, — mais qu'on y lit seulement, *obiit in pace, depositus in pace, quiescit in pace, abiit in Somnum pacis, acceptus est apud Deum*, c. à. d. il est mort en paix, il repose en paix, il est allé au sommeil de paix, il est reçu vers Dieu; Car pour moi, j'infère de là qu'ils estimoient que les fidèles entroient dans le Sommeil de la paix, c. à. d. dans le Ciel dès qu'ils étoient morts. Je n'ai rien trouvé non plus dans les Epitaphes des VI. prémiers Siècles, quoique j'en aïe un très grand nombre où il soit fait mention du rémède des ames que l'on souhaite présentement aux Défunts. Enfin je n'ai jamais rémarqué qu'en tous les bas reliefs anciens que j'ai vûs, il y ait aucune représentation de Purgatoire, ni de Prêtres qui disent la Messe sur un Autel, avec des Auditeurs à

genoux, quoique l'on y voye les principaux Mystères de l'Eglise.

Tout celà n'est il pas bien capable de faire soupçonner, du moins à un Antiquaire, qu'il y a bien des Nouveautés dans cette Eglise qui se croit si ancienne? Car quand il s'agit ici d'antiquité, ce n'est point à celle de 4 ou 500 ans qu'il faut s'en tenir, il faut retourner à la première & à la pure antiquité. Au reste Vous ne pouvés vous vanter d'Antiquité, comme il faut que Vous en conveniés avec nous, dans vos Cérémonies, copiées pour la plupart de celles des Payens; Ce que Du Choul Antiquaire de cette Ville a confessé quoiqu'il fût de vôtre Communion. Permettés moi donc d'ajouter ici ce qu'un de nos Ministres dit sur ce sujet: „Vous aves l'antiquité, dites „vous, je l'avoüe en quelque chose, & „Nous, Nous sommes nouveaux en „quelque manière. Toute l'Eglise „d'Occident étoit un corps malade,

„ et nous sommes guéris par la grace
„ de Dieu, en celà nous somes nouveaux.
„ Vous êtes de moeurs malades, en celà
„ Vous avés l'antiquité, qui vous est
„ d'autant plus desavantageuse que
„ les maladies invéterées tendent à la
„ mort. Où étiés vous avant Calvin?
„ nous dit-on. Nous étions, répondons
„ nous dans une Société semblable à
„ celle où étoient les véritables Juifs du
„ tems de Jésus Christ, nous étions dans
„ un lieu où il ne faisoit pas trop sûr.

Pardonnés moi encore un mot que je ne dis point pour faire une odieuse comparaison de vous avec les Ariens ennemis de la Divinité de J. C. Dieu me garde d'une telle pensée, je ne veus point Vous fâcher, mais seulement m'expliquer.

Vous savés que lorsque l'Empire Romain se vit presque tout Arien, les Ariens prétendoient être appellés Catholiques et tenoient à injure quand on les nommoit Ariens; et qu'au contraire ils traitoient d'Orthodoxes, d'Héré„

tiques et de Schismatiques, les appellant Anastasiens, Eustatiens, et Luciferiens, du nom des Evêques Orthodoxes qui avoient témoigné de la vigueur pour la défense de la Vérité. Auroit-on eû raison de leur dire, Vous êtes nouveaux, où etiés Vous avant Eustatius, Lucifer? come on nous dit où étiés vous avant Luther, Calvin, Zuingle?

Au fond quelque Eclipse de la foi qu'il y ait eû dans l'Eglise Romaine, il y a toûjours eû des Docteurs et des Peuples entiers qui ont protesté contre ses erreurs, comme les Inoclastes, le Concile de Franckfort, les Berengariens, Bertram et ceux de son sentiment, les Vaudois, les Albigeois, les Hussites &c. Il ne sert de rien de dire qu'ils étoient Hérétiques, puisque ce n'est pas Dieu ni l'Ecriture qui les ont condamnés, mais l'Eglise Romaine qui étoit Juge et partie, et qui n'est pas infaillible, quelques témoignages qu'il lui plaise de se rendre à elle même.

(26.) Ainsi l'on peut dire qu'il y a toûjours eû des Protestans, qui ont en effet protesté et en publie dans les Societés qui étoient la plus pure partie de l'Eglise; et en particulier dans le Sein même de l'Eglise Romaine. M'allegueroit-on pour l'Antiquité de vos dogmes les livres que l'on a inseré dans votre Bibliotheque des Peres; mais ils sont manifestement opposés ou fort incertains. Par exemple la Messe de Saint Jaques, de Saint Pierre, de S.t Marc, l'Epitre Catholique de S.t Barnabas, car, si ces Livres sont manifestement des Apôtres, d'où vient qu'ils ne sont point ajoutés aux autres Livres du Nouveau Testament. On y trouve encore les Epitres de saint Ignace, les Oeuvres de saint Dénis l'Aréopagite qu'il cite pour l'Invocation des Saints,

le Purgatoire, la vie Monastique, quoiqu'il avoüé en un autre endroit que c'est une chose incertaine si ce Livre est de St. Denis.

Pour passer à quelque chose de moins sérieux, je ne doute pas, Monsieur, que comme Vous êtes curieux de Médailles, Vous ne lisiés avec plaisir cet éxemple singulier que je vais vous dire de la prévention que les plus habiles gens d'entre vous ont de l'antiquité de leur Réligion.

Vous savés que le bon Père Veron avoit trouvé ou mis la Messe dans l'Ecriture, et vos Traducteurs n'ont pas été depuis de son sentiment; mais voici quelque chose de plus désagréable encore. Mr. de Peiresk pour qui les Savans ont eûs tant de Vénération, prétendoit avoir trouvé la Messe

dans les Médailles. Ses Manus,,
crits sont entre mes mains, et
j'ai dequoi le justifier. La Médaille
même dont il s'agit n'est pas si
rare qu'on pourroit se l'imaginer, &
il n'y a guères de Curieux qui ne
l'ayent vuë. Il croyoit donc que la
Médaille de Constantin qui a pour
revers une espèce d'Autel et au
rond dessus avec cette Inscription:
Beata tranquillitas fût une
Réprésentation d'un Autel et d'une
hostie sur cet Autel. Il fait là
dessus une Dissertation de 4 ou 5.
pages, et prouve son opinion
par des raisons qu'il croit incon,,
testables. Mais il se trouve par
malheur, qu'un petit Antiquaire,
qui, sera, si vous voulés, celui
qui vous écrit, a pris garde que
ce rond n'étoit autre chose que
le Globe du monde assis sur une
baze, pour marquer son Bonheur
et sa tranquillité sous l'Empire
de Constantin. Celà n'est pas
mal aisé à connoitre quand la

Médaille se trouve nette, ce qui n'étoit peut être pas arrivé à Mr de Peiresk; car, on remarque distinctement sur ce Globe le Zodiaque et des Planètes au dessus; ce qui ne laisse aucun doutte à le prendre pour le Globe du Monde.

Ainsi, Monsieur, je finis en Vous protestant que, par la grace de Dieu, j'ai ma Conscience fort en repos; priant Dieu tous les jours qu'il fasse connoitre sa vérité à ceux qui ne la connoissent pas, ou qui ne la connoissent qu'en partie, quels qu'ils puissent être, & qu'il lui plaise Nous inspirer à tous son Amour et celui du Prochain, avec lequel on ne peut périr, et sans lequel on ne possèdera pas celui qui est l'Amour et la Charité même.

Je Vous remercie très humblement, Monsieur, de la bonté que Vous avés pour nos Imprimeurs, et mon remerciment auroit fait

toute ma Lettre, si je n'avois par cru être obligé de répondre aux Sollicitations Cordiales dont Vous m'avés honoré, par une ouverture de mon Coeur aussi sincère que Vous le pourriés souhaiter, Vous conjurant de prendre en bonne part la franchise dont j'ai usé, & de me croire inviolablement

Monsieur

De V. R.

Le très humble & très Obéïssant Serviteur
Jacob Spon.

A Lyon ce
13. Janv. 1680.

Systême
du Philosophe Chrêtien.
par M. de G.. Chanoine Régulier de S.te Croix de la Bretonnerie.

§ I.

Jusqu'ici j'ai vécu sans me replier sur moi même, sans examiner ce que je suis, d'où je viens, ni ce que je dois devenir; C'est une indifférence que je ne puis plus me pardonner, elle m'avi„lit, elle me dégrade; Il est tems que ce qu'il m'importe le plus de savoir devienne l'objet de mes recherches, si je ne puis parvenir à me connoître, du moins essayerai je de me deviner.

Je vois déjà qu'une portion de ma„tiere tient en quelque façon à mon Etre propre. Sa forme, son Organisa„tion extérieure commence à m'étonner, je m'instruis, et j'apprens quelle est ma structure, quel est le jeu mécha„nique des parties intimes de mon

Corps. Spectacle nouveau! à la vûë duquel ma Surprise redouble encore. Quelle harmonie! Quelle Ordoñance! Quelles Combinaisons! En ferai-je honneur au hazard? Un Concours fortuit d'atômes fera t'il honte à ce que l'art a de plus frappant et de plus merveilleux? Non, je le vois, et je n'en puis douter. La main qui m'a formée n'a pû être conduitte que par une Intelligence Supérieure qui s'est plû à graver dans toutes les parties de Son Ouvrage les traits les plus éclatans de sa Sagesse.

Existence de Dieu.

Mais moi qui réfléchis ici, me confondrai je avec cette portion de Matière dont le méchanisme me force d'élever mes regards jusqu'à l'Etre Suprême.

Distinction de l'ame et du Corps.

Suivons nous pour ne nous point tromper, voyons. Mon Corps peut il se connoître lui même et tout ce qui l'environne? Peut-il réflechir, juger,

vouloir, désirer &c. Il ne me paroit guères possible que de pareilles facultés, que des propriètes de cette espèce puissent tenir à l'Essence d'aucun Etre étendu. Je sai que la matière est divisible, quelle est sujette à changer de situation et de figure. Telles sont les propriètes que je sais sûrement lui convenir, mais je sais aussi, que, comme les propriètes qu'une chose peut avoir coulent d'une même essence il faut quelles soyent toutes du même genre: Or je vois que la faculté de penser, de sentir, de vouloir, n'a rien de commun avec celle d'être figuré, mû, divisé. Ce n'est donc point mon Corps, qui veut, qui sent, qui raisonne.

En effet je sais que tout ce qui m'offre des dimensions est nécessairement divisible en une infinité de parties, qui ont chacune leur Etre propre, et qui, par consequent,

détachées de celles qu'elles accompa-
gnent, subsisteroient encore telles
qu'elles subsistent, leur étant réunies;
Un Corps est donc un tout composé
de parties accidentellement associées,
et qui n'ont de commun que leurs
rapports respectifs de distance, Or je ne
puis douter qu'une sensation vive, qu'u-
ne douleur aiguë, p.e. ne soyent toute
autre chose qu'une simple relation ex-
terne; C'est assurément une modifica-
tion qui n'est que trop intime & trop
réellement attachée au sujet individu
et qu'elle affecte. Je conçois à la vérité
qu'il seroit très possible que des sujets
de même espèce eussent des modifi-
cations semblables, mais je conçois
aussi qu'il impliqueroit contradic-
tion, que la modification de l'un
soit également la modification
de l'autre; Je suis donc forcé de
conclure que, comme il ne peut y

avoir d'unité dans la matière je n'y dois point chercher l'Individualité du Sujet, auquel appartiennent les différentes sensations qui m'affectent.

Que j'prouvasse de la douleur dans deux différentes parties de mon Corps, et que des parties fussent réellement sensibles, elles souffriroient solitairement et à l'insçu l'une de l'autre. Ainsy rien en moi ne pourroit faire la Comparaison des deux sentimens douloureux que j'éprouverois à la fois, cependant je saurois lequel des deux seroit le plus vif, ils seroient donc comparés, ce qui prouveroit également, et qu'ils n'appartiendroient pas aux parties auxquelles je les rapporterois, et qu'un seul et même sujet en seroit affecté.

Ainsi tout appuye le principe sur lequel j'ai dabord raisonné, tout sert à justifier que la Matière n'a

point de propriétés qui ne soyent analogues ou à des figures, ou à des changemens de rapports de distance.

Mais ce principe posé, je conçois que la Lumière, les Couleurs, les Sons, les Odeurs, les Saveurs et generalement toutes les qualités sensibles répanduës sur les Objets qui me frappent, ne different en rien des impressions que ces Objets font sur moi, a dont je leur abandonne, pour ainsi dire, la propriété.

Cependant comme il ne seroit pas possible que je retrouvasse mes propres sensations dans ce qui me seroit étranger, je conçois encore que rien ne me frappe, qui ne m'appartienne, je ne vois donc point les Corps en eux mêmes je ne vois que les images qui me les représentent, images souvent infidelles et trompeuses. Un verre à facette multiplie les Objets, le

Microscopes les grossissent, les Lunettes à longue vûë les rapprochent; j'apperçois dans un miroir des enfoncemens qui n'y sont pas; Le Soleil qu'on sait être un Million de fois plus gros que la Terre n'a tout au plus qu'un pied de Diamètre pour moi. Donc les objets que nous appercevons sont réellemt. distingués de ceux que nous croyons appercevoir.

Mais où me conduisent mes Réflexions? Il n'y a qu'un instant que je croyois devoir être plus Sûr de l'Existence de mon Corps, que de celle de mon Ame, et maintenant je vois que c'est le contraire; Car enfin, n'étoit il pas possible que Dieu sans créer la Matière eut réglé la Suite de nos Sensations et de nos idées sur celle qui, dans l'état présent des choses, repond au Commerce que nous avons avec les Corps qui nous environnent? Mon doute sur ce poind ne

seroit donc pas sans fondement.

Cependant une chose m'étonne. Je connois assés bien ce que c'est que mon Corps, quoique peu assuré de son existence, et je n'ai nulle idée de mon Ame, quoiqu'assuré qu'elle éxiste; Je pense, je désire, je juge, mais sans pouvoir deviner ce que c'est qu'un Jugement, un désir, une pensée. Par quelle fatalité faut il que j'ignore ce que j'aurois, ce semble, le plus d'interêt de connoitre. Quoi! C'est à la matière, au plus vil de tous les Etres que l'Auteur de la Nature borne mes Connoissances. Mais pourquoi Dieu lui même échape t'il à mes recherches? Car, quoique tout annonce sa Sagesse et sa Puissance, il n'en est pas moins vrai qu'il se dérobe à nos régards, et que nous ne comprènons pas mieux ce qu'il est en lui même que ce que nous sommes. Cependant que nous eussions eûs sur celà les lumières qu'il sem-

bloit devoir nous donner, rien en nous n'auroit pû se démentir ni s'écarter de l'ordre, et nous eussions infailliblement atteint le dégré de perfection, auquel notre Condition naturelle nous permet d'aspirer; car, comme nous nous aimons nous mêmes d'un amour invincible et nécessaire, il est hors de doute que dès que nous eussions vû clairement à quel point doit se défigurer toute Créature Intelligente, qui se refuse aux engagemens nécessairement attachés à sa Destination, il ne nous auroit plus été possible de nous y soustraire. Pourquoi donc Dieu nous refuse til un Secours que nos bésoins les plus pressans sembloient exiger de sa bonté? Comment concilier un pareil refus avec l'idée que le reste de la Nature nous donne de la sagesse de son Auteur? Je le vois, c'est une difficulté qu'on ne peut résoudre qu'en supposant que

Système du

Réalité du mal moral. le bien et le mal moral[a] entrent dans le plan de l'Ouvrage dont nous faisons partie.[b] C'est qu'alors Dieu

(a) On ne s'assure de la réalité du moral que sur la foi du sentiment intérieur, commun aux hommes de tous les tems et de tous les lieux; mais si la preuve qui se tire de là ne frappe pas assés le Déiste, peut être que celle que j'ajoute ici, & qu'on n'avoit point encore essayée, le frappera davantage.

Une Réflexion qui ne pouvoit échapper aux Théologiens, c'est que ce qui prouve la réalité du mal moral, prouve aussi l'Immortalité de l'ame. Si l'homme est comptable de toutes les déterminations libres de sa volonté, s'il peut mériter ou démériter, il a des recompenses à espérer et des châtimens à craindre; Mais ici les prospérités sont souvent le fruit de l'injustice et du crime, pendant que l'oppression et la misère deviennent le triste appanage de la Vertu. Il faut donc que l'homme survive à la Destruction de son Corps; autrement la Justice de Dieu ne répondroit plus à l'idée que nous en avons, elle ne serait en lui qu'un attribut oisif et stérile que rien ne justifieroit au dehors. Les Philosophes avoient déjà fait voir qu'un Etre pensant, étant simple par sa nature, ne pouvoit être altéré ni détruit.

(b.) Nous sommes ici dans un état d'épreuve; Dieu veut que nous méritions, mais il veut aussi que nous puissions démériter. Adam

Philosophe Chrétien. (41.)

Dieu ne veut pas simplement que nous soyons parfaits, il veut encore que nous le devenions avec mérite, il veut, qu'ayant la dangereuse faculté de nous refuser à ce qu'il attend de nôtre soumission et de nôtre zéle, nous prénions courageusement le parti de nous dévoüer à tout ce qui peut nous faire entrer dans les vuës qu'il a sur nous.(a) Voilà donc ma difficulté

avant sa Chûte avoit la Grace santifiante, & l'on croit communément, qu'aucune Connoissance naturelle ne Lui manquoit; Mais parce que la félicité dont il devoit joüir, ne lui fut offerte qu'à titre de récompense, il falloit qu'il fut libre de se refuser à ce qu'exigeoit de lui sa destination; Il falloit donc aussi qu'il n'eut qu'une notion imparfaite des liens intimes qui l'unissoient à son Dieu.

(a) J. C. joüissoit pleinement de la vüe de Dieu, et se connoissoit parfaitement lui même, aussi n'étoit il libre que par le choix des divers biens qui se présentoient à lui; nulle autre liberté n'avoit pû compâtir avec la dignité de sa personne. Cépendant ses mérites étoient plus que surabondans. Le moindre de ses

éclaircie, et la Conduite que Dieu tient à nôtre égard pleinement justifiée. Je vois maintenant que s'il se dérobe à nous, et qu'il nous cache à nous mêmes, c'est qu'il importe à ses desseins que nous soyons libres et que nous méritions.

---

sacrifices auroit toujours été d'un prix infini, à cause du rang suprême qu'il tenoit auprès de son Père. Mais que l'homme n'eut point balancé entre le bien et le mal, et qu'aucune affection indélibérée n'eut tentée sa fidélité, il est clair, qu'eu égard à la bassesse de sa Condition naturelle, les mérites auxquels il auroit pû prétendre, n'auroient point égalé ceux qu'Adam pouvoit acquérir avant sa chûte, moins encore ceux qu'acquiert le pécheur rachêté au prix du Sang de Jesus Christ et destiné par son Adoption à participer aux Mérites infinis de ce divin Chef.

§. II.

Puisque nous sommes destinés à mériter, nous avons nécessairement des devoirs à remplir et même des sacrifices à faire. Mais quels sacrifices faut il que je fasse? De quels devoirs suis je tenu de m'acquitter? Ici je me trouve encore en défaut.

Loi de la nature. Il est vrai qu'une voix sécrète nous avertit que nous nous devons à la pratique des vertus morales; nous sentons que pour répondre à ce que la nature même exige de nous, il faut que nous soyons justes, vrais, bons, fidèles à nos engagemens; mais que ce fut à cela que se bornassent nos devoirs,

Leur insuffisance. les desseins de Dieu paroitroient eux mêmes bien bornés. Quels mérites en effet pourrions nous acquérir en acquiesçant à ce que nôtre coeur, d'accord avec notre raison, nous inspire? Il nous en couteroit pour nous y refuser. Mais de plus, puis

que

que nous sommes destinés à mériter, il est évident, qu'il faut que nous méritions le plus qu'il nous est possible; Dieu ne pouvoit, sans déroger à sa sagesse, préférer le moins bon au meilleur; Il falloit donc qu'aux Loix de la nature, que nous suivons toûjours sans peine et souvent même avec plaisir, Dieu en ajoutât d'autres dont

nécessité d'une Loi positive.

l'Observance nous coûtât des efforts et des sacrifices, mais ces Loix qui ont dues être entées sur celles qui se trouvoient déjà gravées dans nos coeurs, ne se manifestent point par elles mêmes; cependant elles obligent; Il faut donc qu'elles ayent été notifiées. Aussi les Annales les plus

Loi des Juifs.

accréditées que nous ayons, justifient elles que de tout tems Dieu a manifesté ses volontés d'une manière authentique. Nous savons même qu'un Peuple, illustre par l'Ancienneté de son Origine, reçut

de

de lui et la forme de son Gouvernement et quantité de Loix particulières, accommodées à ses besoins, & propres à le contenir dans les bornes du devoir; Loix d'ailleurs dont l'Autorité fut constatée par les prodiges inouïs qui en accompagnèrent la promulgation.

Ainsi, lorsque d'un côté je trouve qu'il étoit nécessaire que Dieu parlât, j'apprens de l'autre qu'en effet il a parlé; Heureux accord qui me rassure contre l'Inconvénient des méprises; car si les faits donnent un nouveau dégré de force aux raisonnemens qui les éxigent, les raisonnemens à leur tour donnent un nouveau dégré de certitude aux faits qui les appuyent.

Au reste, que Dieu honorât les Hébreux d'une attention particulière de sa part, je n'en suis pas surpris, eux seuls faisoient profession de l'adorer de concert.

Mais quoi! Faut il donc que nous cherchions la Règle de nôtre Con-

duite, dans ce que pratiquoit ce Peuple authentiquement instruit. J'en doute; Qu'on éxamine avec attention les Annales des Juifs, il sera aisé de s'appercevoir que leur Loi, quoique marquée au sceau de la Divinité, ne leur fut cependant donnée que provisionnellement & pour les preparer aux Observances d'une Loi plus parfaite; ils le sa„voient eux mêmes; Un Messie leur étoit promis, c'étoit à lui qu'il étoit reservé de rappeller l'homme à l'e„xcellence de sa Destination; On ne doit donc prendre aucun parti qu'on ne sache si ce Messie attendu des Juifs est venu, ou si on doit l'attendre.

Son in„suffisance

Mais je vois qu'une Société nombreuse et répandüe de toutes parts depuis plus de XVII. Siécles, se flatte d'avoir atteint le terme de ses espérances, elle croit trouver dans la personne de J. C. fils de Marie tous les caractères auxquels le Christ,

le désiré des Nations devoit être reconu.

Preuves de la mission de J.C. Il falloit que le Messie fut de la race de David. Or (a) de l'aveu même des Juifs, les Régitres publics faisoient foi que c'étoit de ce Prince Religieux que la famille de J. C. tiroit son origine.

Il falloit que par le Messie, par l'efficace de sa parole, les Peuples les plus reculés fussent appellés à la Connoissance du vrai Dieu, (b) et qu'il n'y eut aucune Nation qui ne lui fournit des Adorateurs; ce qu'on sait être, & avoir été le fruit de la Publication de l'Evangile.

(a) Egredietur Virgo de radice Jessé, et flos de radice ejus ascendet... Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus Sapientiæ et Intellectus, Spiritus Consilii et fortitudinis, Spiritus Scientiæ et Pietatis.

In die illa radix Jessé, qui stat in signum populorum, ipsum Gentes deprecabuntur. Isa. cap. xj.

(b) Ecce dedi te in lucem Gentium, ut sis salus mea usq ad extremum terræ. Isa. cap. 49.

Dailleurs les Chrétiens font voir que la vie de J.C. fut l'accomplissement de tout ce que les Prophètes avoient dit du Messie. Il étoit dit de lui qu'il naîtroit dans Bethlehem[a], qu'un Précurseur dont la voix se feroit entendre dans le Desert[b] l'annonceroit; que le second Temple de Jerusalem édifié sur les ruines du premier et depuis détruit par Titus seroit honoré de sa présence, qu'il s'offriroit en holocauste pour l'ex-

(a Et tu Betholehem Ephrata parvulus es in millibus Juda: Ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israël, et egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis.

Et stabit et pascet in fortitudine Domini, in sublimitate nominis Domini Dei sui: Et convertentur, quia nunc magnificabitur usque ad terminos terræ. Mich. cap. 5.

(b). Vox clamantis in deserto, parate viam domini....

Et revelabitur gloria Domini. Esa. cap. 40.

Ecce ego mitto Angelum meum et praeparabit viam ante faciem meam, et statim veniet ad templum suum Dominator, quem vos quaeritis, & Angelus Testamenti quem vos vultis. Malach. cap. 3.

Et movebo omnes Gentes, et veniet desideratus cunctis Gentibus et implebo Domum istam gloriâ...

piation de nos Crimes;(a) que pour prix de son Sacrifice une nombreuse postérité seroit soumise à son empire; que son Peuple qui l'avoit méconnu, et qui lui avoit ôté la vie(b) cesseroit d'être son peuple; qu'en punition de son crime la ville et le Temple de Jerusalem seroient totalement détruits; Prophéties

Magna erit gloria, domus istius novissimæ, quam primæ. Aggæus Cap. 2.

(a) Vere languores nostros ipse tulit, & dolores nostros ipse portavit; et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum à Deo, et humiliatum. Ipse autem vulneratus est ob iniquitates nostras, attritus est ob Scelera nostra. Disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi erravimus: Unusquisque in viam suam declinavit; et posuit Deus in eo iniquitatem omnium nostrûm....

Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum, sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi Agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum...

De angustia et de Judicio sublatus est, Generationem ejus quis enumerabit. Esa. 53.

(b.) Occidetur Christus et non erit populus, qui

dont l'Accomplissement prouve à la fois, et la Divinité de la Source dont elles étoient émanées, et la réalité de l'Avènement de celui à qui seul elles pouvoient s'appliquer; Elles le caractérisoient de façon qu'infailliblement elles fussent devenuës suspectes par trop d'évidence, si les Juifs ennemis du nom Chrètien n'en avoient été eux mêmes les Dépositaires; il ne falloit pas moins qu'une telle garantie pour en assurer l'Autenticité.

Mais ajoutent les Chrètiens, quand les Oracles qui regardoient le Messie n'auroient pas désigné J. C. aussi clairement qu'ils le désignoient, ses oeuvres seules auroient plus que suffi pour l'annoncer. C'est qu'en effet la Nature entière parut soumise à son pouvoir; les vents lui obéïrent,

cum negaturus est. Et Civitatem et Sanctuarium dissipabit, populus cum Duce venturo, et finis ejus, vastitas; Et post finem Belli statuta Désolatio. Daniel. Cap. IX.

il appaisa les tempètes, les eaux s'af-fermirent sous ses pas; les infirmités de ceux qui reclamèrent son secours, disparurent; Il rendit les morts à la vie, lui même il sortit de son tombeau Victorieux, et après avoir encore con-versé l'espace de 40. jours avec ses Disciples, il monta triomphant au Ciel en leur présence; Tous faits at-testés par des témoins oculaires, d'une sainteté reconnuë, et de qui, ni les af-fronts les plus sanglants, ni les tour-mens les plus cruels, ne purent ja-mais arracher le moindre désaveu.

Ce n'est point par une simple tradition Orale que les faits dont ils attestèrent la vérité, nous ont été transmis; leurs témoignages sont en-core subsistans, nous avons leurs écrits, reconnus pour tels par leurs Con-temporains, par ceux mêmes, qui, dès la naissance de l'Eglise, s'opposèrent aux progrès de l'Evangile; Ainsi

parlent les Chrètiens, et je sens, j'éprouve enfin par moi même que pour qui les écoute, la mission de J.C. est pleinement justifiée.

Il ne me reste donc de parti à prendre que celui de chercher dans le Christianisme les secours dont j'ai besoin pour répondre sûrement à ma Destination.

§. III.

Plan de la Religion chrétienne

Maintenant que je considère la Religion Chrètienne avec toute l'attention qu'elle me paroit mériter, je commence à m'appercevoir que les principes sur lesquels elle se trouve appuyée, sont parfaitement conformes à ceux que me fournit ma Raison.

Et dabord, puisque nous sommes destinés à mériter le plus qu'il nous est possible, et que dailleurs ma rai-

son me dit que nous devons faire hommage à Dieu de tout ce que nous tenons de sa main bienfaisante, je conçois qu'il ne peut y avoir aucune sorte de sacrifice que nous ne soyons obligés de lui faire. Aussi vois je que c'est de ce principe qu'émanent les Obligations qu'impose au Chrètien la Religion qu'il professe. Elle exige de lui, que, par la pratique des vertus qu'elle consacre, il sacrifie ses gestes, les plus doux penchans de son Coeur, ses plus tendres affections, elle veut qu'à ces sacrifices douloureux, il joigne celui des lumières de son esprit, qu'il lui présente les Obscurités mysterieuses de quantité de dogmes capables d'étonner sa raison, enfin, parce qu'il ne devoit rester au Chrètien

aucune faculté exempte de lui fournir la matière de quelque sacrifice; La Religion offre encore aux yeux de sa foi un objet auguste que voilent de spécieuses apparences, et de la réalité[a] duquel

(a) Puisque Dieu ne nous a donné aucune faculté de l'exercice de laquelle nous ne soyons obligés de lui faire hommage; sur quoi les Sacramentaires se retrancheront, eux qui lui refusent le sacrifice du témoignage de leurs sens? Ne voyent ils pas, que, par cette reserve, le Culte qu'ils lui rendent, devient incomplet.

Ce n'est que sur le témoignage des sens que la plûpart des hommes jugent non seulement de ce qui est, mais encore de ce qui peut être. Mettons nous dans un point de vuë différent de celui où nous met la Religion par rapport au Sacrement de nos Autels: On démontre que nous ne voyons point les Corps en eux mêmes, et qu'en supposant que la matière n'existât pas, les images qui nous frappent, pourroient également nous frapper. Hé bien, supposons qu'en effet Dieu n'eut créé aucun des Corps que nous cro-

il ne peut s'assurer, s'il ne sacrifie le témoignage de ses sens. Ainsi la Religion Chretienne s'etend à tout ce que l'homme doit à Dieu, mais je vois qu'elle s'étend aussi à tout ce que Dieu se doit à lui même.

Comme rien ne manque à l'Etre infiniment parfait, ça été avec une pleine et entière liberté qu'il a tiré l'Univers du néant; mais parceque l'Ordre demandoit que ses Opèrations, quoique libres, se rapportassent à sa Gloire (a), il falloit qu'il trouvât moyen d'ennoblir son Ouvrage et de le rendre digne de lui; C'est aussi ce qu'il

yons appercevoir, et que la Religion nous fit un article de foi de leur non existence, Quel Scandale ne seroit ce pas pour le commun des hommes?

(a) Universa propter semet ipsum operatus est Dominus. Parab. Salom. cap. XVI. v. 4.

a fait, par l'union de son Verbe à la Nature humaine. J. C. n'a paru que dans la plénitude des tems, mais il étoit le premier né des Créatures dans les desseins de Dieu[a].

Si la Prévarication d'Adam et la tache imprimée [b] à la malheureuse Postérité de ce Père re-

[a] Primogenitus omnis Creaturæ, quoniam in ipso condita sunt universa in Cœlis et in terrâ. Coloss. cap. 1. v. 15. 16.

[b] Que Dieu eut voulu notre bien sans égard à ce qu'il se devoit à lui même il est clair, qu'étant infiniment sage et infiniment Puissant, les choses se seroient combinées de manière que tous les hommes, sans cesser d'être libres, auroient infailliblement répondus à leur destination. Pourquoi donc se perdent ils presque tous? Non, la foi ne peut combattre la Raison, elle ne combat que nos Préjugés; Que Dieu fasse tout pour sa gloire, pourvû qu'en

celle entreroit dans l'Ordre de la Providence[a], c'est que la Gloire que Dieu devoit tirer de la Réparation qui lui étoit dûë, et dont se chargeoit son propre fils[b] l'emportoit sur celle qu'il se seroit procurée en prévenant la Chûte volontaire du premier homme.

---

même temps notre sort dépende de l'usage que nous faisons de notre Liberté; Tout rentre dans l'ordre, & l'homme s'il se perd, n'a plus à se plaindre que de lui même.

(a) La foi nous apprend et la raison nous dit que rien n'arrive contre l'ordre de la Providence.

(b) Sacrificium et Oblationem noluisti, aures autem perfecisti mihi, holocaustum, et pro peccato non postulasti, tunc dixi, ego venio. Psalm. XXXIX.

Oblatus est quia ipse voluit. Isa. cap. 53. v. 7.

L'homme-Dieu par son Im-molation rendoit un témoignage éclatant à la Suprême Majesté de son Père, à l'étenduë de sa Justice, mais sur tout à l'excès de ses miséricordes et de sa libéralité; Car J.C. payant pour nous la dette que nous avions contractée, nous devenions sa Conquête; ce qui nous élèvoit à un rang infiniment supérieur à celui dont nous étions déchus; C'est qu'unis à notre Chef, et associés à son ministère, la bassesse de nôtre Condition naturelle ne nous empêchoit plus de rendre à Dieu des hommages dignes de lui, l'hostie Sainte qu'il nous étoit

per

permis de lui présenter, consa-croit nôtre Culte et le divinisoit.

Quelle Grandeur dans le Projet de la Redemption du Genre Humain! Les richesses de l'Ouvrage que Dieu devoit con-sommer, épuisoient tous les trésors de sa Sagesse et de sa Puissance.(a)

Je le demande maintenant. Le hazard auroit-il lié les par-ties d'un Systême aussi magni-

(a) Aussi l'Eglise s'écrie t-elle dans un saint Transport.

O certe necessarium adæ pecca-
tum,
Quod Christi morte deletum est!
O felix culpa quæ talem ac
tantum
Meruit habere Redemptorem.

sique que celui qu'offre la Religion Chrêtienne? Ou bien auroit il été possible de concevoir un plan plus digne de Dieu, que celui dont il auroit fait choix?

Fin.

Réfléxions sur la Connoissance de soi même.

Nosce te ipsum. Belle leçon que l'on donne volontiers, et que l'on n'observe guères! Tout le monde en avouë la vérité, on la prêche à ses ennemis, à ses amis, on plaint ceux qui ne la pratiquent pas, et qui est ce qui se connoît? Qui est ce qui cherche à se connoître?

Il faut en convenir aussi; la Connoissance de soi même est bien agré-able à conseiller, mais elle n'est ni amusante dans la recherche, ni flatteuse dans la possession.

Lorsque couché dans un fauteuil *Dorimon* vante à *Eurysthènes* la Vertu de ses Ancêtres, la richesse de ses meubles, la magnificence de son Château, ses amples Revenus qui font tout son mérite,

et qu'il Lui recommande la douceur, la Souplesse, l'Oeconomie; Qu'il est doux à Eurysthènes de vanter la Connoissance de soi même? Connoissés vous Dorimon, Ces ayeux respectables, ces pièces de métal que vous avés reçu d'eux en grand nombre, ce n'est pas vous; Cette troupe de gens qui vous louent, et ce Cuisinier habile qui les inspire, ce n'est pas vous. Au milieu de tout celà est une Masse de chair qui se remuë, qui s'agite, sans savoir pourquoi ni comment. Vous voila, Dorimon, écartés toutes ces choses étrangères qui vous environnent, que vous gouvernés, ou qui vous gouvernent, par un pur hazard, considérés cette masse de chair toute seule, qui est Vous, et comparés.

Lorsqu'en mordant ses lèvres, en frottant ses mains, en adoucissant sa voix, Froutin rit de

ceux qui ont des tics et des manières affectées, qui n'est pas tenté de lui dire Nosce te ipsum.

Dans ces occasions et dans tant d'autres, ce précepte est une belle chose, mais lorsqu'on se l'applique à soi même, il perd tous ses agrémens; C'est une source d'ennuis, de dégoûts, de découragemens.

Avoir perpètuellement un Oeil censeur attaché sur soi, un Juge sévère à qui rien n'échappe; combattre sans relache un ennemi violent, subtil, infatigable qui tire avantage des coups les plus terribles qu'on lui porte, un ennemi qu'on ne sauroit vaincre, et avec qui on ne peut faire ni paix ni trève: Quelle Occupation!

La plûpart de ce qu'on appelle vulgairement plaisirs de l'ame, plaisirs délicats, fondés sur l'Orgueil, sur la Vanité, la Connoissance de nous mêmes, nous les interdit

terdit; elle nous arrache les uns, elle trouble les autres par la honte qu'ils nous causent.

Vous disculpés avec chaleur un homme qui n'est pas de vos amis; Vous palliés sa faute, vous avés une Antipathie sécrette pour celui qui l'accuse; On vous louë de vôtre Amour pour la vérité; la Loüange ne vous flatte point; le motif qu'on vous suppose, vous reproche celui qui vous a fait agir.

Vous avés fait un acte de modé-ration, de Clémence, le hazard, l'hu-meur où vous vous trouviés dans ce moment y ont plus contribué que la Raison; Quelqu'un vous voyoit à qui Vous vouliés plaire &c. C'en étoit le moyen; Si la rigueur, la Ven-geance, vous dites vous à vous même, eussent été du goût de mon Protec-teur, de ma Maitresse, qu'eusses je fait?

Connoissance de soi même.

Vous ne joués point, mais il faudroit calculer, combiner. Vous n'avés pas l'esprit propre à ce genre de travail; il faudroit paroitre ignorer, apprendre, et avoir l'affront d'apprendre difficilement.

Vous ne cherchés ni les Emplois, ni les Dignités, ni les Compagnies brillantes; mais il faudroit se donner des mouvemens et des soins, supplier, flatter, essuyer des rebuts, des hauteurs, ménager des Domestiques, caresser des Confidens, leur faire des largesses, et vous êtes fier, avare, indolent. Vous ne perdés vôtre tems, ni avec les femmes, ni à la chasse, mais vous êtes brusque et impatient, esclave de vos petites Commodités.

Vous ne manqués ni de passions ni de volonté de les satisfaire, mais l'Orgueil et la Paresse, vos deux vices dominans l'emportent sur tous les autres; Vos belles qualités

ne sont que des défauts combinés avantageusement auxquels vous avés le talent de donner un tour heureux. Talent foible et méprisable, indigne d'une ame noble et droite.

Vous connoissés tout cela; Vous ne vous estimés donc pas plus que les Ambitieux, les Joueurs, les Coquets, les emportés? Vous ne les méprisés pas? Que vous êtes à plaindre! Que vous êtes dupe! Que de momens de Satisfaction et de joye perdus pour Vous!

Sophie vous sourit gracieusement. Elle vous parle avec un air de bienveillance; Un noble enjouement règne dans ses entretiens; elle paroit s'ouvrir, s'épancher avec vous; Clovis vous fait des clins d'oeil; elle folâtre sans retenuë; ou tient une gravité affectée en vôtre présence; elle vous agace. Sophie auroit-elle pour vous de

l'estime et de l'affection? Sophie qu'un esprit juste, une vertu ferme, élève bien plus que sa naissance, qui est grande et belle; Cloris auroit elle pour vous de l'Amour? Douce idée! Aimable Conjecture! Non, Sophie vous fait bon accueil par humanité, Cloris fait des mines par habitude.

Ainsi la Connoissance de nous mêmes nous tire de l'illusion, nous ote le bandeau de l'amour propre, et qu'est ce que nos vertus, nos bonnes qualités, l'estime des hommes pèsées dans la balance de la vérité? Semblables aux pièces informes qui composent une perspective dont le point de vûë fait une ville superbe, une Campagne riante, tout ce qui nous flatte, qui nous occupe, n'auroit pas dequoi nous soutenir contre l'abbattement et l'ennui de la vie, si nous le voyons tel qu'il est.

Quel

Quel est donc l'Etat d'un homme qui s'examine, qui s'épie sans cesse, qui enhardit la Satyre par son silence, et les Conseils par ses remercimens, qui sent tous ses défauts, qui en sait le dégré et la force; qui essuye tous les mépris, sans en condamner les Auteurs, parcequ'il en pénètre les causes et qu'il les trouve justes.

Emile le traite plus froidement, ne lui donne plus tant de marques de distinction et de faveur? Quel caprice! Quelle bizarrerie! diroit l'homme aveugle sur soi même; A t'il peur qu'un homme de mon état ne devienne familier avec lui? Vaux je moins que je ne valois? L'homme qui se connoit pense tout autrement. Le bon naturel d'Emile l'avoit prévenu en ma faveur, je l'ai détrompé; il m'estime moins parcequ'il me connoit mieux; Il me rend justice maintenant, et il me

faisoit grace, peut être lui ai-je manqué en quelque chose.

Il n'ose aborder les Grands, ni leur rendre des visites. A quel titre le souffrira t'on? quelle raison auroit on de le voir avec plaisir? Mille Gens plus solides, plus amusans ne peuvent ils pas employer leurs momens de loisir? Il y va rarement, il y reste peu.

Un railleur le compare aux Turennes, aux Molières, parcequ'il s'est bien tiré d'un détachement, ou qu'il a fait une Comédie d'un acte; il ne donne pas absolument dans le piège, cependant il n'en est pas offensé, et il se trouve mieux avec l'Auteur de la Comparaison qu'avec celui qui le loüe modérément et sincèrement. Effet de l'Amour propre toûjours dupe de qui veut le flatter, et lui présenter une amorce.

Qu'il est humiliant de sentir des mouvemens de joye à l'approche d'un Riche qui nous saluë & nous embrasse en public; un embarras, un dépit sécrèt contre les caresses du pauvre, quoique l'un soit un fat, et l'autre un homme de mérite; de se croire plus considérable, d'être content, hardi plus qu'à l'ordinaire, parceque'on a un Equipage, un habillement du dernier goût; de se mettre en fureur contre un Domestique qui casse une Porcelaine; de voir avec quelque satisfaction frapper un Chien, un Valet [. bien des Gens s'intèressent davantage au Chien;] sémence de cruauté à laquelle il ne manque que l'Occasion.

Qu'est ce donc enfin qu'un homme qui se connoit lui même, qui s'étudie?

C'est la Republique Romaine sous Marius et Sylla; d'une part est l'image de la Liberté; de l'autre

la Servitude et le repos; Partagée entre ces deux espérances, elle ne s'a„bandonne ni à l'un ni à l'autre, & tous deux la tyrannisent, la déchi„rent; Vainqueurs tour à tour ils oppriment les Membres de la Repu„blique qui ont soutenus le parti con„traire, le Corps en est la victime, il ne jouït ni du repos ni de la Li„berté; Ce n'est ni une République, ni une Monarchie tranquille, c'est un Cahos.

Tel est l'homme qui se connoît, indécis entre le Sentiment, l'amour propre et la Raison; Trop foible l'un et l'autre pour se vaincre, l'un le porte à des excès, le trahit, le fait rougir; il s'en défie; l'autre est lente dans ses Opérations, austère, elle le gène et le tourmente, tout l'afflige, tout l'humilie jusqu'à ses plaisirs, et ses vertus mêmes ne le satisfont

pas. Quel avantage retire t'il donc de cette connoissance si recom„ mandée? Il reconnoit que par lui même il ne peut se rendre heureux; que toutes les choses qui l'environnent n'en sont pas capables, que les plaisirs qu'elles lui procurent ne pèchent ni par le dégré ni par la quantité, mais par leur qualité, & leur essence; dégouté de toutes ces choses et de lui même, il lève les yeux vers un Etre plus grand, plus parfait, dont il trouve une image au dedans de soi; plus il l'examine, plus il sent pour cet Etre d'admiration, de respect d'Amour; C'est cet Etre qui l'a fait; il lui a donné une soif insatiable de bonheur; il peut la remplir; toutes les choses qu'il a mises à la portée de l'homme n'y sont pas propres; Lui seul est donc la source où doit puiser cette

ame

ame si infinie dans ses désirs, et tout le reste n'est donné que pour l'éprouver: Adorer, servir cet Etre Suprême, faire bon usage de ses dons, n'en user que modérément, sans attache; employer tous ses talens, ses forces, sa vie, tout, à rendre heureux ses semblables, tel est le prix du Bonheur Souverain. Condition infiniment juste, mais difficile! Comment dompter tant de passions impérieuses, mépriser tant de plaisirs qui l'attirent? Il y a travaillé long tems. Vains efforts! Il s'en reconnoit incapable.

Il lève encore les yeux vers le même Etre qui peut lui donner un Contrepoids qui le relève et le soutienne contre le malheureux penchant qui l'entraine vers le mal; il le lui demande, pénétré du sentiment de son insuffisance

et de sa misère. S'il le demande sincèrement, ardemment, il l'obtiendra. Petite et accipietis.

Réflexions morales,

tirées d'un Ouvrage de loisir de Christine Reine de Suède.

Il faut oublier le passé, souffrir le présent et en jouir et se resigner pour l'avenir.

Les Trônes ne méritent pas d'être achetés par des crimes.

Les Princes ridicules sont faits pour faire rire et pleurer les Gens.

Quand on est foible on ne peut, & quand on est puissant on ne doit plus se venger.

Le plaisir de la Vengeance n'est pas fait pour les grands Coeurs.

Le Coeur est fait pour aimer, il faut qu'il aime, L'on est tel que son Amour.

Quand l'estime a fait naître l'A„
mour, il est immortel.
Il y a des Royaumes qui font grands
les Rois, il y a des Rois qui font
grands les Royaumes.
Ceux qui accusent Epicure d'avoir été
Voluptueux, seroient plus chastes
qu'ils ne sont, et périroient de
faim, s'ils vivoient comme il
a vécu.
Ciceron est le seul poltron capable de
grandes choses.
Quand même une bonne action ren„
droit malheureux pour le reste
de ses jours, l'on ne doit jamais
ni s'abstenir de la faire ni s'en
repentir.
Souffrir pour avoir bien fait, c'est
une espèce de recompense pour
les Grands Coeurs.
La fortune justifie bien des défauts,
même des crimes, mais elle ne
console jamais.
Caresser les gens pour les perdre, c'est
un art trop connu.
Ceux qui ne plaisent pas, trompent rar„ (ment.

L'unique secrèt d'un maitre pour n'ê=
tre pas gouverné, c'est de croire peu
et de travailler beaucoup.

Etre l'ennemi de ceux qui ont fait leur
devoir, c'est le plus haut dégré de l'in=
justice.

Il ne faut consulter qu'avec soi même ce
qu'on veut faire; mais il faut consul=
ter avec d'autres ce qu'on n'a pas envie
de faire.

Il y a des choses que les Princes peuvent
et doivent faire de leur propre mou=
vement, et qu'ils ne doivent pas souf=
frir qu'on leur conseille.

Ne pas accorder les graces qui sont justes
et faisables, c'est mal connoître
et mal jouir de sa Grandeur.

Il faut dans le monde s'accoutumer
à voir passer les sots pour habiles,
les Poltrons pour braves, les Scele=
rats pour Gens de bien; C'est être
novice que de s'en fâcher.

Ce seroit être trop heureux que d'être
Amoureux et marié.

Réflexions Morales.

On ne s'ennuye davantage qu'avec les personnes auxquelles on ne peut pas dire qu'on s'ennuye.

La raillerie déconcerte et décourage un auteur, mais la Critique l'éclaire et l'instruit.

S'il est honteux d'être jaloux du bonheur d'autrui, il est beau au contraire d'être jaloux de le faire.

Le Crime qui se pare des dehors de l'honneur a ses succès comme la vertu.

Le Crime fait des esclaves, la vertu n'a que des Sujets.

Il est assés ordinaire dans les petites Villes de Province de prendre part à tout ce qui s'y passe; L'oisiveté qui y domine traine à sa suite l'esprit de curiosité et de critique.

S'observer, se censurer les uns les autres est une espèce d'amusement, dont chacun dans le Cercle d'une vie trop unie qu'on cherche à varier, semble être reciproquement convenu.

Une figure peu revenante fournit très souvent aux sots le prétexte d'insulter un homme de mérite.

Celui qui relève dans un autre des défauts naturels ne s'apperçoit pas que dans le moment même, il montre quelque chose de plus désagréable et de moins supportable; une laideur d'ame.

Ceux qui se sont brouillés et raccommodés plusieurs fois, prouvent par cette conduite qu'ils ont êus tort ou de se brouiller ou de se raccommoder.

La Reconnoissance est une vertu qui fait honneur à deux personnes en même tems.

On ne prouve jamais mieux sa re,

con

connoissance qu'en exposant le bienfait qui en est l'Objet.

Il est plus de personnes qui parlent de leur vertu, qu'il n'en est de ver-tueuses.

L'Ambition est un vice d'autant plus funeste à la Société qu'il est, pour ainsi dire, sans point d'appui, et que ne connoissant aucun repos, il est nécessairement ennemi de celui des autres.

Le mépris que les jeunes gens font de la vieillesse n'est qu'une insulte qu'ils se font d'avance à eux mêmes.

Les Grands peuvent avoir beaucoup d'esprit et de Jugement, mais rarement ont ils de la mémoire.

La Vérité n'approche des Princes qu'en tremblant; C'est aux Princes à la rassurer en l'écoutant attentivement.

Les autres hommes paroissent si pe-tits aux yeux des Princes, et à une

si grande distance d'eux, qu'on di,,
roit que les Princes ne les voyent
qu'avec le côté d'une Lunette qui
éloigne et diminuë les Objets.
On peut comparer les Princes affables
à une balance dont un des bassins
n'acquiert du poids qu'autant qu'il
s'abbaisse et élève l'autre.
Le bonheur et la misère ne sont que
relatifs à certains objets; tel qui pa,,
roit heureux ou misérable est sou,,
vent tout le contraire de ce qu'il paroit.
Il y a des Païs où il suffit d'être
homme, d'avoir des talens et de belles
Qualités pour pouvoir s'avancer;
dans d'autres il faut que le hazard
concourre aussi à l'avancement, sans
Naissance on a bien de la peine à
percer la foule.
Il y auroit bien moins de procès si
les hommes lorsqu'ils les entrepren,,
nent, considéroient leurs intérets
du même Oeil qu'ils les voyent,

lorsqu'ils sont au moment d'être jugés.

La preuve que notre Religion est la meilleure, c'est qu'elle a été de tout tems la plus combattuë.

Il est rare qu'on plaigne ceux qui tombent dans l'Adversité, parcequ'il est rare qu'ils n'y tombent point par leur faute.

L'état Monarchique est toujours le plus stable, il ressemble le mieux à l'Ordre que Dieu s'est prescrit pour le Gouvernement de l'Univers dont l'harmonie dépend du rapport de toutes les parties à un Centre & à une unité.

Une Armée victorieuse vaut le double de ce qu'elle a d'effectif, et une Armée battuë vaut la moitié moins.

Près de l'abîme où gémit la pauvreté, le crime a creusé un précipice; On ne sort de l'un que pour se précipiter dans l'autre.

Il en est de la fortune comme de l'eau qui est dans un bassin; Quel,, que bien cimenté qu'il soit, elle décroit lorsquelle ne croit plus.

Une femme qui a de la beauté ou de l'esprit croit toûjours en avoir plus qu'elle n'en a. Elle ne juge d'elle même que par la comparaison quelle en a fait avec quelqu'autre à qui elle suppose moins de charmes ou de mérite; L'amour propre chez le séxe ne perd jamais au parallelle.

Fatime a de l'esprit; quelquefois elle rime, foiblement qu'importe? c'est toûjours rimer, et il faut peu de chose pour faire valoir une femme. Mais elle juge, décide, elle a même un Cercle où ses décisions sont sui,, vies. Ce Cercle n'est qu'un petit Etat dont les Loix ne sont pas reçûes dans l'Empire du Public. Croyés moi, Fatime, ne critiqués que ce

que vous faites, vous montrerés tout à la fois du discernement et de l'esprit.

Le respect et les attentions que dans la vie ordinaire on a pour les femmes ne sont qu'une espèce d'indemnité que les hommes leur ont accordée pour les avantages qu'ils ont sur elles du coté de la vie civile.

Le Savoir dans les femmes n'est jamais indifférent; il sert ou à les faire estimer, ou à les rendre ridicules et insupportables.

Une femme qui ne sait que peu de chose, vaut souvent moins qu'une femme qui ne sait rien.

L'Amour est un foible qui a cependant plus de force que la Raison.

L'Amour nait assés communément de la reciprocité des sentimens, mais il peut subsister sans cette

reciprocité. Un feu s'éteint d'un coté et continue avec violence par l'autre.

L'Avantage d'être aimable ne vaut pas le plaisir d'être aimé.

On ne doit que plaindre ceux qui aiment; il n'y a personne qui dans son propre Coeur n'ait l'excuse de cette foiblesse.

La Politesse doit avoir ses bornes; Elle devient une espèce d'importunité et se tourne même en une sorte d'impolitesse, lorsqu'elle est portée à certains excès; il n'y a que l'usage du monde et la bonne Compagnie qui donnent ce bon ton et cette aisance de manières auxquelles on reconnoit l'homme bien élevé; On peut dire absolument qu'il y a des gens ou impolis avec politesse, ou polis avec impolitesse.

La Conversation doit être libre, aisée, générale. Elle ne se soutient même que par une espèce de désor,, dre. On peut la comparer à un Etat Anarchique où qui veut primer et donner la Loi se rend insupportable aux autres.

Tout celà a été dit; il n'y a rien de nouveau dans ces maximes. Peut être, Ariste, avés vous rai,, son. Un autre peut les avoir pen,, sées. Mais ne voulés vous pas nous dire que vous avés lû beau,, coup et que vous savés beaucoup. Je veux le croire. Citès donc, indi,, qués la Source, autrement votre Observation ne sera pour moi que'un discours de vanité. Le plus ignorant en peut dire autant que Vous. Tous les Peintres n'ont peint qu'avec les mêmes Couleurs, il n'y a de différence que dans la ma,,

nière de les employer. Parcequ'il s'est fait beaucoup de tableaux, s'ensuit il qu'on n'en doit plus faire?

Réflexions Morales.

Dans une femme rougir d'avoir de l'esprit, c'est une ingratitude, s'en glorifier est le ridicule d'une précieuse, c'est à la modestie à régler son usage.

Il est une Philosophie qui doit nous faire mépriser le monde, il en est une autre qui doit nous le rendre respectable.

Il y a des coeurs si gatés qu'ils ne peuvent plus ni honorer ni offenser la vertu, rechercher leur estime, ou éxiger d'eux des Répa:

rations, c'est les craindre ou il-
lustrer leurs imprudences.

Il y en a qui ont acquis le droit de faire ou de dire impunément des Sottises, il ne faut point leur contester ce privilege: La jouïssance de ce droit est la punition de leur insolence.

C'est au Coeur à nous dire de qui nous descendons; c'est à nos actions et à nos sentimens à l'apprendre aux autres; Toute autre façon de le revéler est souvent un langage qui deshonore la noblesse.

Pourquoi dans nôtre Sexe ces mauvaises plaisanteries, ces réflexions indécentes contre celles qui aiment à orner l'esprit et le Coeur de connoissances utiles et agréables? Est ce jalousie? C'est plus encor; en effet on en voit qui n'ont pas honte de se glori..

fier de lire ces brochures hardies et licentieuses, et qui osent hautement traiter de folle celle qui lira la Traduction d'Homère par Mad. Dacier. Quel nom à mon tour leur donner? Il en faut plus d'un pour les bien définir.

Il est une inviolable pudeur qui commande aux plus audacieux; L'Air et le maintien en imposent aux plus téméraires.

La Modestie dans les vrais Eloges ne peut jamais être parfaite, en ne voulant pas les souffrir on sent bien qu'on nous les doit.

Quand nos amis sont associés à notre gloire, la modestie ne nous est plus permise.

Il faut dans les Eloges que nous donnons à nos amis, les rendre reconnoissans sans flatter leur vanité, plutôt que de les

rendre glorieux sans mériter leur reconnoissance.

La fidélité et la Constance avec un ami parfait sont moins des vertus que des Plaisirs incomparables.

Loüer avec excès un Bienfaiteur que nos Louanges irritent, — c'est unir en quelque sorte l'ingratitude avec la Reconnoissance.

Quand on sent que son Coeur est bon; On doit le mettre à prix et ne le laisser acheter que par le mérite et les sentimens.

Un envieux, en critiquant l'Ouvrage d'un autre, nous rend presque toujours son goût aussi méprisable que son Coeur.

Quand on veut prendre un parti où la sensibilité du Coeur est intéressée, il faut assembler le Conseil de la Raison & renvo..

yer à son Tribunal les Délibé-
rations du cœur.

Pour la perfection de la pudeur il ne suffit point d'être irreprochable, il faut encore mépriser ceux qui l'outragent.

Souvent dans les éloges on emprunte le langage des Muses pour se mettre à couvert des reproches de la vérité

Le talent de faire une louange fine et délicate, flatte souvent plus que le Sujet qui l'inspire.

La modestie fait des vols à l'esprit, mais le cœur le dédommage de ses pertes.

Il est des sons de voix si gracieux qu'ils méritent bien que toute l'attention ne tombe pas sur les paroles.

Quand on n'écrit point come on le veut, le Tems devient un Tyran qui compte les Lignes.

La Vanité est sur tout le vice des petits Génies; elle me semble cependant chez eux plus pardonnable que dans les bons; ils ne se connoissent pas.

Les grandes Ames sont vertueuses par goût; elles ne méritent point d'Eloges sur l'exercice de leurs vertus; sont-elles moins respectables?

Une femme d'esprit dans la Province est comme la Chouëtte de la pipée; toutes les Mézanges tombent dessus; Chacune s'empresse à lui donner son coup de bec.

Ce ne sont point les Eloges qui font les grands hommes et les bons Auteurs, ce sont leurs actions et leurs Ouvrages.

Traduction
de l'Epitaphe Latine d'Adam Victorin, par L. Bigot.

Tout homme naît héritier du péché, enfant de colère par sa nature et coupable d'exil, c. a. d. sujet à la mort. D'où vient l'orgueil de l'homme. Sa naissance, s'il la considère attentivement, suffit seule pour le mortifier. Il est conçu dans la corruption, il naît avec douleur, sa vie est un tissu continuel de peines et de travaux, et la mort devient pour lui une nécessité indispensable. Les dignités et le bonheur qu'il y envisage & dont il s'ennyvre le plus souvent ne sont que vanité, et parmi toutes ces vanités il occupe la première place. Lorsque la fortune lui montre un visage riant, elle passe, elle s'enfuit et s'éclipse entièrement. Il meurt, les vers lui succèdent, à ceux ci la cendre; hélas! voilà nôtre gloire, sortie de la cendre, elle y retourne.

Réfléxions sur le Bonheur de la Vie.

Plus je refléchis sur la façon de vivre des hommes, et moins je la comprens. Quoi! sont ce là, me dis je quelquefois à moi même, ces Etres Objets de la Tendresse de leur Créateur? Sont-ce là ces Rois de la Nature? Est-ce pour eux que le Seigneur a fait tant de merveilles? En vain je m'y abimerois: Environné de mille objets qui m'en devroient doner les preuves les plus frapantes, je ne le sai presque plus que parceque la Foi me l'enseigne; Le Mystère en devient tous les jours plus impénètrable. Quelle Dépravation!

Qu'étions nous avant que de naître? Où étions nous? Quelle nécessité y avoit-il que nous fussions un jour? Dieu cependant nous a tiré de rien pour nous doner tout. Quelle reconaissance

n'exige pas de nous une telle Libéralité? Et nous ne rougissons point d'être ingrats! Tout nous rapelle au Créateur, et nous profanons tout par le mauvais usage que nous en faisons. Quel comble d'ingratitude!

Le Ciel, la Terre et toute la Nature chantent ses louanges; les Oiseaux dans les Campagnes, les Lions au fond de leurs Antres sont plus réconnaissans que nous, ils sont dans l'ordre, et l'home seul n'y est pas: Réfléxions humiliantes, mais malheureusement que trop vraïes!

Si je jette les yeux sur ces heureux Mortels à qui la Fortune semble prodiguer ses plus rares faveurs, qu'est-ce que j'y découvre? Ils amassent trésors sur trésors, ils coulent leur vie dans les plaisirs, tout leur réüssit, tout les flatte, leur Cœur nage dans un Ocean de Délices, ils en sont ennyvrés; Mais non, je me trompe, plus

avides

avides de ce qui leur manque, que contens de ce qu'ils posèdent, ils sont tour à tour le jouët de l'ambition & de l'avarice, inquiets au milieu de leurs plaisirs, ils en sentent peu les douceurs; pauvres dans le sein de l'Abondance, ils désirent toujours quelque chose. Quelle Béatitude!

Grand Dieu! Que les hommes sont aveugles! Ils veulent être heureux !: et c'est un sentiment gravé dans tous les Coeurs: / Mais où la cherchent ils cette vraie Béatitude? ils n'en connoissent point d'autre que celle qui frappent leurs Sens appèsantis, ils en saisissent l'ombre, la réalité leur échape.

Honneur du Monde, vain fantôme, que tu fais de cruelles blessures dans tous les Coeurs! Quels Troubles! Quels combats n'y excites tu pas tous les jours! Personne n'est content de son état. L'homme veut s'élever, et entreprend tout pour y parvenir. Ah! s'il réfléchissoit

quel

quelque peu sucre qu'il lui en coute pour un peu d'encens et de fumée, qu'il mépriseroit bien ce qu'il envie dans les autres? qu'il se rappelle les indignités qu'il essuye et les bassesses qu'il fait le plus souvent pour arriver à son but; Que de détours! Que de dissimulations! Que de moyens indignes d'un honnête homme n'est il pas obligé de tenter. Qu'il considère ceux qui sont déjà parvenues au rang auquel il aspire, qu'il les étudie, et il découvrira en eux un coeur aussi vuide et plus ambitieux qu'auparavant. Admirable leçon pour qui voudroit y réfléchir!

Prodigues effrênés, avares impitoyables, que Vous êtes bien éloignés de cette paix du coeur que vous recherchés avec tant d'avidité. Les prémiers à force de perdre et de donner s'étourdissent sans

pou

pouvoir se satisfaire; Les autres dévorés par le plus indigne et le plus bas de tous les vices, souffrent le plus pénible Esclavage; Sans cesse occupés d'un bien dont ils ne jouiront jamais, ils s'y absorbent; leur raison, leurs sens et toutes les Puissances de leur Ame ne reçoivent d'autres impressions que de leur passion favorite; Leurs Biens sont leur Divinité, la crainte de les perdre, l'envie de les augmenter les déchirent tour à tour, ils ne sont jamais contens, & comment le seroient ils? Ils s'en interdisent tous les moyens.

Fortune, Honneurs, Biens, Dignités, vous éblouissés nôtre raison, Vous flattés nôtre Coeur, mais vous ne le remplissés pas; Les hommes estiment heureux ceux qui vous possèdent. Ah! s'ils pouvoient lire au fonds de leur ame, bien loin d'envier leur bonheur, ils plaindroient leur triste Situation.

Heureux

Heureux, oui, mille fois heureux l'homme, qui, content d'une honnête médiocrité, sait se dégager de toutes ces folles pensées d'ambition, de vanité et de richesses qui s'obstinent à le tourmenter. Maître de son Coeur, il le ramène à ce noble Emploi auquel il fut destiné; il le remplit des idées de sa véritable Grandeur; il retrace en lui l'image de son Créateur, presque effacée par le Concours tumultueux de ses passions; il s'entretient avec lui de sa Noblesse et de son Immortalité. Roi de la Nature, il lui en rappelle toutes les prérogatives. Magnifique Orgueil et le seul qui lui soit permis! Sa Raison éclairée par sa foi le conduit à son Créateur, les Bienfaits dont il l'a comblé, le pénètrent de reconnoissance; L'Amour succède à ce premier mouvement, l'Humilité, la

Con

Confiance et les autres vertus l'ac,, compagnent. Convaincu que les mo,, mens de sa vie sont tous comptés, il les remplit avec éxactitude; Mais que les motifs qui l'y engagent sont bien differens de ceux des Gens du monde! Il n'y envisage que son de,, voir, l'intèret ne guide aucune de ses démarches; Son tems lui paroit trop précieux pour l'avilir par de telles prostitutions. Quelle Noblesse dans le Sentiment! Mais aussi quelle Tran,, quillité dans l'esprit et dans le Coeur.

Sur la Mort de Mr. de Louvois.

Figure du Monde qui passe
Et qui passe dans un moment.
Richesses, Honneurs, plaisirs, funes,, te Amusement,
Dont un Mortel s'enivre et jamais ne se lasse,

De quoi sert vôtre éclat à l'heure
de la mort?
Il ne peut relâcher ni changer nôtre
sort.
Louvois, plus haut que lui ne voioit
que son Maitre;
Dans le comble des biens, des honneurs,
du plaisir,
Lorsqu'il la craint le moins, la mort
vient le saisir,
Et ne lui donne pas le tems de la co-
naitre.
Hélas! aux grands Emplois que
sert-il de courir?
Pour veiller sur soi même, heureux
qui s'en délivre!
Qui n'a pas le tems de bien
vivre,
Ne trouvera jamais celui de
bien mourir.

Tranquillité Chrêtienne.

Sur les Disputes du Tems.

Plein d'ignorance et de misères,
Pourquoi, Mortel audacieux,
Veux tu sur de profonds Mystères
Porter un Oeil trop curieux?
Toi, pour qui toute la Nature
Ne paroît qu'une Enigme obscure
Tu sondes les divins décrets;
Tu crois que ton foible Génie
De l'Intelligence infinie
Pourra devoiler les secrets?

Crains les tenèbres respectables
Où Dieu cache Sa Majesté.
De ses desseins impénètrables
Qui peut percer l'obscurité?
Mésure la vaste étenduë
De ces Globes, qu'offre à la vuë
Un tems serein et lumineux.
Mais arrête ici ton audace
Tu ne peux voir que la surface
De ce Theatre merveilleux.

Où t'emporte l'audace extrême
De tout comprendre & de tout voir?
Tu ne te connois pas toi même,
L'Esprit échape à son savoir;
Et la Raison impérieuse
De la grace Victorieuse
Veut pénétrer la profondeur!
Paul, tout rempli de sa Lumière
Nous apprend quelle est la manière
Dont elle agit sur nôtre Coeur.

Je sens en moi que la Nature
Veut établir ma liberté;
Elle se plaint, elle murmure
Quand son Pouvoir est disputé.
Mais si j'interroge mon ame,
Comment une céleste flâme
La fait agir, la fait mouvoir;
Je crains que cette ame hautaine
Ne donne à la Puissance humaine
Ce qui vient du divin Pouvoir.

Surpris de l'intervalle immense
Qu'on voit de l'homme au Créateur
Si je n'admets une Puissance

Qui concourt avec son Auteur,
Ce n'est plus pour moi qu'un vain titre,
Que le franc, que le libre arbitre,
Que ma Raison sait tant vanter:
Je ne connois plus de Justice,
Qui récompense et qui punisse
Ce qui ne peut rien mériter.

Ainsi mon Ame est suspenduë
Entre les Sentimens divers:
Par tout où je porte ma vuë,
Je vois des abîmes ouverts.
Pour me garantir du naufrage,
Je n'ose quitter le rivage:
La crainte assure mon repos.
Combien, dans cette Mer profonde,
Flottant à la merci de l'onde,
Se perdent au milieu des flots!

De tant de disputes fameuses,
Où nous embarque nôtre Orgueil,
Fuyons les routes dangereuses:
L'homme à lui même est un écueil.
Dans le petit Monde sensible
Est un Dédale imperceptible,
Dont nous ignorons les détours,
La foi de nôtre Sort décide:
Elle tient le fil qui nous guide;
Sans elle, nous errons toujours.

Heureux le Coeur simple et docile,
Qui, sans raisoner sur la Foi,
Respecte dans nos Saints Conciles
Le Sacré dépôt de la Foi.
Ne franchissant point la barrière,
Que le Père de la Lumière
Met aux vains efforts de l'esprit!
A quoi nos soins doivent ils tendre?
Est-ce à pratiquer, ou comprendre
Ce que le Ciel nous a prescrit?

Laissons la Sagesse éternelle
Disposer des Coeurs à son gré.
Il suffit à l'homme fidele
Que par lui Dieu soit adoré.
Qu'importe à ces Docteurs habiles,
Que par des raisons trop subtiles
Un Système soit combattu?
Que produit leur haute Science,
Si Dieu ne met dans la balance
Que l'Innocence et la Vertu?

Epitre
à la Jeunesse.
par Mr. Besselier.

Incomparable Enchanteresse,
Par qui tout plait, tout intéresse,
Et sans qui tout manque d'appas,
Déesse aimable et fugitive,
Arrête, que ma voix plaintive
Pour un moment fixe tes pas!
Jeunesse, d'un vol si rapide
Hé quoi! tu veux m'abandonner.
Si tout me devient insipide,
Pourrai je te le pardonner?

Hélas, lorsque ta main volage
Nous met sur un Trône de fleurs,
Croit-on qu'au delà du bel âge
Tu nous couteras tant de pleurs!
On cueille ces fleurs séduisantes
Dont l'éclat dérobe à nos yeux
Les douleurs vives et cuisantes
D'un avenir injurieux;
A ta douceur on s'abandonne
On chérit tout ce qu'elle donne
On s'ennyvre de Voluptés;

Vains plaisirs! Un si doux Empire
Commence à peine, qu'il expire
Et fait place à tes Cruautés;
Banquet trompeur, mais délectable
L'Espérance nous met à table,
L'Ennui nous attend au dessert.
Déja tout ce qui m'environne
Me dit que tu fuis pour toûjours.
Déjà se fâne la Couronne
Que je portois dans mes beaux jours.
De ces Guirlandes passagères
Dont me paroient tes mains légères,
Le Tems vient de couper le fil
Et dans les yeux de nos Bergères
Je lis l'arrêt de mon Exil.
De ma languissante Musette
On dédaigne les foibles sons:
A l'ombre de nos verds buissons
La malicieuse Lisette
Ne repète plus mes Chansons.
Ainsi notre Gloire s'envole,
Et vainement, dans mon malheur
De quelque espérance frivole
Je voudrois flatter mon malheur.

Tout est perdu, Chloé m'évite
Elle qui m'auroit attendu;
Lise me fuit encor plus vite
Et nôtre Sage pretendu
Arcas, le grave Arcas m'invite;
Tout est fini, tout est perdu.
Ma plainte est-elle legitime?
Trop cruelle Divinité
Qu'encense notre vanité
Pour en devenir la victime!
Mais en manquant à nos désirs
Pourquoi de nos prémiers plaisirs
Nous laisser une image intime?
Pourquoi nous conserver toujours
En nous reduisant à l'estime
Le Souvenir de nos Amours?
De la nuit le brillant Mensonge
Devroit il survivre au Sommeil?
La Mémoire du plus beau Songe
Est le Supplice du Reveil:
Oui, mon tourment s'accroit encore
En me rappellant mon Aurore
Quand je vois coucher le Soleil.
En vain, avec un air austère

Pour m'aider à quitter Cythère
La Raison m'offre son appui;
Qu'ai je affaire d'elle aujourd'hui?
Qu'est devenu le doux Mystère?
Que sont devenus les momens
Où les Graces Intelligentes
Dans l'art de nos Amusemens
Avec des mains si diligentes
Formoient ces noeuds délicieux
Où, sous des loix plus indulgentes,
J'étois moins sage et plus heureux?
Je te vois, perfide Jeunesse
D'un ris qu'anime la finesse
Assieger la froide Raison.
Tu ris de voir que la Sagesse
Sur moi répand avec largesse
Les fruits de l'arrière Saison.
Ce que Pomone fait éclore,
Et qui meurit avec le tems,
Vaut il un seul regard de Flore
Lorsque l'on est dans son Printems?

Vers
d'une Epouse mourante
à
son Epoux.

Une douce et simple Jeunesse
Arrêta tes regards sur moi.
Tu me donnas et ton Coeur et ta foi
Je te donnai ma premiere tendresse,
Et je n'ai vecu que pour toi.
Hélas! nous vivions l'un pour l'autre.
Nos Coeurs goûtoient des plaisirs innocens,
Toujours plus doux, & toujours renaissans.
Jamais felicité ne surpassa la nôtre.
Sans murmurer pourtant j'en vois borner
le Cours.
Dieu m'epargne les maux dont une longue Vie,
Pourroit être suivie.
Heureuse avec toi peu de jours,
Plus heureuse avec lui, je le serai toujours.
Je te quitte. En perdant ta fidelle Compagne,
Si mes interets te sont chers,
Songes moins à ce que tu perds,
Cher Epoux, qu'à ce que je gagne.

Vers Moraux
de Mr de Voltaire
à Mr Thierriot.

Ami, dont la Vertu toujours égale et pure
A suivi par raison l'instinct de la Nature,
Qui sais à ton Etat conformer tes désirs,
Satisfait sans fortune et sage en tes plaisirs,
Heureux, qui, comme toi, docile à son Génie,
Dirige prudemment la Course de sa vie
Son Coeur n'entend jamais la voix du Repentir:
Enfermé dans sa Sphère, il n'en veut point sortir
Les Etats sont égaux, mais les homes diffèrent.

Sonnet.

Sur la Connoissance de soi même.

S'élève qui voudra par force ou par adresse,
Jusqu'aux Sommets glissans des Grandeurs de la Cour!
Moi, je veux sans quitter mon aimable séjour,
Loin du Monde et du bruit rechercher la Sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans feinte et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour,
Je verrai les Saisons se suivre tour à tour,
Et dans mon doux repos j'attendrai la Vieillesse.

Ainsi lorsque la Mort viendra
rompre le Cours,
Des bienheureux momens qui
composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu,
solitaire.
Qu'un homme est malheureux à
l'heure du trépas!
Lorsqu'ayant négligé le seul point
nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se
connoît pas!

Sur l'inutilité des Richesses.

Ah! pour le vrai bonheur que nous fait la Richesse?
Que servent les habits et l'or et les Bijoux?
Règner sur l'Univers, posséder le Pérou
Ne forme pas toujours la Solide Allegresse!
Habiter des Palais superbes & fastueux,
Mépriser les Mortels et s'égaler aux Dieux,
Est folie pour qui vit et passe comme une Ombre
Nous périssons, Amis, tout finit avec nous.
Point d'Immortalité pour des trésors sans nombre,
Nos vices ou nos vertus vivent seules après nous.

Sur
les Mausolées.

Funeste Monument de la Gloire
mondaine,
Dernier effort de la Grandeur,
Ouvrage de l'Orgueil et non de
la douleur.
Un Instant voit détruire une pom,
pe si vaine.
Plus à vous décorer l'art employa
d'effort,
Et mieux vôtre chute sou,
daine
Nous dépeint le fragile sort
De toute la Grandeur hu,
maine.

La Sagesse éternelle.

Ode.

" Homme aveugle, dit la Sagesse,
" Quelle vaine erreur te conduit !
" Ton sort malgré toi m'intéresse
" Suivrai je toûjours qui me fuit ?
" Accours à la voix qui t'appelle ;
" À mes Loix ne sois plus rebelle ;
" Je t'ennyvrerai de plaisirs.
" Ose renoncer à tes vices,
" Et dans un Torrent de délices
" Je surpasserai tes desirs.

" Mais dans ta Course qui t'arrête ?
" Qui fait chanceller ton espoir ?
" Mon fils, la récompense est prête ;
" Le bonheur est en mon pouvoir.
" Considère mon Origine,
" Elle est éclatante, divine ;

„ Ma source est dans l'Eternité;
„ Je descends de l'Etre suprême
„ Et je partage avec lui même
„ Son heureuse Immortalité.

*„ J'etois en sa sainte présence *la Création
„ Quand il élevoit les coteaux.
„ Je réglois avec complaisance
„ Le juste équilibre des eaux.
„ Je dressois au niveau les plaines,
„ Ma voix temperoit les haleines
„ du Zephire et de l'Aquilon.
„ Le Soleil me dut sa Lumière,
„ Je le couvris dans sa Carrière
„ Des Cieux comme d'un Pavillon.

** „ La Nuit a ramené son ombre **Les Corps celestes.
„ Quels abîmes sont découverts!
„ Des Terres, des Soleils sans nombre
„ Sont les bornes de l'Univers.
„ Des bords du Midi jusqu'à l'Ourse,
„ Ces Globes dirigent la Course

„ Du Nautonnier qui fend les flots;
„ Tandis qu'au sein de l'espérance
„ Le Laboureur plein d'assurance,
„ Puise la force & le Repos.

ᵃ„ Jette les yeux sur cet espace, ᵃ les mers.
„ Que remplit l'humide Element;
„ Uni dans toute sa surface
„ Il ne montre aucun mouvement.
„ Bientôt échappés à la Vüe
„ Ses flots s'enfuiront dans la nüe
„ Pour retomber dans les Enfers.
„ Quels débordemens! Quels ravages!...
„ Mon doigt marque sur ces rivages
„ La borne où se brisent les Mers.

ᵒ„ Sortés du sein de la Poussière ᵒ petits Insectes qu'on ne voit qu'avec le Microscope.
„ Insectes, invisibles Corps,
„ Parlés; Qui sçut de la Matière
„ Animer en vous les ressorts?
„ Mortel, que ma Grandeur étonne
„ Un nouveau Monde t'environne
„ Aussi tôt créé que conçu

„ Le Mouvement et l'Harmonie,
„ Conservent la tremblante Vie
„ D'un Corps par moi seule apperçu.

les 7 Sages. „ Des Hommes qu'admira la Grèce
„ Divinisèrent la Raison:
„ Croyant posséder la Sagesse
„ Ils n'en connurent que le nom.
„ En vain, peuple avide de gloire
„ Tes travaux dignes de Mémoire
„ Respiroient le Grand & le Beau:
„ Je fuyois les yeux de tes Sages;
„ Au travers de mille nuages,
„ Ils entrevirent mon flambeau.

„ Mon fils, redoute les paroles,
„ Des heureux, des Sages du tems,
„ A croire leurs discours frivoles
„ Ils coulent seuls des jours contens.
„ Leur Sagesse est une Chimère;
„ Leur Bonheur une Ombre légère
„ Et leur Vie un tissu d'Erreurs.

" Qu'ils se ceignent le front de Roses,
" La Palme que tu te proposes
" Ne passe point comme ces fleurs.

O! Reine aimable & triomphante,
Que vos Tabernacles sont beaux!
Votre sein tous les jours enfante
Des biens, des prodiges nouveaux.
De tant de Beautés rassemblées,
De tant de graces devoilées
L'Eclat me remplit de frayeur;
Mon ame interdite, éperduë
Tremble et demeure suspenduë
Entre l'Amour et la Terreur.

Ah! si par une force heureuse
J'étois à moi même arraché,
Si vôtre main victorieuse
Détruisoit en moi le pêché.
Libre alors, une sainte audace
Me feroit voler sur la trace,

Des Parfums qui marquent vos pas;
Ma voix aux cris de la Nature
S'Univoit pour venger l'injure
D'un Dieu que l'on n'adore pas.

Trahe me: post te curremus in odorem Unguentorum tuorum.
Cant. Cant. V. 2.

Sur les peines de l'Esprit.

Quand on commence de se voir malheureux,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler.
La plus fausse apparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine
Forme un nouveau poison pour une Ame chagrine.

Vers

de Mr Nericault Des Touches
À M le Comte de C*** qui l'avoit
traité de Philosophe et
d'Esprit Fort.

Qui peut concevoir Dieu? l'Homme osa l'entreprendre.
Que de Systèmes vains, bizarres, differens!
Sur cet Etre ineffable et qui nous fait entendre
Que les plus grands Esprits et les plus pénètrans
Qui montent jusqu'à lui pour le faire descendre
Sont les plus aveuglés et les plus ignorans!
Cessés d'argumenter, Philosophes errans,

La Raison sur la foi n'a nul droit
à prétendre.
Voulés vous mettre fin à tous leurs
differens.
Croyés, comme l'on croit à l'âge le
plus tendre,
C'est le plus sûr parti que vous aïes
à prendre,
Et pour moi grace au Ciel, c'est celui
que je prens;
Ce que je ne saurois expliquer ni
comprendre
C'est tout ce que je sais, tout ce que
je comprens.

A Dieu seul apartient la force & la sagesse,
Vainement nôtre Orgueil veut se doner l'essor;
L'homme naît foible et fou, mais devient
sage et fort
S'il connoit sa folie, et s'il craint sa
foiblesse.

sur la Vie.

par le P. Renaud.

La Vie est une Lotterie,
Où chacun a blanc ou noir,
L'un a de la Santé, de l'esprit, du
Savoir,
L'autre dans les ennuis passe toute
sa vie;
Mais hélas! Que nous avons tous
De faire des faux biens l'objet de
notre envie;
Ils nous échapperont malgré tout
nôtre effort;
Chaque instant nous conduit
au Port
De nôtre commune Patrie.
Le Riche et l'Indigent sont égaux
à la Mort,
Du Prince et du Berger après la
Comédie

La distance est anéantie,
Chaque Acteur se démasque & sort,
Selon qu'il a joué sa pièce est ap-
plaudie.
Non, ce n'est que l'arrêt dont la
Mort est suivie,
Qui décide de notre sort.

Vers
de Mr. Bussy
à M***

La Vie est peu de chose et sa fin
n'est terrible
Qu'à ceux qui n'ont jamais osé la
méditer
Rien ne doit être moins sensible,
Que la perte d'un bien qu'on ne peut
regretter.

Le bonheur ne se peut trouver,

Dans les Honneurs qui n'ont qu'u-
ne apparence vaine,
La durée en est courte et toujours
incertaine.
Pour les acquérir que de peines!
Que de soins pour les conserver!
Quand l'Amour vient tenter une
jeune personne
Il lui paroit plein de douceur,
Mais elle trouve enfin que ce n'est
qu'un trompeur
Qui promet bien plus qu'il ne
donne.
D'où vient à l'Homme tant
d'Orgueil?
Echappé du Néant pour entrer au
Cercueil,
Rien n'est si borné que son Etre.
Celui qui vit ayant été
Une Eternité sans paroître
Disparoîtra bientôt pour une Eternité.

Quand le Sort pour nous plaire au-
voit tant d'indulgence
Qu'il nous accableroit d'honneurs &
de plaisirs
Et feroit servir sa Puissance
Pour contenter tous nos désirs
Ce Bonheur passager est peu digne
d'envie;
Chaque heure, chaque instant en
peut finir le Cours.
Ce qui fait la plus longue Vie
N'est qu'un petit nombre de jours.

Pour en conserver la Mémoire
Un Prince employe vainement
Le Marbre de Paros, la Pierre et le
Ciment.
Ce Superbe tombeau, ce riche monu-
ment
Un jour sera bien moins la marque
de sa Gloire

Que la preuve de son Néant.

Les Hommes de tout tems jugeant
sans Connoissance
Par un faux éclat prévenus
Ont souvent pris pour des
Vertus
Ce qui n'en a que l'apparence;
Et parmi les pauvres Mortels,
Quelquefois ceux que l'on excuse
Ne sont que de grands Criminels
A qui nôtre seule Ignorance
Au lieu de Châtimens, décerne des Autels.

Quand nous serons jugés au poids du
Sanctuaire
Quand nos actions paroîtront
Devant Dieu telles qu'elles sont
Hélas! À quoi nous serviront
Les Honneurs qu'ici bas le Monde
nous peut faire.

Ce Heros dont la Terre admire les
hauts faits
En condamnant la Paix publique,
Maudira peut être à jamais
Ce qui fait le Sujet de son Pané,
gyrique.

Ode
du Marquis de Racan
à
Léonor de Rabutin
Comte de Bussy.

Bussy, nôtre Printems s'en va
presque expiré
Il est tems de jouïr du repos assuré
Où l'âge nous convie.

Renonçons aux Grandeurs qu'insen,
sés nous suivons
Et pensons tout de bon aux biens
de l'autre Vie,

Lorsque nous le pouvons.
Donnons quelque relâche à nos tra„
vaux passés
Ta Valeur et mes Vers ont eûs de Nom
assés
Dans le Siècle où nous sommes.

Il faut se reposer et pour vivre contens.
Acquérir par raison ce qu'enfin tous
les hommes
Acquièrent par le tems.

Que te sert de chercher les tempêtes
de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu
des hazards,
Où la Gloire te mène.

Cette mort qui promet un si digne
loyer
N'est toujours que la mort, qu'avec„
que moins de peine,

On trouve en son foyer.

Que sert aux Courtisans ce pom-
peux appareil,
Dont ils vont dans la Lice éblouir
le Soleil
Des trésors du Pactole.

La Gloire qui les suit après tant
de travaux,
Se passe en moins de tems que la
poudre qui vole
Du pied de leurs Chevaux.

A quoi sert d'élever ces Murs au-
dacieux,
Qui de nos Vanités font voir jus-
qu'aux Cieux
Les folles entreprises.

Maints Châteaux accablés dessous
leur propre faix

Enterrent avec eux les noms et les
Dévises
De ceux qui les ont faits.

Employons mieux le tems qui nous
est limité.
Quittons ce fol espoir par qui la
Vanité
Nous en fait tant accroire.

Que Dieu soit désormais l'objet
de nos désirs,
Il forma les Mortels pour jouir
de sa Gloire
Et non pas des plaisirs.

Sonnet.

Arrête, Malheureux, la fureur qui
t'anime,
Les abîmes profonds vont s'ouvrir
sous tes pas;
D'un Dieu juste et Vengeur le Cour,
roux légitime
Te précipite enfin... mais tu ne le
crains pas.

Tu crois de ton erreur orgueilleuse
Victime
Que les hommes n'ont rien qui sur,
vive au trépas;
Et dans ce fol espoir tu te livres
au Crime
Pour ton Coeur abruti le vice a
mille appas.

Cesse de te flatter d'une vaine Chimère

Tu rendras Compte un jour sans
fraude et sans mystère
De l'Etat de ton Ame au moment
de ta mort.

Si ton Corps doit mourir; cette ame
est immortelle.
Tes vices, tes Vertus décideront ton
sort;
Tu peux choisir la vie ou la Mort
éternelle.

Stances
Contre les Plaisirs
par feu Mr de Boistiger
Ministre françois de Berlin.

I.

Perfides Séducteurs de la foible In,
nocence
Ennemis declarés du Solide
Bonheur!

Plaisirs, qui, sous l'appas d'une
fausse apparence
Avés depuis longtems tyrannisé
mon Coeur.
Je reviens des erreurs où mon ame
est tombée;
Je renonce à jamais à vos Charmes
trompeurs,
Et si ma triste vie est encore pro,,
longée
Je deviens le plus grand de vos Per,,
sécuteurs.

2.

Vous sçûtes abuser de ma tendre
Jeunesse;
A peine entré dans l'âge, O triste
Souvenir!
Où de nos Passions la Vaine en,,
chanteresse,
Par ses accens trompeurs vient pour
nous étourdir.

Qu'un destin malheureux, source
de mes allarmes!
Guida mes pas craintifs par cent
détours secrets,
Vers ces lieux où par art vous étalés
vos Charmes,
Où vous nous préparés de si cuisans
regrets.

3.

Tel un timide Cerf dans sa Course
incertaine,
Ne se défiant pas des pièges qu'on
lui tend,
S'élance, et sans prévoir sa défaite
prochaine,
Va donner dans les rets du Chasseur
qui l'attend.
Tel mon Coeur innocent et sans
expérience
Parcourut mille Objets, aucun ne
l'arrêtoit.

Vous vainquîtes enfin sa fière in-
différence
Vous lui fîtes aimer le joug qu'il re-
doutoit.

4.

De tout tems je plaçai le bonheur
de ma vie,
Dans les sacrés liens de la douce
Amitié;
De tout tems on me vit d'une ar-
deur infinie
Encenser ses Autels, je m'y suis
dédié.
Vous mîtes à profit cette pente
invincible
A laquelle jamais je n'avois
résisté
Sous ce voile charmant on me vit
accessible
Aux traits envénimés que vous
m'avés porté.

5.

Ces deux tendres Amis dont l'Histoire
nous reste,
Sans cesse m'occupoient, je les trouvois
heureux;
Je revoyois Pylade, et j'admirois Oreste.
Un Semblable destin attiroit tous mes
Voeux.
Inquiet, languissant dans mon impa-
tience
De trouver un Mortel à qui donner
mon Coeur,
Je cherchois. Chaque Objet sembla par
sa présence
S'offrir à mes Voeux pour hater mon
Bonheur.

6.

Je crus appercevoir l'ami tendre et
fidelle
Dans tous ceux qui pour moi feignoient
quelque amitié;

Sans cesse ils me juroient une ardeur
éternelle,
Mon Bonheur me parut digne d'être
envié.
J'aime, je suis aimé! croisje dans
ma joïe!
Quels délices, Grand Dieu, dans ces
douces erreurs!
Ah! Je ne pensois pas être si tôt la
proïe
Des noires trahisons qu'ils tramoient
dans leurs Coeurs.

I.

Tout me parut charmant dans les
routes aisées
Que ces guides flatteurs me fai,
soient parcourir.
Cent fois je bénissois dans mes faux,
ses pensées
Le funeste Moment qui me les
vint offrir.

Ministres trop cruels de notre Ty-
rannie!
Ces amis cauteleux sans cesse m'obse-
doient.
Victime de leur fourbe & de leur perfidie
Je chérissois les coups dont ils me ter-
rassoient.

8.

Elevés par vos soins, instruits de vos
Mystères
Ils cachoient avec art vos défauts à
mes yeux;
J'y prenois du plaisir dans mes folles
Chimères.
Je croyois me sauver périssant avec
eux.
Contre tous les avis d'une Raison
sévère;
Je Suivis les Conseils de ces amis trom-
peurs.
Quels biens me suis-je acquis en vou-
lant leur complaire?

Des Chagrins, des remords, des allar„
mes, des pleurs.

9.

Tendre Union des Coeurs, Amitié si
chérie
Sont ce là les douceurs que tu me
préparois!
Je t'avois consacré mon Coeur, mes
jours, ma vie,
Et je n'ai pour retour que de tristes
regrets.
Ah! Je romps tes liens, ton procède
barbare
Refroidit mon ardeur, je renonce
à tes noeuds.
Mon Coeur plein de dépit contre toi
se déclare
Je cesse pour jamais de t'adresser
mes voeux.

10.
Mais non, chère Amitié, mon Ame désavouë
Tous les Vœux que ma Bouche a formé contre toi.
Donne moi des amis que la Raison avouë
Tu n'auras jamais Sectateur tel que moi.
Vous, plaisirs séducteurs, Volupté défenduë.
J'ai secoué le joug de vos impures Loix,
Mes yeux sont éclairés, ma Vertu m'est renduë
J'encense des Objets plus dignes de mon Choix.

11.
Source du vrai Bonheur! Auteur des vrais Délices!
Vertu, qui de tout tems fus mon Objet chéri,

Daignes jetter sur moi quelques
regards propices.
Mon Amour pour tes Loix n'est
qu'au plus rallenti.
Dans mon Aveuglement je te fus
infidelle;
Eclairé dans ce jour par tes divins
Raïons,
Je veus te consacrer une ardeur
éternelle
Et régler tous mes pas sur tes sa,,
ges leçons.

Sur le peu de fortune que procure la Science.

Le Marchand qui remet son
espoir à Neptune,
Voit par un gain sans bornes
accroitre sa fortune;
Le Soldat au milieu des larmes
et des cris,

S'enrichit des trésors par sa rage
envahis;
Le vil Adulateur pour prix de
sa bassesse
Du Patron qu'il partage, écorne
la Richesse
L'infâme trafiquant, qui nous
vend la pudeur,
Tire un tribut honteux de nôtre
folle ardeur.
Le seul Savant languit, la Science
stérile
Produit d'un vain Laurier le Sa-
laire inutile.

Quatrain.

Ne cherchons point un vain détour,
Pour excuser nôtre foiblesse.
Les prémiers Soupirs de l'Amour,
Sont les derniers de la Sagesse.

Sur l'Inconstance des Amis.

L'Amitié n'est qu'un Jeu chez les
foibles Mortels;
La fortune à qui seule on dresse
des Autels,
Attire les amis, les range à notre
suite.
Si tôt qu'elle s'éloigne, ils imitent
sa fuite
Et semblables aux farceurs, tant
que le masque sert,
On prend la Contenance ou mo,,
deste, ou hardie
Pour bien jouer la Comédie.
Devient-il utile? On reste à dé,,
couvert.

Epitre
de M. Chaulieu
au Marquis de la Fare.

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute,
Sur des principes surs, mon Esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoit plus de doute.
Des suites de ma fin je n'ai jamais fremi,
Exemt des préjugés, j'affronte l'imposture,
Des vaines Superstitions;
Et me ris des préventions
De ces foibles esprits, dont la triste Censure
Fait un Crime à la Créature
De l'usage des Biens que lui fit son Auteur;

Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure
Le Remède que la Nature
Offre à l'ardeur des Passions,
Quand d'une amoureuse piqure
Nous sentons les émotions.
D'un Dieu, Moteur de tout, j'adore
l'Existence
Tout m'annonce son Etre et la Terre
et les Cieux;
Mais sa Bonté frappe mes
yeux,
Autant au moins que sa puis-
sance.
C'est lui, qui se cachant sous cent noms
differens,
S'insinuant par tout, anime
la Nature;
Et qui, sans bornes et sans
mésure
En un Cercle de biens partage tous
les ans;

Lui de qui la féconde haleine,
Sous le nom de Zephir rappelle le
Printems,
Ressuscite nos fleurs, et dans nos Bois
ramène
Le ramage et l'Amour de cent Oi-
seaux divers,
Qui, de Chantres nouveaux repeuplent
l'Univers.
De Mercure tantôt empruntant le
Symbole
Il dicte, en ses Instructions,
L'art d'entrainer les Nations
Par le Charme de la Parole.
Sous le nom d'Apollon il enseigne
les Arts.
Pour conserver nos Biens, & défendre
nos Villes;
Il emprunte celui de Bellone et
de Mars;

Et pour rendre nos Champs fertiles,
Et faire jaunir nos guerets,
Il se sert des présens et du nom de Céres.
Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'insolence
Dans une Mer d'erreurs, plongé dès mon enfance,
Par un peuple égaré de femmes, de Devots,
A cet Etre parfait d'imputer mes défauts,
D'en faire un Dieu plein de colère
Un Dieu cruel et sanguinaire
Qui ne nous a formé d'après ses propres traits
Que pour l'offenser, lui déplaire
Et pour nous punir à jamais.
Je me fais de cet Etre une image plus juste,

Sur le front du Soleil j'en vois
l'empreinte auguste.
Immense, Tout Puissant, immuable,
éternel,
Maitre de tout a til besoin de
mon Autel?
Faut il pour le rendre propice
Que j'aille teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice
Du sang innocent des taureaux?
Dans le fonds de mon Coeur je lui
bâtis un Temple,
Prosterné devant lui j'adore
sa Bonté,
Et ne vas point suivre l'E-
xemple
Des Mortels insensés, de qui
la Vanité
Croit rendre assés d'honneur à
la Divinité,
Dans les grands monumens de leur
magnificence.

Témoin de leur extravagance
Bien plus que de leur piété;
Un Esprit constant, d'équité
Bannit loin de moi l'injustice;
Et jamais ma noire malice,
N'a fait pâlir la Vérité
Ni par quelque indigne Ar-
tifice
Rompu les doux liens de la
Société.
Ainsi je ne crains point qu'un Dieu
dans sa Colère
Me demande les biens ou le sang de
mon frère,
Me reproche la Veuve ou l'Orphelin
pillé;
Le pauvre par ma main de son
Champ dépouillé
Le Viol du dépot ou l'amitié
trahie,

Ou par quelques forfaits la fortu„
ne envahie;
Tu ne me verras point à la fin
de mes jours,
Incertain de ma destinée,
Pour calmer mon ame étonnée
D'Arnaud ou d'Escobar implorer
le secours,
Mais plein d'une douce espè„
rance
Je mourrai dans la Confiance
Au sortir de ce triste lieu
De trouver un Azile, une retraite
sûre
Ou dans le Sein de la Nature,
Ou bien dans les bras de
mon Dieu.

Sur la Pauvreté
par Mad. des Houlières.

La pauvreté fait peur, mais elle a ses
plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne aussitôt
qu'elle arrive
La Volupté, l'éclat et cette foule
oisive,
Dont les jeux, les festins remplis-
sent les désirs.
Cependant quoiqu'elle ait de honteux
et de rude,
Pour ceux qu'à des revers la for-
tune a soumis,
Au moins dans leurs malheurs, ont
ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

Ode
Sur le Jugement dernier.
par le P. Campistron.

Quel Spectacle se découvre
A mes timides regards!
La voute Céleste s'ouvre
Qu'entens-je de toutes parts?
Les vents sifflent, les Mers grondent,
Les Elémens se confondent
Par des Mouvemens divers;
Et brisant enfin leur digue
Font une funeste ligue
Pour detruire l'Univers.

Le Père du jour expire.
L'horreur, le trouble, la nuit
Etablissent leur Empire.
La Lune s'éclipse et fuit.

Les feux du Ciel se consument,
Et des feux nouveaux s'allumend,
Dont la lugubre Clarté
Est le terrible présage
De cet instant qui partage
Le tems et l'Eternité.

Un Son égal au Tonnerre
Anime l'airain fatal,
Qui donne à toute la Terre
Le Redoutable Signal.
A cette voix ménaçante
La Mort même obéïsante
Ouvre son avare Sein,
Et je vois par tout le Monde
D'une poussière féconde
Renaître le Genre Humain.

Parmi cet immense nombre
D'hommes tremblans, éperdus,
Règne une tristesse Sombre.
Tous

Tous les rangs sont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages,
Reconnoissent aujourd'hui
Qu'Esclaves du même Maître,
Au moment qu'il veut paroître
Tout s'éclipse devant lui.

Pour annoncer sa venuë
Le Ciel s'embrase d'éclairs.
Je l'apperçois sur la nuë
Assis au milieu des airs,
La Sainteté le couronne
La Majesté l'environne,
La foudre part de ses yeux,
Et sur son front la Justice
Ménace d'un prompt supplice
Les Mortels Audacieux.

Quels effroyables Symptômes
Cause ce nouveau Soleil,

En détruisant les phantômes
Produits par un long sommeil!
Saisi d'une peur soudaine
Le Juste se croit à peine
A couvert de son Courroux.
Et l'on entend les Coupables
Pousser ces cris lamentables,
„ Montagnes tombés sur nous.

Moins troublés sont les Rebelles,
Sous le Glaive de Thémis,
De leurs fureurs Criminelles,
Prêts à recevoir le prix.
Moins effrayés sont sur l'onde
Ceux dont tout l'espoir se fonde,
Sur d'inutiles efforts;
Quand sous leurs pieds, sur leur tête
Les flots, les feux, la tempête
Leur présentent mille morts.

Un Livre affreux se déplie

Où par des traits éclatans,
Le doigt du Seigneur publie,
L'Histoire de tous les tems.
En vain l'heureux artifice
Avoit sçu peindre le vice
Des Couleurs de la vertu.
La Vérité souveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévère Juge et bon Père!
Dieu sépare sans retour
Les Objets de sa Colère
Des Objets de son Amour.
Son implacable Vengeance
Et sa divine Clémence
Rendent par un juste accord
L'arrêt de mort et de vie,
Qui, du Saint et de l'Impie
Fixe pour jamais le sort.

Il commande, et les abîmes
À sa parole s'ouvrant
Engloutissent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant.
Et du Séjour de la joye
Lui même traçant la voye;
Les Elûs vont triomphans
Jouïr du riche Héritage
Qu'il a promis pour partage
A ses fidèles Enfans.

Sonnet.

par Mr des Barreaux.

Grand Dieu! tes jugemens sont
remplis d'Equité,
Toûjours tu prens plaisir à nous
être propice,
Mais j'ai tant fait de mal que
jamais ta Bonté,

Ne me pardonnera sans choquer ta
Justice.

Oui, Seigneur, la Grandeur de mon
Impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le Choix
du Supplice.
Ton Interêt s'oppose à ma félicité
Et ta Clémence même attend que je
périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est
glorieux,
Offense toi des pleurs qui coulent de
mes yeux,
Tonne, frappe, il est tems, rends moi
Guerre pour Guerre.

J'adore en punissant la Raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton
Tonnerre
Qui ne soit tout couvert du Sang de
Jesus Christ.

Sonnet
Sur l'Homme
par Mr. Cottereau, Curé de Donnemarie.

L'Homme sans contredit est plus
savant que sage:
Ses progrès en tout art parlent en sa
faveur:
Du Dieu qui le fit naître, et dont il
est l'image,
Il ose approfondir la Bonté, la
Grandeur.

Des Plantes, des Métaux, il sait
l'utile usage:
De ce vaste Univers, curieux Spec,
tateur
Il connoît les beautés d'un si char,
mant Ouvrage,
Et sonde avec Succès au fonds de
nôtre Coeur.

Mais que lui sert, hélas. cette am-
ple Connoissance!
Il est, malgré ses soins, plongé dans
l'Ignorance:
Oüi, vante qui voudra son esprit,
son Savoir:
L'Homme sera toûjours dans une
erreur extrême
Et ne pourra jamais de rien se pré-
valoir
Tant qu'il ne saura pas se connoî-
tre soi même.

Sonnet
par Pelisson.

Le Monde plus trompeur que les
flots de Neptune,
Promet de riches biens et d'illustres
Emplois.

Mais que sert d'obéir à ses injus,
tes Loix,
Tallemant, de Dieu seul dependu,
tre Fortune.
Heureux, qui ne suit point cette
foule importune
Que trainent après soi les Princes
et les Rois,
Et pleurant ses péchés à l'ombre de
la Croix
Evite des pècheurs la ruine commune.

Pensons au triste sort de tous ces Cri,
minels,
Exposés sans relâche à des feux éternels,
Dont la brûlante ardeur persecute
leurs ames.
Souvent leur désespoir les voudroit secourir,
Mais parmi les horreurs de ce torrent
de flammes,
Ils désirent la mort et ne peuvent
mourir.

Sentimens
de Mr Du Puis mourant.

Bientôt enseveli dans un profond
sommeil
Je ne verrai plus le soleil.
Bientôt débarassé des troubles de la
Terre
Et bientôt au nombre des morts,
Je ne me verrai plus dans l'esprit &
le Corps,
Contraint de soutenir une éternelle
Guerre.
Un trépas désiré vient me fermer les
yeux,
Je ne verrai plus cet Oeil brillant
des Cieux,
Je ne trouverai plus sa Lumière
importune,
Mes malheurs sont égaux au nom-
bre de mes jours.

Je ne gémirai plus des coups de la
fortune,
Ma mort en arrête le Cours.
Ce n'est point un mal que la
Mort,
Je m'y prépare sans effort;
Toujours Obéissant aux Loix de
la Nature,
Lorsqu'Elle l'a voulu ma mère m'a
conçu.
J'ai suivi volontiers ma pénible
Avanture,
Et je rends volontiers le jour que
j'ai reçu.

Mortels, qui commencés aujour.
d'hui votre vie,
Je ne vous porte point d'envie,
Les troubles d'ici bas sont pires
que la Mort.

Si du fonds du Néant j'avois pû
les connoître,
Et que Dieu m'eut laissé le maitre
de mon Sort.
Je n'aurois jamais voulu naître.

Tous les jours exposés à de nouveaux
malheurs,
Tous les jours exposés à de nouvelles
douleurs
D'un Corps sujet à pourriture,
Se sentir de chagrin dévorer jus,
qu'aux Os.
Voilà, foibles Mortels, nôtre vive
peinture
Ce n'est point en vivant qu'on trou,
ve du repos.
Contre tous ces malheurs la mort
m'ouvre un azile
Je m'y jette l'esprit tranquille.

Je ne reconnois point d'horreur
dans le trépas.
Dans l'immense Bonté du Créa-
teur du Monde,
Après les troubles d'ici bas,
Je ne vois qu'une paix profonde.

Le Courtisan
détrompé du Monde.

N'espérons plus, mon ame, aux
promesses du Monde;
Sa Lumière est un verre, et sa
faveur une Onde,
Que toujours quelque vent em-
pêche de calmer;
Quittons ces Vanités, lassons nous
de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâ-
ches envies,
Nous passons près des Rois le tems
de nos vies,
À Souffrir des mépris et plier les
Genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils
Sont come nous Sommes;
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont ils rendus l'esprit, ce n'est plus
que poussière
Que cette Majesté si pompeuse et
si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit
l'Univers;
Et dans ces Grands tombeaux où
leurs ames hautaines,
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de Maitres
de la Terre,
D'Arbitres de la Paix, de foudres
de la Guerre.
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils
n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une Chûte
commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Vers pieux
attribués à feu Mr Jordan.

Grand Dieu! par quel encens &
par quelles victimes
Pourrai je détourner ton Courroux
que je crains?
J'ai mérité la mort, et pour de
moindres crimes,

Le Monde a vû tomber la foudre
de tes mains.
L'Excès de tes bontés augmente
mon offense;
Tu me combles de biens au lieu de
me punir;
Et l'on voit, ô prodige! une égale
Constance
En moi pour t'offenser, en toi pour
me bénir.
Il est vrai, mon Sauveur, mes fau,,
tes sont mortelles,
Toûjours ma passion s'oppose à
tes projets:
Mais hélas! si tu perds tous ceux
qui sont rebelles,
En quel lieu de la Terre auras-tu
des Sujets?

D'un coté mon pèché provoque
ta Justice;
De l'autre ta bonté demande mon
pardon;
As tu moins de bonté que je n'ai
de malice?
Serai je plus méchant que tu ne
seras bon?

L'hyver accompagné des Vents et
des Orages,
Vient de quitter la place à la belle
Saison,
La Terre est sans Glaçons, le Ciel
est sans nuages
L'un montre son Azur, l'autre
son verd gazon.

Par toi l'air est serain et la Terre
féconde
Grand Dieu, c'est toi qui fait au
dépit des hyvers,

Diverses. 171.

Retourner sur ses pas la jeunesse
du Monde,
Et renaître à nos yeux l'éclat de
l'Univers.
S'il est ainsi, de grace, arrête le Tonnerre,
Epargne ton Ouvrage, ô Dieu, mon
Créateur!
Tu fais un nouveau Ciel, une nou,,
velle Terre;
Peus tu pas dans mon Corps former
un nouveau Coeur?
Je sens deux forts partis combattre
en mes entrailles,
L'un m'entraine aux Enfers, l'autre
m'élève à toi,
Sans détruire, Grand Dieu, le Champ
de leurs Batailles,
Fais vaincre le parti qui combat pour
ta Loi.

Il y va de mon bien, il y va de ta Gloire,
Dompte par ton esprit, mon esprit obstiné
Ton triomphe est le mien, je gagne en ta
Victoire
Quand tu seras Vainqueur, je serai couronné.

Sur la Mort.

Misérable Jouet de la For,,
tune,
Victime des maux et des Loix,
Homme, toi, qui, par mille
endroits
Dois trouver la vie importune.
D'où vient que de la mort tu crains
tant le pouvoir?
Lâche, regarde la sans changer
de Visage,
Songes que si c'est un Ou,,
trage,
C'est le dernier à recevoir.

Les Contradictions de l'Homme.

Ode. *

I.

Homme à tes propres yeux difficile problème!
Non, je ne puis te définir.
Quelles extrèmités pour t'expliquer toi même
Es tu forcé de réunir!
Mon devoir me condamne au soin de me connoitre,
Je sonde le fonds de mon Coeur.
Plus je l'approfondis et plus j'y vois paroitre
De Confusions et d'erreurs.
En proye à des doutes terribles
Effrayé du Cahos qu'il me laisse en„trevoir

Je ne découvre en moi que mes efforts
pénibles
Que je vois sans les concevoir.

2.

Si j'observe, attentif, cette vivante
argile,
De mon ame étroite prison.
Quel contraste étonnant sa structure
fragile
Présente t'elle à ma Raison?
Du choc des Elémens unis pour se
combattre,
Mon Corps déplorable Théatre,
Soutient près d'écrouler, leur divorce
constant:
Quand je vois de quels maux cette
Guerre est suivie,
Je ne suis plus surpris des bornes de
ma vie
Et du soin de vivre un
Instant.

3.

Et le froid et le chaud et le sec et
l'humide
Pour me detruire conjurés
Se livrent dans mon sein une guerre
homicide,
Dont je sens mes flancs déchirés;
Une fatale ardeur dans mes veines
s'allume,
Et tandis qu'elle me consume,
L'Onde lutte avec elle et va me sub-
merger.
Ciel! j'étois donc le Centre où ces fiers
Adversaires
De la mort qui m'obsède effrayans
Emissaires
Devoient s'unir pour te venger.

4.

Mais ce souffle immortel qui me meut,
qui m'anime

Qui ne peut être divisé,
Moins que mon foible corps par un divorce intime
Doit être à lui même opposé.
Ciel! Si tu ne fixois mes doutes téméraires,
Je croirois réunir autant d'ames contraires
Que j'éprouve de sentimens!
Que dis je! Au même sort mon ame condamnée
De la Discorde semble née;
Tout est guerre et tumulte en ses prompts mouvemens.

5.

D'attributs opposés Surprênant assemblage!
Mon esprit veut t'approfondir.
Il s'observe, il se suit. De son dou, teux partage

Doit il se plaindre ou s'applaudir.
Quand il s'ouvre une route inconnuë
au Tonnerre,
Parcourt les lieux, pèse la Terre,
Sonde de l'Univers le mystère profond,
Il se perd lorsqu'il croit dévoiler la
Nature;
D'un Ver, d'une Fourmi la subtile
Structure
Le déconcerte, le confond.

6.

Vif, perçant il prévoit les effets dans
la Cause
Lit le succès dans le projet;
Stupide; A mille erreurs l'aveuglement
l'expose
Sur le plus vulgaire sujet.
Sublime, lumineux, téméraire peut
être
Jusqu'au sein du souverain
Etre,

Il élève un regard curieux, mais borné.
Tu t'irrites, Grand Dieu, de cette audace extrême,
Et c'est pour l'en punir, qu'à s'égno„rer lui même
Ta Justice l'a condamné.

7.

Qu'est ce que la Raison? L'organe variable
Des Vérités et des erreurs;
Ici, des passions, adversaire implacable,
Là, complice de leurs fureurs.
Ici pour la vertu, là contre son Empire.
Toûjours prête à se contredire,
D'un ton fier et pervers on l'entend décider.
Tous les mortels des Cieux l'ont reçue en partage,
À peine deux d'entr'eux parce noble

avantage,
Ont ils jamais pû s'accorder?

8.

Mais quelle obscure Enigme! O vous dont le Génie
Des plus sombres nuits est vainqueur,
Prêtés moi les Clartés que le Ciel me dénie;
Saurés vous m'expliquer mon Coeur?
Mon Coeur le composé de pénétrans, de Caprices,
De demi vertus et de vices,
L'un à l'autre opposés, l'un à l'autre enchainés.
Le Moteur est l'objet d'une guerre éternelle:
L'Esclave et le Tyran des monstres qu'il recèle
À s'entredétruire obstinés.

9.

L'Amour, l'Ambition, l'avarice, la Haine
Ont sur lui des droits presque égaux.
Chacun d'eux le dispute et sous son joug l'entraine,
Sans l'arracher à ses Rivaux.
Je le vois à la fin par un Destin bizarre,
Tendre, Cruel, Prodigue, avare,
Fier et bas, Téméraire et timide en un jour;
Au sein de la vertu criminel par surprise:
Quelquefois lâche amant d'un Objet qu'il méprise,
Quelquefois jaloux sans Amour.

10.

Un Objet l'a frappé. Quels transports! Quel délire!

Le trouble en son sein s'établit,
L'Obstacle l'aiguillonne et le refus
l'attire,
L'Objet en fuyant s'embellit.
C'en est fait, il l'obtient. À peine il
le possède,
Qu'aux transports le dégout succède.
Quoi! soudain tant d'attraits ont
pû s'évanouir!
Fortune, son travers, rends tes dons
inutiles;
Son sort est d'être en proye à des
désirs stériles,
Ou de posséder sans jouïr.

11.

Le Vice et la vertu jaloux de ses
Conquêtes
Le pressent. Il n'ose choisir,
Prêt à céder à l'un, l'autre aussi tôt
l'arrête

Par la crainte ou par le plaisir.
A t'il enfin opté? Son choix ne
peut lui rendre
La paix qu'il osoit en attendre.
Vertueux, Que ls combats! Vicieux,
quels remords!
Le penchant, le devoir tour à tour
se l'arrachent,
Ou s'ils ne brisent point les liens qui
l'attachent,
Le déchirent par leurs efforts.

12.

Mais le combat fini, d'un trouble
salutaire
Enfin il a sçu s'affranchir.
Le délire Vainqueur a contraint à
se taire
Ce Juge qu'on ne peut fléchir.
Triomphés Passions; Qu'ennyvré
de délices!....

Mais Dieux! quels renaissans supplices!
Dans un torrent de fiel détrempent
ses plaisirs!
Viens, vole à son sécours, liberté
favorable,
Que le Calme succède au tourment
qui l'accable,
Tous les maux naissent des désirs.

13.

Tu viens, son joug se brise. O bonheur!
O victoire!
Il n'a plus de maître que lui.
Mais le Ciel à peine libre auroit il
pû le croire?
Il va succomber à l'ennui.
Dans le calme nouveau qui suit son
Esclavage,
De la mort il trouve l'image.
Il regrette, insensé, jusqu'aux maux
qu'il sentit;

A reprendre vos droits de langueur
vous convie;
Désirs, c'est par vous seuls qu'il
tenoit à la vie,
Sans vous le néant l'engloutit.

14.

Revenés, fiers Tyrans, lui rendre ses
Entraves
Vos tourmens même lui sont
chers.
Revenés, enchaînés le plus vif des
Esclaves
Qui ne peut se passer de fers.
Qu'il sente tout le poids de ce joug
qu'il adore.
Que vois-je? Il en murmure encore.
Avec vous ni sans vous ne peut-il
être heureux?
Présens, il vous déteste, absens, il
vous désire
Dans vos fers il gemit, sans vous

Sers it expire
Ciel! fixés ses bizarres voeux.

15.

O mortel! C'est ainsi qu'une Guerre intestine
Fait tout ton Etre et tout ton sort.
Que dis je? Les combats où le Ciel te destine
N'ont ils de bornes que la mort?
Tu portes dans ton sein un trop cher Adversaire;
Toujours à toi même contraire,
Ne cherche qu'en toi seul l'Auteur de tous tes maux.
Mais il est de ton sort un Arbitre Suprême
Qui peut te mettre enfin d'accord avec toi même
En lui seul cherche ton repos.

Epitre
à
Damon
par le Chevalier de S.t André.

Vous dites cher Damon qu'en matière
de foi,
Ma croyance n'est pas assés bien
établie,
Et qu'enfin vous doutés si j'adopte
la Loi
D'un Dieu mort sur la Croix pour
nous donner la vie.
Je vais donc sur celà m'expliquer
aujourd'hui,
Et sans détour et sans mystère
De tout ce que je crois faire un
aveu sincère.
Je crois un Dieu Puissant, éternel,
infini,

Maitre absolu du Ciel & de la Terre,
Nôtre Créateur, nôtre Pere,
Nôtre force, nôtre soutien
Et le principe de tout bien.
Je crois que sa Bonté surpasse sa
Justice;
Toujours lent à punir, et prompt à
pardonner
Lorsque nous marquons pour le
vice
Le répentir le plus léger.
Quant au péché du premier
Homme,
D'Eve, du Serpent, de la Pomme,
Surquoi nôtre Religion
Nous instruit et nous dogmatise
Sur la ~~parole~~ de Moyse:
Tout celà peut souffrir quelque Ex=
plication
Et voici comment je raisonne,

Malgré Calvin, Luther, le Pape et
la Sorbonne.
Non! d'Adam la Création
Ni d'Eve la tentation
Ne sont qu'une simple figure
Du pouvoir d'un Dieu Tout Puissant
Qui nous a tiré du néant,
Et du foible ordinaire à l'humaine
Nature.
Puis-je croire qu'un Dieu qui fit le
Firmament
Les Etoiles et les Comètes,
La Lune, le Soleil et toutes les
Planètes
Par un mot de sa bouche et dans
un seul instant,
Qui sépara les eaux et les Mers
de la Terre
Mit en ordre chaque élément
Eut fait un homme seulement,
Pour habiter l'un et l'autre Hémisphère?

Un Etre Créateur de tous les Chérubins,
Des Archanges, des Séraphins,
Ne pouvoit il créer qu'une ame,
Pour animer l'homme et la femme?
Non, Damon, celà ne se peut.
Un Dieu qui fait tout ce qu'il veut
Dont la Puissance est infinie
Au seul Adam n'a point donné la vie,
Mais il créa tout à la fois,
Un Peuple sans chefs et sans Rois,
Guidé par la simple nature,
Qui seule lui donna des Loix.
Alors la Terre sans culture,
Fournissoit aux bèsoins de nos prémiers
Parens,
Ils étoient heureux et contens,
La paix règnoit dans les ménages,
Les hommes n'étoient point volages,
Et sans être gènés par la rigueur des Loix,
Chacun satisfait de son choix,

Ne courroit point de belle en belle,
Chaque femme à son tour, fidèle
Dans ce tems ne coquettoit pas,
Et contente de ses appas,
Elle n'avoit d'autre parure,
Que les graces de la nature.
Mais les hommes bientôt lassés d'un pareil sort,
Voulurent s'élever jusqu'à l'Etre suprême;
Mais leur ingratitude et leur orgueil extrême
Les fit esclaves de la mort.
Comme la divine Providence,
N'avoit point borné ses bienfaits
Tant qu'ils furent soûmis à son Obéïssance,
Elle ne borna point une injuste Vengeance
Contre des rebelles Sujets.

De là tous les malheurs de la nature
humaine
Comme des fils ingrats et déso-
béïssans,
Nous subissons la même peine,
Qu'avoient encourus nos Parens.
C'étoit fait des humains et de toute
leur race,
Si Dieu n'avoit lui même appaisé
son Courroux.
Il envoya son fils. Ce fils à nôtre
place
Sur une Croix vint expirer pour nous
Il se chargea de nos offenses,
Et par sa mort et ses souffrances,
Ce Dieu Sauveur nous a délivré tous.
Mais avant de jouir de cette grace
insigne,
Tout homme doit s'en rendre digne.
Renoncer aux erreurs qui nous avoient
perdus,

Effacer nos pêchés à force de vertus,
Etre compatissans, doux, humbles, charitables,
Chérir nôtre prochain, aider les misérables,
À la Loi du Seigneur être toûjours soûmis
Vaincre nos passions, aimer nos Ennemis,
Pardonner aux méchans, protéger l'Innocence,
Et souffrir avec patience,
Les maux, la misère & la mort
Sans nous plaindre de nôtre sort;
Un tel chemin à l'homme paroit rude;
Mais c'est le seul qui mène à la Béatitude,
Sans quoi nôtre ame après sa mort
Voltigera de Corps en Corps,
Jusqu'à ce que purifiée,

Elle vole vers l'Empirée
Pour former un monde nouveau,
Purgée de ses forfaits, parfaite et
sans défaut,
Digne de se mêler aux doux concerts
des Anges,
Et d'approcher du Trône du Très
Haut,
Pour admirer sa Gloire et chanter ses
Louanges.

Tout ce qu'on nous dit de l'Enfer
Des Démons et de Lucifer,
Qui, dans des flammes éternelles,
Retiendront à jamais les ames criminelles,
Doit être pris dans un sens figuré.
Car, l'homme à ses passions honteu„
sement livré
Nous est représenté par cette ame
damnée
Esclave du Démon, aux flames condamnée.

L'Avare se consume auprès de
son Trésor,
Il le garde de jour, et la nuit quand
il dort,
Il croit voir sa Maison et son Or
au pillage.
Jamais heureux, jamais content
Plus il augmente son argent
Plus il s'en refuse l'usage.
L'impudique vieillit dans sa lu,
bricité,
De ses plaisirs passés cherche la
Jouïssance,
Mais au lieu des douceurs dont il
s'étoit flatté
Il n'a que les regrêts que laisse
l'Impuissance.
Je ne vous ferai plus d'autre Expli,
cation.
Pour parler maintenant de la
Réligion

Qu'il faut que tout homme professe;
Quoique Partisan de la Messe,
Je ne suis point tâché de superstitions,
Les Extases, les Visions
De tous ces faiseurs de miracles,
Que le Vulgaire croit comme de vrais
Oracles
Ne sont pour moi que des
Illusions
Qu'ont produits en tout tems la fraude
et l'artifice
Pour satisfaire l'avarice,
De tant de Moines indigens
Et nourrir tant de fainéans.
Je crois qu'un Luthèrien quand il est
honnête homme
Qu'il suit éxactement la
Loi du Créateur,
Doit être agréable au Seigneur,
Autant que le Pape de Rome.

Je crois aussi que tout Chrêtien
Soit Protestant ou Presbytèrien
Quoiqu'en dise le Pape et toute sa
séquelle
Ne sera point exclus de la vie éter„
nelle.
Les Cultes différens que l'on rend
au Seigneur,
Tant en Grec qu'en Latin, qu'en lan„
gage Vulgaire,
S'ils sont accompagnés d'une sainte
ferveur
Doivent également lui plaire;
Car je ne pense pas que nôtre
Créateur
S'attache à l'extèrieur des
Cérémonies.
Cet Etre Tout Puissant n'en veut
qu'à nôtre Coeur,
Et non pas à nos Liturgies.
Quand J. C. mourut pour nous,

Il mourut pour nous sauver tous;
Les Apôtres de Ville en Ville,
Ont annoncés cet Evangile.
Ainsi je crois qu'un Siamois,
Un Musulman, un Japonois,
Et le mandarin de la Chine,
Ayant ainsi que nous une même
Origine,
Pourront participer au souverain
Bonheur,
Que du Couchant jusqu'à
l'Aurore,
Tant de Peuples connus, et tous ceux
qu'on ignore,
Sont lavés comme nous dans le Sang
du Sauveur.

Sur la Fortune.

La Fortune n'a rien qui me puisse
tenter,
À ses fausses Grandeurs je ne veux
point prétendre,
Il faut mille dégrés pour qui veut
y monter,
Il n'en faut qu'un pour en des-
cendre.

Sur la Mort.

par le Poëte Maynard.

Las d'espèrer et de me plaindre
Des Grands, de l'Amour et du sort.
J'attens patiemment la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Sur les Inquiètudes de l'Esprit. *

Ah! qu'on est peu flatté de louan-
ge et d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande
Victoire
Lorsque dans l'Ame on souffre une
grande douleur,
Et que l'on donneroit volontiers
cette gloire
Pour avoir le repos du Coeur.

Maximes.

Pour se conduire sagement
Il faut délibérer avant que d'en,
treprendre,
Mais il ne faut pas trop at,
tendre.
La fortune n'a qu'un moment,
Et c'est le tout que de savoir le
prendre.
Le tems qu'on perd à rai,
sonner
A l'exécution peut être nécessaire,
Et je ne saurois pardonner,
A qui ne résoud rien, et toujours
délibère.

Sur l'Humeur.
par l'Abbé Réquier.

On doit au Monde en tout temps,
à tout âge
Certains dehors, l'air, l'habit, le
langage,
Et la Raison mêle selon les lieux,
Selon les tems la joye au sérieux.
Soyés chez vous tel qu'il vous
plaira d'être;
Soyés ailleurs tel qu'il faudra
paroître.
Ayés chez vous l'humeur que
vous voulés
Celle d'autrui, par tout où
vous allés.

Ode *
sur l'Automne.

Suspends ton étude
Viens loin des neuf soeurs,
Goûter les douceurs
De ma solitude.

Les vives châleurs,
Ont séché nos fleurs,
Taris nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphire sans haleine,
Flore sans Couleurs.

La Seule Pomone
Sous ce frais berceau
Rit et se couronne,
D'un pampre nouveau,
Du vin qui s'écoule

Versé par ses mains
S'abbreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qui dans ces Jardins
Du pèsant Silène
Soutiennent à peine
Les pas incertains.

Viens donc, cher Ariste,
Philosophe vain;
Est ce au Dieu du vin
Qu'un Sage résiste?
Esclave avec toi
Du vainqueur de l'Inde,
Que le Dieu du Pinde
Subisse sa Loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon

Ami, qu'il faut suivre,
Apprends à monter
Sa galante Lyre
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Ce tendre délire
Qui, cher à Thémire
T'en fait écouter.
Parmi nos Convives
Invitons l'Amour,
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ses rives
Cythère et sa Cour.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort
Qu'Amour le reveille
Quand Bacchus l'endort.

Ami d'Epicure
J'en suis les leçons
Comme lui j'épure
Les utiles dons,
Que fait la nature
À ses nourriçons.

D'une ardeur extrème
Le tems nous poursuit,
Détruit par lui même
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Eole,
Il nait et s'envole
Renaît et s'enfuit.

Qu'un prompt sacrifice
Suspende les coups
Fixe le Caprice
Du vieillard jaloux

Qu'au milieu de nous
Ce Dieu taciturne
Perde son Courroux,
Du vin de cette urne
Enyvrons Saturne,
Désormais plus lent
Ce Dieu turbulent
Pour reprendre haleine
Suivra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'Ombre propice
De ce bois sacré
Pour le sacrifice,
L'Autel est paré;
Ce lieu Solitaire
Est le Sanctuaire
Où libre d'ennuis
Je dois aujourd'hui,

Immoler les craintes
Les soins, les Contraintes
Et les vains désirs
Tyrans des plaisirs.

Déjà sous la Tonne
La Coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lier divin
Et Comus ordonne
L'aprêt du festin
Les Nymphes accourent,
Les Faunes m'entourent.
Le vin va couler,
L'encens va brûler.
La victime est prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Thémire avec moi

Pour ouvrir la Fête
N'attend plus que toi.

Je crois voir Thémire
Le verre à la main
Chanter son refrein
Folâtrer et rire.

Quel sort plus heureux!
Buveur, Amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir
Pour l'heur présente
Toûjours un plaisir,
Pour l'heur suivante
Toûjours un désir.

Toutes mes Journées
Par un noeud si beau,
Toûjours enchaînées

Toûjours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes Instans
Les compte et les marque
Aux fastes du tems;
Je l'attens sans crainte,
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu
Mais j'aurai vécu.

Dormant à demi
Ici ton ami
Finit son Epitre
En rimant pour toi
Ce dernier Chapitre.
La Table où je bois
Me sert de pupitre.
De tes vins divers

Je serai l'Arbitre
Sois le de mes vers.

Le Retour aux Plaisirs.
Ode
par d. L. C. A. Vauréas.

Dans cette paisible retraite
Dégagé du tumulte et loin de
l'embaras,
Je croyois vous trouver, tranquillité
parfaite
Qu'à la ville on ne connoit pas.

Occupé de mes rêveries
J'errois parmi les bois et le long des
ruisseaux:
Distrait, je parcourois les plus
vertes prairies,
J'écoutois le chant des oiseaux.

Vains projets d'une ame enchantée!
Un Souvenir trop cher me suivoit
dans ces Lieux;
Des Campagnes en fleurs la Beauté
si vantée
Amusoit à peine mes yeux.
Le loisir de la Solitude
Source d'Illusions et Père de l'erreur,
Offrit à mon esprit les charmes de
l'Etude
J'y crus trouver quelque douceur.
Capable d'un travail pénible,
L'Histoire fut l'Objet de mes
empressemens:
La sombre Antiquité me parût
accessible
Je voulus dévoiler les tems.
Quel dégout! nulle certitude

Par la prévention et l'infidélité
Les tems sont confondus, la vérité
s'élude;
Et chaque fait est contesté.

Chefs des Sectes Philosophiques,
Qui promettés d'orner les coeurs et
les esprits;
J'ai tenté de goûter vos leçons
Méthodiques
Mais qu'ai je vû dans vos
écrits?

Des Paradoxes, des Systémes
Ouvrent une barrière à qui veut
disputer.
Pour moi, cherchant le vrai, ne
trouvant que problémes
Je n'ai pû qu'apprendre à douter.

C'en est fait, je reprens mes
chaînes,

Venés douces erreurs, foule de
Passions;
Je m'abandonne à Vous. Adieu Bois
et Fontaines
Fuyés tristes Réflexions.

Aux amusemens de Cythère
Joignons le doux loisir de la société;
Quelques amis choisis, un peu de
bonne chère
Formeront ma félicité.

Ainsi d'une main ménagère
Sémant sur mes propos le sel et
l'enjoûment;
Je saisirai le tems, qui, d'une aîle
légère
S'envole si rapidement.

Epitaphium
Adami Victorini.

Hæres peccati, naturâ filius iræ
Exiliiq reus nascitur omnis homo.
Unde superbit homo? Cujus conceptio culpa
Nasci poena, labor vita, necesse mori.
Vana salus hominis, vanus decor, omnia vana.
Inter vana nihil vanius est homine.
Dum magis alludit præsentis gloria vitæ,
Præterit, imo fugit, non fugit, imo perit.
Post hominem vermis, post vermem fit cinis, heu! heu!
Sic redit ad cinerem gloria nostra suum.

Fragment
du Président Haynault
Sur la vanité de vivre dans l'Histoire ou par ses Ouvrages. *

On perd bien du repos pour faire un
peu de bruit
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui
le suit.
Pour moi je ne suis point la dupe
de la gloire,
Je vous quitte ma place au Temple
de Mémoire,
Et je ne conçois point que la Loi du
trépas
Doive épargner mon nom et ne m'é-
parguer pas.
Je me mets au dessus de cette erreur
commune

S'il est après ma mort quelque reste
de moi,
Ce reste un peu plus tard suivra
la même Loi,
Fera place à son tour à de nouvelles
choses,
Et se replongera dans le sein de ses
Causes.
Mais que contre les ans il fasse
un long effort,
Et qu'un mérite exquis le dispute
à la mort,
Qui jouïra pour moi de ces honneurs
posthumes
Quand je ne serai plus qu'un amas
de volumes?
Ce qui reste des morts, reste pour
les vivans,
Et va mourir comme eux dans les
âges suivans:

Ainsi du grand Homère, ainsi du
grand Virgile,
L'Eloquence et la gloire eurent un
sort fragile,
L'une et l'autre nous touche et ne
les touche plus;
Les grands titres pour eux sont
titres superflus;
Tandis qu'on les admire et tandis
qu'on les louë
L'impitoyable tems de leurs Oeuvres
se jouë.
Nous regrettons déjà ceux qu'il
nous a ravis,
Et des autres un jour ceux là se-
ront suivis.

Le brutal Ottoman, l'Ennemi du
savoir,
Ne peut-il pas du tems prévenir
le pouvoir,

Enterrer au Serrail les filles du
Permesse,
Joindre Paris et Rome aux Conquê-
tes de Grèce,
Et répandant par tout son insolent
destin,
Supprimer tout d'un tems Grec,
François et Latin.
D'aussi grands changements ne
manquent pas d'exemples.
Daigne le Ciel propice en préserver
nos Temples!
Mais soit que le tems seul fasse ces
Changemens,
Il est toûjours certain que d'épaisses
ténèbres
Couvriront quelque jour les noms
les plus célèbres,
Et que Homère et Virgile autre-
fois si fameux,

Mourront enfin pour nous, comme ils
sont morts pour eux.
Cessés donc, O Sapho, de vous en
faire accroire,
Dans un monde nouveau ne cherchés
plus la gloire;
Et faites succèder au soin de l'acquerir
Le soin de la connoitre et de vous
en guérir.

N.B. Il y a apparence que ces vers ex-trèmement bien faits, étoient addressés à la jeune Mad.^e des Houlières dont il étoit amoureux, et qui apprit de lui à en faire, non d'aussi nerveux qui ne convenoient pas si bien à son sèxe, mais de plus aimables et de plus délicats.

Epigrames. *

1.

Tout homme qui te lit Bellot,
Ne peut sans être téméraire
Décider quel est le plus sot
Ou de l'Auteur ou du Libraire.

2.

Tout le monde t'aime, Remi,
J'en sais la cause, on me l'a dite,
Pour n'avoir aucun ennemi,
Il faut n'avoir aucun mérite.

3.

Soutenir le malheur, dis-tu,
Est une Vertu peu commune;
Ami, soutenir la Fortune
Est une plus grande vertu.

4.

Nous avons en naissant bonne ou
mauvaise chance,

Si c'est le pur hazard qui fait le Roturier,
Il est fou, si son sort peut le mortifier.
Si le même hazard fait l'homme de naissance
N'est-il pas bien plus fou de s'en glorifier.

5.

Lise nous dit. Adieu Printems
Je suis dans ma vingt et neuvième.
Rien n'est plus vrai, depuis dix ans
Elle approche de sa trentième.

Sur le Mépris du Monde.

Mon coeur n'espérons plus aux
Grandeurs de la Terre,
Combattons s'il se peut d'une éter,
nelle Guerre,
Toutes les Passions que la Raison
défend.
Changeons les soins du monde, en
des soins plus utiles.
La Fortune et l'Amour à vaincre
sont faciles
L'une n'est qu'une Femme, et l'autre
qu'un enfant.

Parodie.

Pourquoi donc renoncer aux Gran-
deurs de la Terre?
Dans l'âge des plaisirs leur déclarer
la Guerre
Est un de ces excès que la Raison
défend.
Le soin de s'amuser est un des
plus utiles.
N'irritons point l'Amour, ce
Dieu n'est pas facile.
Il affoiblit le sage, et fait pen-
ser l'Enfant.

Quatrains
d'un homme qui a le malheur
d'avoir 43. ans.
par Voltaire.

Si vous voulés que j'aime encore,
Rendés moi l'âge des amours,
Au Crépuscule de mes jours
Réjoignés, s'il se peut, l'Aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son Empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me rétire.

Laissons à la belle Jeunesse
Les plaisirs, les égaremens
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toûjours vous me fuyés,

Tendresse, Illusion, folie,
Dons du Ciel qui me consoliés
Des amertumes de la vie.

L'on meurt deux fois, je le vois bien,
Cesser de plaire et d'être aimable,
C'est une mort insupportable
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorois la perte
Des erreurs de mes prémiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte,
Rappelloit leurs enchantemens.

Du Ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours.
Elle étoit plus douce, aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle
Et de sa Lumière éclairé
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Le Rajeunissement inutile ou Les Amours de Thiton et de l'Aurore. *

L'Aimable Dieu que l'Orient adore
Qui préside au matin, que suivent
les Zéphirs,
Le croiroit-on! La jeune Aurore
Du tendre Amour longtems ignora
le plaisir,
Mais sur la Terre enfin du milieu
de la nuë
Par un mortel charmant ses re-
gards attirés,
Allument dans son Coeur une
flame inconnuë;
Momens perdus! Combien fûtes

vous reparés !
Toute entière à l'amour, quelle dou-
leur profonde
Lorsqu'au matin il falloit un
moment
Remonter dans son Char pour an-
noncer au monde,
Des beaux jours qui n'étoient offerts
qu'à son Amant.
O Jours délicieux ! Plaisirs inex-
primables !
Ne pouviés vous être toujours
durables !
Thiton étoit mortel, hélas, et ses
beaux ans,
N'étoient point affranchis des ou-
trages du tems.
Il fallut y céder. La pésante
Vieillesse

Dans les bras de l'Aurore ose enfin
le saisir.
Injustice du sort! d'où vient que
le plaisir
N'éternise pas la Jeunesse?
„ Eh quoi, l'âge a glacé ce que j'aime
le mieux,
„ Disoit l'Aurore aux pleurs aban„
donnée.
„ Quel remède à ces maux. Elle s'en„
vole aux Cieux.
„ O Jupiter, fléchis la destinée
„ Pour mon Amant je t'implore
aujourd'hui.
„ Eh! quel Amant je possédois
en lui.
„ Tout ce qui flatte un Coeur. De la
Parque cruelle
„ Fais qu'il soit toujours respecté,

„ Dans une jeunesse éternelle.
„ Eh! qui doit mieux conduire à l'Immortalité
„ Que d'être charmant & fidelle!
„ Ma fille, je sens vos douleurs,
„ Dit le maître des Dieux; Les beaux yeux de l'Aurore
„ Ne doivent verser que ces pleurs.
„ Enfant du doux plaisir & l'ornement de Flore
„ Rendés le calme à vos esprits.
„ Le Printems de Thiton va revenir encore,
„ Je le fais immortel. Mais sachés à quel prix
„ Le Destin a parlé. Telle est sa Loi sévère.
„ Déesse chaque fois que Thiton obtiendra

„ De vôtre Amour la preuve la plus
chère
„ D'un Lustre tout à coup cet amant
vieillira;
„ Ainsi de lustre en lustre abrègeant
sa Carrière
„ Sa Jeunesse s'éclipsera.
„ Thiton est Immortel ! Grand Diêu,
je vous rends graces,
„ S'écria t'elle, embrassant
ses génoux.
„ Ce que j'aime vivra, mon sort est
assés doux.
Elle dît, et des airs son char franchit
l'espace,
Son Coeur cède au destin, non sans
quelques regrèts;
Quoi ! d'éternels refus vont être
désormais

„De l'Amour que je sens le plus
fidèle gage,
„Tu dois, mon cher Thiton, m'en ai„
mer davantage,
„Tes beaux jours seront mes bien„
faits.
„Je saurai malgré toi conserver
mon Ouvrage.
Elle le croit ainsi. Je ne sais quel
présage
Me fait trembler pour ce succès.
O vous dont les Crayons volup„
tueux et sages
Des Mystères sécrèts des plus ten„
dres Amours,
Tracent modestement les plus vives
images.
C'est à vôtre art divin, Muse, que
j'ai recours.

Thiton va recouvrer l'éclat de ses
beaux jours.
Il aime, il est aimé ! Quels trans,,
ports vont rénaître !
O Muse hélas ! dans un instant
peut être
J'aurai bèsoin de tout vôtre sé,,
cours.
Dèjà le char porté d'une vitesse
extrème,
A ramèné l'Aurore auprès de ce
qu'elle aime.
À ses prémiers regards, changemens,
fortune,
Des ans qui l'accabloient, il n'a
plus la foiblesse,
Que dis je ? Cet amant à quinze
ans ramèné,
Brule de nouveaux feux, transpor,,
té d'allégresse,

Reprend ses agrémens que l'âge
avoit ternis,
Quel retour! Quels momens pour deux
Coeurs bien unis!
Il tombe à ses genoux. Vainement
la Déesse
Sur le sort qui l'attend voudroit le
prévenir:
Un Oracle... écoutes... Elle ne
peut finir;
Par ceux baisers il l'interrompt
sans cesse,
Et comment resister longtems,
Quand le Coeur est d'intelligence!
Amour, le tendre Amour emporte
la balance.
Thiton obtient un Lustre et se trou-
ve à vingt ans.
Peut être qu'à présent vous daigne-
rés m'entendre.

Dit enfin la Déesse! l'empressement trop tendre;
N'y songeons plus. Alors du sévère Destin
Elle lui déclara l'Oracle trop certain;
Dieux! s'écria Thiton... quelle Loi rigoureuse?
„ Quoi! vainement je me verrois aimé
„ De l'objet le plus beau que l'amour ait formé?
„ Non, je consens plutôt qu'une vieil, lesse affreuse....
„ Thiton, que dites vous? Vous me faites trembler.
„ Quoi! d'un si triste hyver la langueur douloureuse,
„ Affoibliroit encore cette flâme amoureuse,

" Dont vôtre Cœur commencé a brûler.
" Quand les sombres chagrins viendront
vous accabler.
" Je pourrois m'imputer... Non, j'y suis
résoluë.
" Qu'Amour nous laisse encore ses plus
sensibles Biens;
" Nous passerons les jours dans ces doux
Entretiens,
" Où l'ame avec transport se montre
toute nuë;
" Nous aurons ces soupirs, ces aveus, ces
sermens,
" Tant de fois repètés et toujours plus
charmans;
" Assés heureux de plaire, éxempts
d'inquiètude,
" Nous nous verrons toûjours, nous
ne ferons qu'aimer.

„ Eh! Quel bien vaut la certitude
„ D'inspirer tant d'amour dont on se sent charmé.
Ainsi, mais vainement parla la jeune Aurore;
Le dangereux amour avec malignité,
Aux yeux de son amant la rend plus belle encore;
Et déjà dans son Cœur Thiton a concerté
L'ingénieux secret de fléchir la Déesse.
„ Vous m'aimerés toujours, dit-il, vôtre tendresse
„ Remplira ma félicité.
„ Mais quand vous ne craignés pour moi que la vieillesse
„ Mon Cœur plus délicat prévoit de plus grands maux;

„ Car enfin si le sort qui me rend la
Jeunesse
„ M'en avoit donné les défauts,
„ S'il me forçoit d'être volage:
„ Votre Beauté me répond de mon Coeur:
„ Mais je n'ai que vingt ans. à ce dan„
gereux âge
„ De la Constance, hélas! connoit-on le
Bonheur!
„ Assurons, croyés moi, le sort de nôtre
flâme;
„ Je le sens bien. Un Lustre à cet âge
ajouté
„ Suffira pour bannir à jamais de
mon ame
„ Ces goûts capricieux, cette lé„
gèreté
„ Que la Jeunesse embrasse avec tant
d'imprudence.

„ Eh quoi! voudriés vous charmante
Déïté
„ Faute d'un peu de prévoyance
„ Exposer ma fidélité.
O divine Raison, que ta voix est
puissante.
La Déesse se rend; et comment ré„
sister?
Déjà son ame impatiente
De ces sages Conseils brûle
de profiter.
Que leur pouvoir est doux! L'Amou„
reuse Déesse
Ne cherche, ne ressent que cette tendre
Yvresse
Qui la rend toute à son amant.
Quel bonheur de combler les voeux
de ce qu'on aime!

Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement!
Que j'aime à voir Thiton avec combien de Zèle,
Il se livre aux transports qui le rendent fidèle!
D'un Amour délicat, dignes emportemens!
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante:
Il profite si bien de cet heureux moment,
Que de vingt ans, il passe jusqu'à trente.
Eh bien! tendres Amans! vous voilà rassurés,
Vos coeurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés,
Vos voeux sont ils remplis? Hélas,

peuvent-ils l'être?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté,
On se prive aisément. Mais en est on le maître
Quand on en a senti toute la Volupté?
Bientôt les craintes disparoissent,
Les désirs plus ardens renaissent;
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ces Bois,
La Déesse se rend. Ici, c'est par surprise.
Après mille combats à céder quel-quefois
La seule pitié l'autorise;
L'Amour couvrant leurs yeux de voiles séduisans,
Semble éloigner leur des-tinée;

Thiton ainsi dans la même journée
Se retrouve à Quatre vingt ans.
La Déesse est en pleurs: „ Séchés, dit-il, vos larmes;
„ J'ai vû de mon Printems s'évanouir les Charmes.
„ J'en regrette la perte, et ne m'en re„ peus pas;
„ Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
„ Je les ai passé dans vos bras.
„ Rendés les moi, Grands Dieux! pour les reperdre encore.
Ainsi vieillit Thiton, Quelle injustice hélas!
D'acquérir ainsi la vieillesse.
Et comment lorsqu'on plait, contraindre ses désirs?
Otés en de si doux plaisirs,
Je donne pour rien la Jeunesse.

Le Frère et la Soeur.
Fable en Vers.

Jadis un Père de famille
Avoit un jeune Fils aussi beau que
le jour,
Il avoit encore une fille
Vrai remède contre l'amour,
Qui pro quo de Dame nature
Quelquefois au beau sexe elle fait
cette injure.
C'est lui jouër un assés mauvais tour.
Ces enfans badinoient comme font
d'ordinaire
Ceux de leur âge et trouvant un
Miroir
Sur la toilette de leur mère
Le Narcisse nouveau prit plaisir à
s'y voir;
Devenu tout à coup amoureux de
lui même,

Il vanta ses attraits. Vanité dont
sa soeur,
Ressentit un dépit extrême,
Croyant à chaque mot qu'il taxoit
sa laideur
Elle n'entendoit pas là dessus
raillerie;
Quoique fort jeune encore l'amour
propre et l'envie
S'en étoient emparés. Elle va promp-
tement
Trouver son Père à son appartement.
Mon petit frère a la manie
De se mirer, dit elle, il se croit
un Soleil,
Et son Orgueil est sans pareil;
Défendés lui, mon Père, je vous
prie
D'approcher du miroir et de s'y
regarder.

Le Père n'en fit rien, et loin de
les gronder,
Embrasse ses Enfans, tous les deux
les caresse
Et leur partageant sa tendresse;
Mes chers Enfans, dit il, je veux
Que vous vous miriés tous les deux.
Vous, Mon fils, afin que l'image
De la beauté dont Dieu prit soin de
Vous parer,
Vous doñe horreur du vice et du Libertinage
Qui pourroient la deshoñorer;
Et Vous, ma fille, afin qu'en cette glace,
Appercevant votre disgrace,
Et que Vous n'avés pas ces attraits
enchanteurs,
Dont brille souvent la jeunesse,
Vous repariés ce défaut par vos Moeurs,
Rien n'est si beau que la Sagesse.

Vers Moraux

par Mr. de la Faye.

Cache ta vie. Au lieu de voler, rampe,
A dit un Grec. Je tiens qu'il eût raison;
Du Coeur Humain il connoissoit la trempe.
Bonheur d'autrui n'est pour lui que poison.
L'homme est injuste, envieux sans relâche
Il ne peut voir son prochain estimé.
Mérite un nom, mais pour être heureux, tâche
De ton vivant de n'être pas nommé.

Vers.

Sur Sénèque.

C'est en vain que Sénèque blâme
Les Richesses et leurs appas;
Car si les biens nuisent à l'ame
Il devoit ne les aimer pas.
Ces Raisonnemens magnifiques
Dont son Esprit s'est tant flatté;
Ces beaux Discours Panégyriques
En faveur de la Pauvreté,
Et ces remèdes qu'on admire
Qu'à tout coup il nous vient offrir,
Sont des choses bonnes à lire
Mais fort mauvaises à souffrir.

Vers
Sur la Raison
par Mad.e des Houlieres

Homme vante moins ta Raison,
Vois l'inutilité de ce Présent Céleste,
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi dans ta jeune Saison,
Elle est chancellante, imbécille.
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile Esclave des Sens, elle t'est inutile.
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hyvers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile,
Et quand tu vieilles, tu la perds.

Epitre Solitaire.

Enfin revenu des erreurs,
D'une longue et tendre Jeunesse;
Je goûte à longs traits les
douceurs
De l'Etudes et de la Sagesse.
L'Amour fut long tems ma foi=
blesse
Mon Coeur se plût dans ses liens:
J'eusses prodigué tous les biens,
Pour les Charmes d'une Maitresse.
Hélas! le Souvenir de mes Ega=
remens,
Rend ma Raison triste et confuse,
Et je sens ici que ma Muse,
Me prête de nouveaux accens.

Heureux celui dont les années
Ont coulé dans un doux loisir,

Qui, chéri des ames bien nées
De l'Etude a fait son plaisir;
Du vrai seul, Sectateur fidèle
Il nous offre un parfait modèle.
(: Qu'il soit gravé dans nos Esprits :)
Son Nom vole au sein de la Gloire,
Et dans le Temple de Mémoire
Il éternise ses Ecrits.

Vers
du Duc de Châtillon
au
Duc de Richelieu.

Par vôtre humeur le Monde est
gouverné
Vos volontés font le Calme & l'orage,
Vous Vous riés de me voir confiné
Loin de la Cour, dans un petit Village,
Pour avoir d'un Enfant bien né
Adopté le tendre langage.

Alcimodon, mes désirs sont contens;
Je trouve beau le désert que j'habite;
Et je vois bien qu'il faut céder au
tems;
Quitter le Monde et devenir Hermite.
Je suis heureux de vieillir sans
emploi,
D'être oublié, de vivre tout pour
moi;
D'avoir dompté la crainte et l'es,
pérance,
Et si le Ciel qui me traitte si bien,
Avoit pitié de Vous et de la
France
Vôtre Bonheur seroit égal au
mien.

Portrait du Sage

par la Fontaine
tiré de l'Ode 3. du Liv. III. d'Horace.
Iustum et tenacem.

Le Sage grand comme les Dieux
Et Maître de ses Destinées,
Et de la Fortune et des Cieux,
Tient les Puissances enchainées.
Il règne absolument sur la Terre
et sur l'Onde,
Il commande aux Tyrans, il com-
mande au trépas,
Et s'il voyoit périr le Monde,
Le Monde en périssant ne l'éton-
neroit pas.

Imitation
du même passage d'Horace.

Un grand Coeur amoureux de l'exacte
Justice
Soutient sa noble fermeté
Contre un Peuple fougueux par la
Brigue emporté,
Il brave d'un Tyran l'orgueilleuse
malice
Qui l'entoure sans fruit des horreurs
du Supplice.
Du crime seul il est épouvanté.
En vain et la foudre et l'orage,
Attaquent les Vertus, appuis de son
Courage.
C'est en lui qu'est le fonds de sa tranquillité;
De l'Univers écroulant la chûte
épouvantable
Pourroit l'envelopper, paisible, inébran=
lable.

Ode

Sur la Mort de Charles VI.
Empereur d'Allemagne;
faite le 2. de 9.bre 1740.
par M. de Voltaire.

Il tombe pour jamais ce Cèdre dont
la Tête
Défia si long tems les Vents et la
Tempête,
Et de qui les Rameaux ombrageoient
tant d'Etats.
En un instant frappé
Sa racine est coupée
Par la faux du trépas.

Voilà ce Roi des Rois et ses Gran„
deurs Suprêmes!
La Mort a déchiré ses trente Dia„
dèmes,

D'un front chargé d'ennuis dan,
geveux Ornement,
Et de sa race altière
Un monceau de poussière
Est le seul Monument.

~.

Son nom même est détruit, le Tom,
beau le dévore
Et si le foible bruit s'en fait en,
tendre encore,
On dira quelquefois, il régnoit,
il n'est plus.
Eloges funeraires
De tant de Rois Vulgaires,
Dans la foule perdus.

~.

Ah! s'il avoit lui même en ces
plaines fumantes,
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains
triomphantes,

Conduit de ses Germains les nom,,
breux Armemens,
Et raffermi l'Empire
De qui la Gloire expire
Sous les fers Ottomans.

S'il n'avoit pas languit dans sa
Ville allarmée;
Redoutable en sa Cour, aux Chefs
de son Armée,
Punissant ses Guerriers par lui
même avilis.
S'il eut été terrible
Au Sultan invincible
Et non pas à Wallis.

Ou si plus sage encore et détour,,
nant la Guerre
Il eût par ses Bienfaits emme,,
né sur la Terre,

Les beaux jours, la Vertu, l'Abon-
dance et les Arts,
Et cette paix profonde
Que sçut donner au Monde
Le Second des Césars.

~.

La Renommée alors étendant ses
aîles,
Eut répandu sur lui les Clartés
immortelles,
Qui, de la nuit des tems percent
les profondeurs,
Et son nom redoutable
Eut été plus durable,
Que ceux de ses vainqueurs.

~.

Je ne profane point les dons de
l'Harmonie,
Le sévère Apollon défend à mon
Génie,

De verser, en brâvant et les Moeurs
et les Loix,
Le fiel de la Satyre
Sur la tombe où respire
La Majesté des Rois.
Mais ô vérité Sainte! O juste Renommée
Amour du Genre Humain dont mon ame
enflammée
Reçoit avidemment les ordres éternels,
Dictés à ma Mémoire
Les Leçons de la Gloire
Pour le bien des Mortels.
Rois, la Mort vous appelle au Tribu:
nal Auguste,
Où vous êtes pésés aux balances du
Juste
Vôtre siècle est témoin, le Juge est l'avenir.
Demi Dieux mis en poudre
Lui seul peut Vous absoudre,
Lui seul peut Vous punir.

Vers
à l'honneur de Madame la Colonelle de Dampierre, pour l'anniversaire de sa Naissance le 8. de Mars 1746. par Mr desChamps, Chapelain.

O l'heureux jour qui vous vit naître,
Madame! ô l'aimable Printems!
Que celui qui vous donna l'être,
Pour braver les ans et le tems.

Ce jour à jamais mémorable
Ne sauroit être trop chanté;
A peine l'Histoire et la Fable,
Ont elles rien de plus marqué.

Mais non, je me trompe, Madame,
Ce jour bien moins que vos vertus,
De vos ans a tissu la trame,
Et rien ne vous illustre plus!

Une Vertu Nonagenaire!
Ce Spectacle est des plus nouveaux.

Que la Vieillesse a dequoi plaire,
Lorsqu'on lui voit des traits si beaux!

Qu'il est doux! Qu'il est agréable
A nonante ans de vivre encor
Sans nulle infirmité notable,
Et comme au tems de l'âge d'Or.

Que le Ciel, Madame, prolonge
Dix ans encore et plus vos jours!
La plus longue vie est un songe,
Mais ce songe là plaît toujours.

Sur le présent.

Que l'homme est malheureux, et quelle est sa foiblesse!
Nous naissons tous Esclaves de la Mort,
L'instant présent ne dépend plus du Sort,
Vivons et jouissons, le tems fuit, il nous presse.

Vers ou Placet
de Mr. de Fagan
au Comte d'Argenson
Ministre de la Guerre.

Un jeune Elève d'Apollon,
Elève, j'en conviens de fort peu d'im-
portance,
À ce titre souvent sûr de vôtre as-
sistance,
Ose à Votre Grandeur en cette Cir-
constance
Présenter un Placet qui ne sera pas
long.

Mon Poltron de Laquais qui craint
d'entrer en lice,
Bon Sujet, bon valet, mais fort
mauvais Guerrier
S'étonne que pour la Milice,
Le Dieu Mars l'ait compris dans son
papier Terrier,

Onc, il ne fut, dit il, avide de Lauriers.
De plus il a tout lieu de croire,
Que la France n'a pas besoin de son appui,
Et que Louis et la Victoire
Se passeront fort bien de lui.

Il sollicite donc la grace
Le dirai je? d'être exempté
D'aller chez la Postérité
Parmi nos Héros prendre place.
Car tel est son Mépris pour toute Vanité
Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie,
Et qu'à Votre Grandeur il demande la Vie
Au lieu de l'Immortalité.

Peinture de l'Amour.

D'un autre recevoir la loi,
Jamais n'être Maître de soi,
Promettre ce qu'on ne peut faire,
Craindre beaucoup plus qu'on n'espère;
De longs entretiens superflus,
Sentir assés, dire encore plus,
S'attaquer bien, mal se défendre,
S'abandonner, puis se réprendre,
Etre fou raisonnablement,
Peu de repos, bien des Caprices,
Peu de plaisirs, bien des supplices,
Se pardonner pour s'offenser,
Se rappeller pour se chasser;
Raccommodemens, puis injures;
Nouveaux Sermens, nouveaux parjures,
La paix, la Guerre tour à tour,
En raccourci, voilà l'Amour.

L'Etude.
Ode
par Mr. Gaultier, Chanoine Regulier de la Congrégation de N. S.

Etude riante ou sévère
Au gré de nos changeans désirs,
Qui sais briser la chaine austère
Que trainent d'ennuyeux loisirs.
Toi, par qui méritant l'aveu de la Nature,
L'Art sous les agrémens d'une simple parure
Livre aux Mortels ses heureux traits;
Viens décorer l'ébauche où je te rens hommage;
Qu'on doute à ton aspect, si tu sers da=vantage
Par tes fruits ou par tes attraits.

Qu'est ce que l'Home en son enfance?
Un Etre à lui même étranger,
Tributaire de l'Ignorance,
Cherche t'il à s'en dégager?
De nuages épais sa Raison entourée,
D'un Organique instinct à peine séparée
Aux Sens se laisse prévenir:
Erreur, dans tes replis son Esprit t'em„
barasse;
Peu frappé du présent, son Oeil trou„
blé n'embrasse
Ni le passé, ni l'avenir.

De cette nuit avilissante,
Bientôt l'Etude l'affranchit.
Par ses sécours plus agissante,
Son Ame résout, réfléchit.
Déja de la Science il voit briller
l'Aurore,
Le jour de sa Raison qui s'empresse
d'éclore,

Lui découvre un Monde nouveau:
Il renaît; sa lumière au Bonheur
l'associe:
Le savoir est pour l'homme une
seconde vie
L'ignorance un prémier tombeau.

Par de flatteuses découvertes
Source d'honneurs, d'utilités,
Son esprit rachète ses pertes
Sa Raison, ses obscurités.
À ses essais vainqueurs tout paroît
accessible;
Aux règles du vrai beau, la Critique
inflexible
Alligne son goût, ses talens.
D'un sens droit, épuré, formant ses
Loix suprèmes,
Auteurs, par vos efforts et par vos
chûtes mêmes
Il monte à des succès brillans.

Muse, suivons le vol rapide,
Que prend l'esprit laborieux,
Retrace l'ardeur qui le guide;
Quel feu! quel essor glorieux!
Tantôt par ses regards, que le progrès rassure,
Il perce les secrets, les fins que la Nature,
Recèle sous sa Majesté,
Et, tantôt franchissant la céleste barrière,
De la vérité sainte, il s'ouvre la Carrière.
C'est surpasser l'Humanité.

Que vois-je? Les Arts l'environnent
Que son triomphe paroît beau!
Les Lauriers dont ils le couronnent
Lui sauvent l'horreur du Tombeau.

Que de nobles Travaux! que de Sa-
vantes veilles!
Mes esprits enchantés, adorent ces
merveilles:
L'Etude les voit, les produit.
Sans elle, la Science expire avec sa
Gloire;
Et les faits des Héros, au Temple
de Mémoire
Sont envelopés dans la nuit.

Foible Crayon des avantages
Qu'enfantent ses doctes secours;
Par eux les moeurs dans tous
les âges
Se produisent sous d'heureux
jours.
De folles passions qu'une Ligue
nombreuse
Trace à l'Oisiveté la route téné-
breuse

Des vices les plus détestés
Dans les Sages liens d'un Travail
littéraire
Souverains de nos voeux, sachons
les satisfaire
Par d'innocentes voluptés.

Paroissés, Nations incultes,
Servés d'Ombre à ce tableau:
L'erreur est le Dieu de vos Cultes,
Sur vos yeux je vois son bandeau.
L'Aveugle opinion vous promène
sans cesse,
Dans les illusions, dans la perfide
yvresse
De vos Coeurs et de vos esprits;
Des plaisirs effrénés adoptant les
maximes
Au grade des vertus, vous élevés des
Crimes
Dont les horreurs vont ont flétris.

Ah! puissent ces Peuples sauvages.....
Mais où vont m'entrainer mes voeux?
Fuyés trop lugubres images;
Je cherche des aspects plus heureux.
Sur les fastes des tems jettons, fixons la vüe,
Quels précieux dépôts la Lecture assidüe
Etale à mes yeux dévoilés!
Les ans sont reproduits, tout m'instruit, tout m'exerce;
Avec des morts charmans, liant un doux Commerce,
Je vis aux Siècles écoulés.

Dessus son aîle fugitive
Que Saturne emporte nos jours,
Eteints dans une étude active,
L'acquit fait revivre leurs Cours.
Aux vains amusemens dès que l'on sacrifie,

Dans le Cercle présent, où s'échape
la vie,
On perd les momens à venir:
Exerce t'on l'esprit à penser, à
connoître?
Ces plaisirs fructueux chaque instant
les voit recroître,
La mort seule les voit finir.

Quoi! d'un voile Philosophique
Obscurcissant ses doux loisirs,
Faut il l'aprêté Stoïque
Immoler ses gouts, ses désirs?
Non, l'esprit Studieux à la gayeté
s'allie;
Le savoir bien conduit, en cent façons
se plie;
Dieux! qu'il décèle de beautés!
Il parle; Quel Silence! Il instruit,
on l'approuve,

Par ses charmes puissans dans un seul
homme on trouve
De nombreuses Sociétés.

Requête
de Mlle Bernard
à Louis XIV.

Sire, 200. Ecus sont ils si nécessaires,
Au bonheur de l'Etat, au bien de vos
affaires,
Que, sans ma pension, vous ne puis-
siés dompter,
Les foibles Alliés et du Rhin et du Tage?
À vos armes, Grand Roi, s'ils peu-
vent résister,
Si pour vaincre l'effort de leur injus-
te rage,
Il falloit ces deux cent Ecus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant aux Combats, pour Vous,

perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre
tombeau,
Et souffrant une mort d'un Genre tout
nouveau,
Mourir de faim pour la Patrie.
Sire, sans secours tout suivra votre
Loi,
Et vous pouvés en croire Apollon
sur sa foi.
Le Sort n'a point pour vous démenti
ses Oracles.
Ah! puisqu'il vous promet miracles
sur miracles,
Faites moi vivre et voir tout ce que
je prévois.

Les Béatitudes.

par Mr. de la Faye.

Heureux qui s'affranchit de cette
crainte vaine,
Qui excite en nous l'horreur de l'éter,
nelle nuit.
Qui marche d'un pas ferme où son
Destin le mène
S'il n'a que peu de jours, du moins
il en jouit.

Heureux qui sage et jeune
encor
Sait couler ses beaux jours sans
en hâter le terme,
Et qui mettant le juste prix
à l'Or,
Ne le prodigue ni l'enferme.

Heureux qui sait sans mur,,
murer,
Soumettre son Esprit aux moeurs
de sa Patrie,
Qui peut, exempt d'Orgueil, exempt
de flatterie,
Plaire aux Grands sans les
admirer.

~.

Heureux qui n'a d'autres désirs,
Que ceux qu'il peut sans trouble ai,,
sément satisfaire.
La Fortune et l'Amour ne recompen,,
sent guères
Notre attente ni nos Soupirs.

~.

Heureux qui des beaux yeux dont
il est enchanté
Fait couler les premières
larmes,
Et qui d'une jeune Beauté,

Voit croître en même tems et l'A-
mour et les Charmes.

~

Heureux, qui, joint aux grands talens
Un Esprit doux, un Coeur tendre &
sincère!
C'est le plus rare des présens,
Qu'aux Mortels les Dieux puissent
faire.

~

Heureux celui dont le gout se renferme,
Dans peu d'amis, tendres &
vertueux,
Qui, sain de Corps, l'esprit tranquille
et ferme
Dans les plaisirs peut vieillir
avec eux.

~

Heureux, qui, respectant la Majesté
Suprême,
Se livrant tout entier aux mains d'un
Dieu qu'il aime,

Aux Loix de sa Raison accorde
ses désirs!
Jamais en ses bésoins le Ciel ne
l'abandonne;
La Volupté le sert, le Calme l'en,,
vironne
Et toute la Nature a soin de ses
plaisirs.

Sur la Liberté
par la Mothe.

Nôtre Coeur veut avoir sa pleine
Liberté;
L'Ombre de contrainte la blesse,
Et c'est un Roi jaloux de son Au,
torité
Jusques à la délicatesse.

Cet Objet me plait, mais sur tout
Ne m'obliges pas de m'y plaire;

Ordonnés moi ce que je voulois faire,
Vous allés m'en ôter le goût.
Eh! pourquoi cette Loi m'est-elle ri-
goureuse,
En me liant à mon plaisir?
C'est que je n'y sens plus cette douceur
flatteuse
Que je goûtois à le choisir.
La choisissant je crois du Diadême
Exercer les droits souverains.
Quelque ordre survient-il? Je ne suis
plus le même
Le Sceptre me tombe des mains.
Je songe alors à sécouer ma chaîne,
Impatient de rentrer dans mes droits,
L'Objet de mon plaisir le devient de
ma gêne,
Ma dépendance est tout ce que je vois.

Epitre
à Madame
par un Eleve de Voltaire
Mr. d'Arnaud.

Vous voulés, belle Issé, qu'à peine à son Aurore,
L'Astre de mes destins vous annonce son Cours:
Ou plutôt que de moi, que d'un Coeur qui s'ignore,
Je suive les replis, je sonde les détours,
Qu'au milieu d'une Groupe d'Amours,
Dans le Sallon brillant du Dieu de l'Harmonie,
J'expose le tableau de mon foible Génie,
Et le Systeme de mes jours.
Vous le voulés, ma main docile,
Va saisir ce pinceau dont la touche facile,
A tracé tant de fois vos charmes les plus doux;

Le folâtre enjoûment voltigeant sur
vos traces,
La naissance des ris, la Toilette des Graces,
Le Sentiment en pleurs embrassant vos
Genoux,
Mais comment de si loin revenir sur
mon Etre?
Pourrai je abandonner cette foule d'appas,
Cet air intèressant, ces accords délicats
Ce je ne sai quel feu trop dangereux
peut être?
Comment vous ferai je connoître?
Celui qui ne se connoît pas?
Occupé tout entier des Voeux de ce que
j'aime,
Dans un Coeur étranger plaçant tout
mon Bonheur,
Je suis encor pour moi le plus obscur
Problême;
Pourquoi par un Ordre Suprême
Du don de m'ignorer m'arracher la
douceur?

Faut il enfin m'ouvrir, me résoudre
moi même
Et Vous analyser mon Coeur?
Ah! puis je m'en défendre! Un regard tout
de flâme
A déja sçu percer les voiles de mon ame;
Je me sens pénétré du feu de ses Rayons;
Et déja devant moi la vérité fidelle,
Plaçant son Miroir pour Modelle
A préparé la toile et posé les Crayons.

Philippe n'étoit plus, ce trop vaste
Génie,
Des Graces, des Amours, des Muses
regretté,
Politique, Guerrier, Disciple d'Uranie,
Arbitre des Talens et de la Volupté.
Philippe n'étoit plus, et je commen-
çois d'être,
Je sortis du Néant, il entroit au Tom-
beau.
Chapelle orna long tems les lieux qui
m'ont vû naître,

Fontenelle y chanta, l'Amour étoit son
Maitre.
La, Voltaire essaya son tragique pinceau,
La Lyre, les crayons, le Chalumeau champêtre
Les attributs des arts entourent mon berceau;
Je crois au milieu d'eux comme au sein
du Lycée;
Mon esprit moins étroit s'ouvre insensi,,
blement,
En termes plus certains j'exprime ma
pensée:
Mon Coeur moins vuide enfin connoit
le sentiment,
Lui seul à la vertu prête de nouveaux char,,
mes;
Graces de la pudeur, plaisir touchant des
larmes,
Tendre son de la voix, silence encor plus
doux,
Refus, désirs, transport: Il vous réunit
tous,
Pour remplir tous les jours d'une courte
éxistence.
N'étoit ce point assés de posséder un
Coeur,

De sentir vivement, d'aimer avec
Constance,
De désirer sans trouble et jouïr sans
langueur?
Ah! falloit il encor, victime du
Génie
Trop séduit par les sons d'une vaine
harmonie
Vouloir être introduit dans le sacré
Vallon,
Et parcourant ces Bois que la foudre
environne
Joindre dans la même couronne
Aux Myrthes de l'amour les Lau-
riers d'Apollon
Mais quoi! si de tout temps la noi-
re frénésie
Au Nectar de la Poësie
A mêlé ses poisons brulans;
Faut il que les excès de la débauche
impure

Nous fasse renoncer aux dons de la
Nature.
Et juge-t-on des arts par l'abus de ses
talens?
Ainsi que des couleurs la toile prend
la teinte,
Nos écrits de nos moeurs prennent tou-
jours l'empreinte,
C'est la glace où le Coeur est rendu trait
pour trait.
Je vais peindre le mien sans espoir et
sans crainte.
Je suis fidèle au vrai, même dans mon
portrait.
Si l'homme est méchant je l'oublie,
S'il n'est que fou j'en ai pitié.
J'ignore la haine et l'envie
Je ne connois que l'amitié.
O Vous, qui pratiqués ses plus tendres
maximes,
Qui m'aimés pour moi même & non point
pour mes rimes;

J'en goute auprès de vous la parfaite
douceur,
Le Dieu de tous les arts, l'ingénieux
Voltaire
A formé mon esprit & vous mon Ca„
ractère;
Je lui dois mes talens, mais je vous dois
mon Coeur.
Contre moi chaque jour Zoïle peut
écrire;
Ma vengeance est muette, et de son noir
délire
Un Stoique maintien sera l'unique
prix;
Si ses armes sont la Satyre
Mon Bouclier, c'est le mépris.

Sauvés de ces écueils connus par cent
naufrages
Encor moins descendrai-je à des éloges
bas;
Le Mensonge flatteur est loin de mes
Ouvrages,

Quand je chante Daphné, Lisis ou Mécenas,
C'est peu de mon estime, ils ont tous les suffrages,
Et je n'exprime point ce que je ne sens pas.
Peut être de moi même, Adulateur frivole,
Tel qu'un Amant séduit par une vaine Idole,
Tel que Narcisse épris de ma propre Beauté
Je m'abuse et peins peut être
Bien moins ce que je suis, que ce qu'il faudroit être;
Aux yeux de l'amour propre on n'est jamais flatté
Du moins que cette estampe où l'honneur se copie,
Soit le plan de mes moeurs, la Carte de ma vie;
Comme un Oracle sûr je veux l'interroger.

Si par la main de l'art elle est trop
embellie,
C'est à moi de me corriger.
Que ne puis je à l'instant dans le creu,
set du sage
Epurer mes talens et mon Coeur encor
plus,
Joindre aux fleurs du Printems les
fruits du 3.eme age
Les attraits de Minerve aux Graces
de Venus
Porter chez mes amis cet heureux as,
semblage
La Solide Raison, le leger badinage,
Et sur tout la vertu de la Société,
Simplicité de moeurs, ainsi que de
langage,
Candeur inaltérable, exacte vérité,
Ah! que ne puis je enfin pour finir
cette image,
Bannir de mes foyers la molle Oi,
siveté.   Et

Et d'un goût peu constant, d'un esprit
trop volage,
Arrêter le papillonnage
Et fixer l'instabilité;
Cette flottante incertitude
Variant chaque jour mes frivoles desirs,
Le conduit quelquefois des plaisirs à
l'Etude,
Mais plus souvent encor de l'étude
aux plaisirs.
Doux Plaisirs! Votre Temple est celui
du Mystère;
J'y vais avec Themire et le Devoir
austère.
La plus pure vertu ne s'en peut allarmer;
L'hommage que j'y porte est le désir de
plaire
Et la certitude d'aimer.
Qu'un autre guidé par l'envie,
Dans l'Antre de Méduse aille armer sa
fureur
Qu'isolé, sans amis, à lui même en
horreur,

A dégrader les arts, il consume sa vie.
Et que toujours plus détesté
Plus rampant ou plus téméraire
La Haine, l'Interêt, l'ignoble Obscénité
Dictent les seuls vers qu'il peut faire.
Pour moi toujours plus enchanté
De l'aimable simplicité
Aux rives de Tibur, j'irai chanter Glycerre,
Orner de pampres verds cet Autel écarté
Et couronner enfin des roses de Cythère
La Sagesse et la Volupté.
Ainsi pensa toujours cet aimable Génie
Ce Philosophe aisé, ce Convive charmant,
L'Interprète du sentiment
Et le vrai Dieu de l'harmonie
Chaulieu, ce Peintre des amours,
Anacréon du Temple, Ovide de nos jours,
Dans les Vers de qui tout respire,

Et l'Atticisme si vanté
Et la Romaine Urbanité,
Et ce charme françois que je ne puis
décrire.
Ainsi pense l'Auteur des Graces si
connu,
Le Chantre de Vert-Vert, l'Amant de
la Nature. (Gresset.)
Tel qu'un clair Ruisseau, sa veine
est douce et pure,
Et tel que ses Ecrits son Coeur est ingénu.
Adoptant leur Esprit, leur négligence
même,
Je voudrois allier dans un heureux
Systême,
La Vertu, les plaisirs, les Arts, la
Liberté.
La Morale à mes yeux se montre sous
l'image
D'une jeune et tendre Beauté;
La timide pudeur règne sur son visage,

Moins belle que Venus, elle plait
davantage;
L'adorable franchise habite à son
coté,
Un Soupir est tout son lan-
gage,
Les larmes de l'amour font sa fé-
licité.
Son Symbole est un Coeur. Qu'ensei-
que t'il au Sage?
La Nature et l'Humanité.
Mais c'est peu de prêter à ma Phi-
losophie,
Ce tendre, ce touchant que le Coeur
déïfie;
Il est d'autres devoirs, des Decrets
adorés;
Plus d'une Chaine qui nous
lie,
Et des engagemens sacrés;
Nous naissons tous Sujets d'une dou-
ble Puissance;

Chaque Peuple a son Culte & cha=
que Etat ses Loix;
Malgré l'audace impie et l'aveu=
gle Licence,
Respectons les Autels, obéissons
aux Rois.
Toûjours Vertueux par Sys=
tême
Coupable trop souvent, mais par
fragilité;
Du moins lorsque d'Aaron j'en=
tens la voix suprême;
Fidéle Israëlite et m'oubliant
moi même,
De ma folle Raison j'abbaisse
la fierte,
Et laisse captiver devant un Dia=
dême
Mon impuissante Liberté.

Cependant ennemi du cruël Fa-
natisme.
Sécrètement blessé d'un trop grand
Despotisme,
Je n'ai point l'air esclave au mi-
lieu de mes fers;
Telle est mon ame toute
entière
Et telle sera la matière
De mes Ecrits et de mes Vers.

Epitre

À Mr de Fourmont et à Mad: la Marquise du Deffand.

par Voltaire.

Fourmont, Vous et les du Deffands,
C'est à dire, les agrémens,
L'Esprit, les bons mots, l'Eloquence,
Et vous plaisirs qui valés tout;
Plaisirs, je vous suivis par gout,
Et les Newtons par complaisance.
Que m'ont servi tous ces efforts
De nôtre incertaine Science?
Tous ces Quarrés de la distance,
Ce plein, ce vuide, ces ressorts,
Cet infini si peu traitable.
Hélas! Tout ce qu'on dit des Corps,
Rend il le mien moins misérable?
Mon Esprit est il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus sage,

Quand de René[a] le songe creux,
J'ai lu le Romanesque Ouvrage;
Quand avec l'Oratorien[b]
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien;
Ou qu'après cinquante Escalades,
Au Château de la Vérité
Sur le dos de Leibnitz monté
Je n'apperçois que des Monades.
Ah! fuyés Songes imposteurs,
Docte et ridicule Chimère.
Ah! puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos Mensonges sachent plaire.
L'Esprit dur, solide et commun
Qui calcule un par un, donne un:
S'il fait ce métier importun
C'est qu'il n'est pas né pour mieux
faire.
Du creux profond des antres sourds
De la sombre Philosophie

(a) Descartes.
(b) Mallebranche, Père de l'oratoire.

Ne voïés vous pas Emilie(a)
S'avancer avec les Amours;
Sans ce Cortège qui toûjours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle auroit perdu ses beaux jours,
Avec son Leibnitz qui m'ennuye.

(a) la Marquise du Chatelet.

Vers
Sur le feu Roi de Sardaigne.

Si dès long tems Victor des voiles pieux,
A trompé les Mortels, et s'est mo-qué des Dieux,
On peut dire quelle est la fin de son grand Rôle,
Puisque pour essayer de sortir de Rivole,
Il emprunte le froc d'un bon Père Fueillant,

Espérant de passer librement à Milan.
Victor, si tu voulois réussir dans ta fuite,
Il falloit endosser la Robe d'un Jé-suite;
On leur ouvre partout sans aucun contredit;
Le Ciel est le seul lieu qui leur soit interdit.
Fourbe comme tu fus, en cherchant le désordre,
Tu serois devenu le Général de leur Ordre.

Sonnet.

Sur Eve.

Lorsqu' Adam vit cette jeune Beauté,
Faite pour lui d'une main imortelle;
S'il l'aima fort, elle de son coté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas
cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidelle,
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul home avec Elle.

Or en celà nous nous trompons tous deux,
Car, bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
Bienfait de Corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas coquetter.

Les souhaits.

par Rousseau.

Etre l'Amour quelquefois je désire,
Non, pour règner sur la Terre & les
Cieux,
Car je ne veux règner que pour Thé,,
mire,
Seule elle vaut les Mortels et les
Dieux;
Non, pour avoir le bandeau sur
les yeux,
Car de tous points Thémire m'est
fidelle,
Non, pour jouir d'une Gloire im,,
mortelle;
Car à ses jours survivre je ne veux.
Mais seulement pour épuiser sur Elle,
Du Dieu d'Amour et les traits et
les feux.

Sur la Futilité
de la Poësie.

Souvent pour faire en Vers quel„
que Ouvrage nouveau,
On s'alembique le Cerveau;
La santé se trouve épuisée,
Et pour peu qu'un seul mot soit
rangé de travers,
Toute la Pièce est méprisée,
Qu'on est sot de faire des
Vers.

Les Misères de la vie.

par Rousseau.

Que l'homme est bien pendant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs!
Dès qu'il respire, il pleure, il crie
Et semble prévoir ses malheurs.
Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un Pédant Porteur de tristesse,
Des Livres de toutes couleurs,
Des Châtimens de toute espèce,
L'Ardente et fougueuse Jeunesse,
Le met encore en pire état,
Des Créanciers, une Maitresse,
Le tourmentent comme un Forçat.
Dans l'âge mur, autre combat;
L'Ambition le sollicite.
Richesses, Dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite,
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite
Augmentent sa Caducité.

Pour comble de Calamité,
Un Directeur s'en rend le Maître.
Il meurt enfin peu regretté
C'étoit bien la peine de naître.

ou bien,

Il meurt enfin peu regretté,
S'il n'attendoit un meilleur Etre,
Dans une heureuse Eternité
Seroit-ce la peine de naître?

Les Misères de l'Amour.
Ode par Piron
Parodie des Misè,
res de la vie par Rousseau.

Que l'homme est foible et ridicule,
Quand l'Amour vient s'en emparer!
D'abord il craint, il dissimule,
On l'entend tout bas soupirer.

S'ose t'il enfin déclarer?
On le fuit. Sa poursuite est vaine,
N'importe, il veut persévérer,
Que de soins, d'ennuis et de peines!

On l'aime, tant pis, double chaîne!
Mille embarras dans son Bonheur;
L'Esprit sans cesse est en haleine,
Père, Mère, Espions, tout fait peur.
Est ce tout? Non, reste l'honneur,
Il s'effarouche avec Méthode;
On croit le vaincre, il est vainqueur,

On se brouille, on se raccommode.

Vient un Rival, autre incommode,
Loin des yeux, le repos s'enfuit,
Jaloux, on veille, on tourne, on rode,
Ce n'est qu'allarme jour et nuit.
Après bien des maux et du bruit,
L'on jouït enfin de sa Belle.
Le feu s'éteint, le dégout suit,
Le Jeu valoit-il la Chandelle?

Madrigal

Le bonheur de jouïr moins rare
que charmant,
Est-il donc l'ennemi du bonheur de
connoitre?
Ne peut-on rapprocher le Sage de
l'Amant?
N'est-ce que chez les sots que l'A-
mour pourra naître?

Vos vers et votre esprit vous font
assés paroître,
Qu'on peut penser beaucoup et
sentir tendrement.
L'Amour est des humains le plus
rare avantage,
C'est le prémier des biens. C'est donc
celui du Sage.
Que Venus sache aimer, je n'en
suis pas surpris,
Trop de Dieux ont gouté les char„
mes de Cypris.
Mais au Coeur de Pallas inspirer
la Tendresse,
Couronner la Raison des mains
de la Mollesse,
Enchainer la vertu de Guirlandes,
de fleurs:
C'est la prémière des douceurs,
Et le comble de la Sagesse.

Madrigal.

L'Amour, le seul amour est le char,,
me des Coeurs.
Au Roi le plus Puissant qui ser,,
vent les Grandeurs?
A vivre ainsi content un Berger
peut prétendre,
Et si pour l'un des deux le Ciel s'est
déclaré,
Celui qu'il a formé plus sensible
et plus tendre,
Est celui qu'il a préféré.

Autre

Depuis long tems la Raison &
l'Amour,
Par leurs débats se nuisoient tour
à tour.
Mais ma Maitresse à tous les deux
affable,

A sçu par là si bien les désarmer,
Que la Raison pour l'Amour plus
traitable,
Convient qu'il est raisonable d'aimer,
Et que l'Amour n'osant plus la
blâmer,
Dit qu'on peut être en aimant rai,,
sonnable:

Autre.

A cet Enfant dont on se plaint
sans cesse,
Et dont sans cesse on veut suivre
les Loix,
Je consacrai ma prémière Jeunesse;
Mais le perfide abusant de ses
droits,
Se fit un jeu des troubles de mon
Ame;
Je détestois son Empire et sa flâme.

Il me quitta sûr d'être regretté.
Las, il est vrai, malgré tes injus-
tices,
Reviens Amour! J'aime mieux
tes Caprices,
Que cet ennui qu'on nome Liberté.

Epigramme
de Catulle.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque Senum Severiorum,
Omnes unius aestimemus assis.
Soles occidere ac redire possunt,
Nobis, quum semel occidit brevis Lux,
Nox est perpetua una dormienda.

Traduction.

Songeons à jouir de la vie,
Puisque l'Amour, chère Lesbie,
Nous offre de nouveaux passetems;
Moquons nous des vains règlemens,
Qu'oppose la froide vieillesse,

Aux soins d'une aimable tendresse,
Le Soleil chaque jour
Se câche et renaît tour à tour.
Mais hélas! Quand la mort cruelle,
Viendra finir nôtre Bonheur,
Rien ne pourra vaincre l'horreur,
De la nuit éternelle.

Madrigal.

Un Vendredi l'amour au marché de Cythère,
Vendoit ses captifs à l'enchère.
J'en étois un. Tous, selon leurs talens,
Furent vendus au plus offrant.
Pour moi, de qui l'amour connoissoit la Tendresse,
Et la fidélité; Je fus mis à haut prix.
Je vous coûtai mon aimable maîtresse,
Un regard tendre, un doux souris.

Epigramme
sur le Cardinal Fleury

Sans Opulence et sans éclat
Se bornant au Pouvoir suprême,
Il n'a vécu que pour lui même,
Il meurt pour le bien de l'Etat.

Sur la Constitution
par Rousseau.

Rome, je le vois bien, il faut te
dire adieu,
Si de mourir Chrêtien je veus avoir
la Gloire;
Une Bulle déja me défend d'aimer
Dieu,
Une autre pourroit bien me défen-
dre d'y croire.

Chanson
de Mr. Arrouët
frere de Voltaire,
sur la Constitution.

Un jour deux Diables en volant,
Firent une gageure,
A qui chieroit le plus puant,
Sur l'humaine Nature.
L'un d'abord chia le Tellier
L'autre d'effroi recule,
Et pour surpasser le prémier
Enfin chia la Bulle.

Vers
à l'archevêque de Sens, qui avoit ordonné que l'on enterrât un morceau de chair qu'on lui avoit coupé à l'operation de sa fistule.

De Joseph Languet du Gergy,
Un morceau du Cul git ici,
Le Peuple de son Diocèse
Seroit bien aise
Que le reste y fut aussi.

Vers sur le Cardinal de Fleury.

Grave et prudent Prélat, achevé Politique,
Qui, par les soins heureux d'une ame pacifique,
De la France aux forêts amu=sant le Héros,
À l'Europe souvent as donné le Repos
Et qui, sans imiter la fureur trop barbare,
Du traître Richelieu, de Mazarin l'avare,

As toûjours cependant par de plus
sûrs moyens,
Sçu parvenir au but où tendoient
tes desseins;
Dis moi. Qu'est devenu cette haute
Prudence,
Qui, si long tems a fait le bon,,
heur de la France?
Qu'est devenu ce Coeur tout ami
de la paix?
Cet esprit de douceur si connu
par ses faits?
Pourquoi dans tes vieux jours
devenir Sangui,
naire?
Allumer en tous lieux le flam,,
beau de la Guerre,

Remplir l'Europe entière et de trou-
ble et d'horreur,
Des Princes et des Rois exciter la
fureur,
Et pour comble d'effroi sous l'ombre
de Concorde
Violer les sermens, fomenter la Dis-
corde?
Etoit ce peu d'avoir par tes conseils
maudits
Dans Londres et dans Madrid a-
nimé les esprits,
Et d'avoir excité cette sanglante
Guerre
Qui ruine à la fois l'Espagne &
l'Angleterre?
Falloit-il donc encor par tes ruses
détours,
Des Potentats Germains troubler tou-
tes les Cours,

Et pour te joindre ceux dont les for-
ces connuës
Pourroient mal à propos s'opposer à
tes vuës;
A sa fourbe toujours laissant pren-
dre l'essor
Employer avec l'art le brillant des
Louis d'or?
Falloit il qu'un esprit en Intrigues
fertile,
Parcourut l'allemagne de ville
en ville,
Gagner les Electeurs, s'assurer de
leurs voix,
Pour donner à l'Empire un Monar-
que à ton choix?
Falloit il plus encore, falloit-il tant
de peines,
Pour tâcher d'accabler la plus gran-
de des Reines?

Et qui par ses Vertus qui la font admirer
Non moins que par le droit mérite de règner,
Et pour y parvenir falloit-il que ta rage,
De ses vastes Etats proposât le partage,
Et sous des vains prétextes engager tant de Rois,
A forger sur ses biens des chimériques droits?
Falloit il diviser les Suèdois et les Russes,
Mettre le fer en main à la Saxe, à la Prusse,
Tenir par tes discours flatteurs et séduisans,
Les Danois dans l'erreur, les Bataves en suspens;

Et par la force enfin soutenant l'artifice,
Aider les Bavarois, mettre la France en Lice?
Et puis, pour parvenir à tes pressans besoins,
Ruiner les Sujets confiés à tes soins?
Pourquoi tant de fracas, pourquoi toutes ces brigues,
Pourquoi tous ces présens et toutes ces Intrigues?
Parle donc? N'est ce pas que tu veus tout troubler?
Pour qu'ensuite aisément tu puisses commander?
Parle donc? Mais enfin crois tu que ta Mémoire
De tant d'affreux forfaits qui ternissent ta gloire
Puisse par ton silence éviter l'avenir?

Dans la Tombe avec toi crois tu
l'ensevelir?
Tu te trompes, Prélat, Ces faits a„
bominables,
Pour rester dans l'oubli, sont trop
remarquables,
Ils vivront à jamais et ton nom
détesté,
Sera le digne fruit de leur énormité,
Mais, ô Siècles futurs! qui voudra
jamais croire
Ces horribles excès qui forment
ton Histoire:
Nos Neveux frémiront de voir qu'un
tel Rochet,
Ait caché sous ses plis un fourbe
si parfait.

Pourquoi
les Rois d'Angleterre prennent le titre de Rois de France.

Charles le Bel n'avoit laissé qu'une fille, desorte que Edouard III. Roi d'Angleterre prétendoit, étant son Neveu, lui succéder plutôt que Philippe de Valois qui n'étoit que son Cousin Germain. Celui ci apporoit la Loi Salique, et Edouard repondoit qu'il ne s'agissoit pas de mettre la Couronne sur la tête d'une fille, mais bien sur celle d'un Prince qui ne pouvoit être justement privé d'un Héritage que lui donnoit la Loi Univer=selle des Sucessions. Edouard fit une Ligue avec Robert d'Artois, beau Frère de

Philippe de Valois, et princi-
palement de Jaques Arterel
qui, de brasseur de bière devint
Comte de Flandres, et y régnoit
en 1339. Edouard s'avança
en Picardie, Philippe alla
au devant de lui; Les Armées
furent en présence, et Philippe
s'abstint très sagement de com-
battre, sachant que l'Armée d'An-
gleterre, manquant de pain, ne
pourroit s'empêcher de se dissiper,
comme elle fit. Arterel mit
en tête à Edouard /: pour atti-
rer dans son Parti les Flamands,
qui avoient juré au Pape, sous
peine d'Excommunication de
ne se jamais revolter contre la
France: / de prendre publiquement
le titre et les armes des Rois

de France. Par cette supercherie, les Flamands crurent ne pas encourir l'Excommunication, et Edouard à cette occasion, prit le titre de Roi de France, que les Rois d'Angleterre ont gardés depuis ce tems là. Ce fut en 1339.

Lettre contre l'Amour.

Vous me demandés, ma chère amie, mon sentiment sur l'amour. Que pourrai-je vous dire sur cette passion que d'autres n'ayent pas dit avant moi? Cette matière, depuis le tems qu'on la traite, devroit bien être épuisée, si elle ne l'est pas. Il est vrai que jusqu'ici on n'en a point encore parlé véridiquement, ainsi puisque vous le voulés, je vais le prendre sur un ton plus serieux pour faire non l'Apologie de l'Amour, mais son portrait au naturel.

L'Amour est une passion que les Poëtes et les Romanciers font la source de toutes les vertus, & moi j'en fais celle de tous les vices:

En effet l'Amour énerve le courage, corrompt les moeurs, amollit les coeurs, brouille les amis, fait des mariages disproportionnés; il nous rend rebelles à nos Parens, prodigues et avares tout à la fois, jaloux, soupçonneux &c. Enfin lorsque nous nous laissons dompter par une passion que l'on ne doit regarder que comme un amusement inutile, tous nos sens nous déclarent la Guerre, nous nourrissons nos plus cruels ennemis qui ne respectent ni sexe, ni âge, ni condition

Dieu nous donna la Raison en partage pour nous distinguer des animaux, il me semble que le meilleur usage que nous en puissions faire est de commander, et de reprimer nos passions.

Vous me dirés peut être que si l'Amour est une foiblesse, c'est la

foiblesse des grands Coeurs, vous ajouterés à cette maxime d'Opera, qu'on n'est pas le Maitre de son Coeur, qu'il n'est pas défendu d'en faire un bon usage, et qu'enfin l'Amour n'est pas incompatible avec la vertu. Désabusés vous de celà, ma chère amie, si les Amans sont vertueux, sincères & discrets, ce n'est par malheur que dans les Romans. L'Amour s'abuse lui même, il croit n'avoir que des vues legitimes, mais souvent l'occasion prouve le contraire.

Vous pensés, me dirés vous, differemment de tout le Genre humain; sans Amour il n'y auroit plus de Societé entre les deux Sexes, plus de Sentimens, plus d'Emulation, plus de Spectacles, plus de fêtes, & pour ainsi dire, plus de mariages. Je répondrai à vos Objections que la Societé Civile en seroit plus charmante.

En effet qu'est ce que la Compagnie d'un homme amoureux? toujours distrait, toujours préoccupé, il porte par tout l'ennui et abandonne tout le monde pour s'entretenir de ses idées chimériques. Eh! que deviendroit nôtre Commerce, chère amie, si vous aviés pareille foiblesse? Vous m'oublieriés au point de ne pas lire cette Lettre, au lieu qu'une personne qui conserve sa Liberté est désirée de tout le monde. À l'égard des Spectacles, je veux bien qu'il y ait de la tendresse, mais qu'elle n'en fasse pas le point principal ainsi qu'à l'Opera. La Comédie françoise conserve là dessus un juste milieu. Sans amour on peut exciter dans nos Coeurs différens mouvemens, On en peut juger par la Merope de Voltaire et la Mort de César.

Il n'y auroit plus de sentimens,

dites Vous, quelle erreur! L'estime et l'amitié ne sont point sujettes aux échecs de l'amour, et par conséquent ont des liens plus durables; Il est vrai que les femmes connoissent peu cette Vertu; elles ne sont point portées à aimer leurs semblables avec autant de cordialité que les hommes aiment les leurs. C'est une jalousie de beauté causée par l'envie de donner de l'amour, qui les éloigne de leur Sexe.

Pour revenir au mariage, c'est l'interêt ou l'amour qui en font la plus grande partie, je ne voudrois ni de l'un ni de l'autre; ces sortes d'unions ne sont pas de longue durée. L'Amour jure par la Raison que c'est la Beauté qui l'inspire, et qui en est le soutien; un Edifice soutenu par un fondement fragile risque beaucoup de tomber en ruine. L'amour en s'envolant lève le bandeau qui nous

aveugloit; l'on se trouve des défauts, on ne veut plus se les passer, et alors le mariage devient un joug affreux; si c'est l'interêt qui vous guide; lorsque les Richesses sont dissipées, ce qui arrive bientôt, On se soucie fort peu de celui ou celle de qui on les tenoit. Si l'on faisoit réflèxion que le Mariage est un engagement pour la vie, et qu'il n'y a pas de plus grands Supplices que d'être obligés de Supporter une humeur contraire à la Sienne, on ne s'attacheroit uniquement qu'au Caractère. Cultivés celui de la personne que vous devés épouser; faites vous en un ami ou amie; Quand la figure s'y trouve, c'est un Ornement de plus, mais n'en faites pas le principal. Cependant comme on n'observe point tout

ce que je dis là dessus, je conclus qu'il n'y a point d'état plus facheux que celui du Mariage, sur tout pour nôtre Séxe, et de plus heureux que celui de posséder sa Liberté. Je n'entreprens point, ma chère amie, de Vous faire un détail des peines de l'Hymen, n'ayant pour le présent à Vous parler que de celles de l'Amour. Je Vous exhorte toûjours à fuir l'un et l'autre, et je Vous prie de me croire sincèrement &ca.

Quatrains
sur la Mort du Cardinal de Bissy.

Quand privé des biens de la Terre,
Bissy fut hors de ces bas lieux,
Humblement il pria Saint Pierre,
De le faire entrer dans les Cieux.
Qui s'offre à mes yeux, dit l'Apôtre
A celui qu'il connoissoit mal?
Celui que vous voyés, dit l'autre
Est Evêque, Abbé, Cardinal.
Cherchez ailleurs votre retraite
Dit Pierre, de crainte d'affront.
La Porte est ici trop étroite,
On ne peut entrer trois de front.
Puisque de ces lieux on me chasse
Dit Bissy, choqué de ce trait,
Je vais m'y donner place
Par une Lettre de Cachet.

Ce que vous venés de dire,
Répondit l'Apôtre à Bissy,
A la Bastille peut conduire
Mais non pas introduire ici.
À ces mots, Bissy fuit bien vite,
Se voyant si mal accueilli,
Et s'en va chercher droit un gîte
Chez le Tellier et Tournely.

Elegie.
Le Berger infortuné ou L'amant au désespoir.

Vous, pour qui j'ai brulé de la plus vive flâme,
Seul Objet de mon Coeur, Idole de mon ame,
Vous qui fûtes toûjours et mes Rois et mes Dieux,

Recevés mon Coeur et mes derniers
adieux.
Quoique je Vous éprouve inconstan-
te et légère,
Je ne puis arracher le trait qui m'a
sçu plaire.
Vous déchirés mon ame, en enflâmant
mon Coeur;
Pour lui sans vous, Aminte, il n'est
point de Bonheur.
D'un plaisir Séducteur, O trop flat-
teuse idée!
Hélas! Dans les ardeurs de mon ame
obsèdée,
Pourquoi m'abusois tu par ton Char-
me trompeur,
Pour me faire mourir d'amour et
de langueur?
L'aurois je pû penser, qu'en une
ardeur si pure,
Du mépris outrageant je sentirois
l'injure,

Et qu'oubliant si tôt la foi de vos
sermens
Vous rompriés des noeuds si doux et
si charmans?
C'en est donc fait, cruelle, et je n'ai
plus d'amante.
En vain dans les ardeurs du feu qui
me tourmente,
Je rappelle en mon Coeur ces momens
précieux.
Momens trop tôt passés, momens dé-
licieux!
Où cédant aux douceurs de nôtre ar-
deur extrême
Nous goûtions des plaisirs ignorés des
Dieux mêmes!
Souvenir trop charmant! Aliment
de mon Coeur,
Ne me laisserois tu qu'amertume &
fureur?

Je ne reverrai plus ces charmantes
soirées,
Du feu de nôtre Amour seulement
éclairées,
Qui, dans un sombre voile irritant
nos désirs,
Nous conduisoient ensemble au com„
ble des plaisirs,
À ces émotions, à ces douces caresses,
Qu'un vif amour inspire en ces ten„
dres Yvresses,
Où nôtre Coeur en proye aux transports
les plus doux,
Peut douter si les Dieux sont plus
heureux que nous;
Anéantissement d'une ame extasiée
D'un torrent de plaisirs éperduë,
embrasée...
Ah! douceur ineffable, Adorable
tourment!
Puis je me séparer d'un Coeur que
j'aime tant!

Il le faut bien, hélas! une ingrate
que j'aime,
Se rit de mes tourmens, de ma dou,
leur extrême;
Un plus heureux Berger est l'objet
de mes voeux,
Si je puis l'oublier, c'est tout ce que
je veus.
Assés et trop long tems ma flâme
méprisée,
Doit craindre du Public le blâme &
la risée;
On peut sans s'avilir se soumettre
à l'Amour,
Quand nos feux sont payés d'un
sincère retour;
Mais languir tristement aux pieds
d'une Maitresse,
Qui n'a pour vos ardeurs que mé,
pris et rudesse,
Qui, non contente encore de vous
voir malheureux,

Accepte d'un Rival et la main & les feux....
O comble de douleur! O source de ma plainte!
Dur et cruel Tyran, mais adorable Aminte,
Si vous sentiés les maux qui déchi,, rent mon Coeur,
Ah! loin de différer à faire mon Bonheur,
Vous même prênant soin de mes tendres allarmes,
Des feux de vôtre amour je senti,, rois les charmes!
Tu t'abuses, mon Coeur, cette fidélité
Que tu gardas toûjours avec sincérité,
Hélas! n'est d'aucun prix auprès de la Cruelle,
Tu brûles vainement d'une flame si belle,

Diverses. 335.

En vain pour t'attendrir sur son
manque de foi,
Tu rappelles ce Coeur qui s'éloigne
de toi,
En vain dans les transports dont ton
ame est guidée
Tu gardes de l'ingrate une agréable
idée.
Tout doit t'encourager dans ton jus=
te depit,
A suivre dans ta rage un changement
subit,
A faire succéder pour comble de ven=
geance,
Plus de haine à l'amour qu'il eût
de violence;
Dans ces tristes accès, quittons, quit=
tons des lieux,
Qui pourroient m'inspirer des trans=
ports furieux,

Et que sais je? Peut être en mon âpre colère
Insulter à la fin l'objet qui m'a sçu plaire.
Il vaut mieux sur mes sens prendre quelque pouvoir,
Et contraindre en mon Coeur mon juste désespoir.
Fatale passion! doux charme de ma vie,
Il ne me reste plus que rage et jalousie.
Ah! plûtôt pour punir la cruelle à son tour,
Prènons pour quelque objet tous les feux de l'amour,
Et brûlant pour lui seul d'une constante flâme,
Livrons lui sans reserve et mon Coeur et mon ame.
Oui, j'y suis résolu; pour pouvoir m'engager,

Diverses. 337.

Je veus une Beauté non facile à changer,
Mais qui, dans ses Liens et constante et fidelle,
Brule toûjours pour moi d'une flâme nouvelle,
Qui me faisant aller de plaisirs en plaisirs,
Sâche par sa douceur prévenir mes désirs,
Et dont le Coeur sans fard, incapable de feindre,
M'aime d'un pur amour, sans ja-mais se contraindre.
Eh! la peut-on goûter cette félicité,
Qu'une femme adorable en sa fidelité,
Répand sur toute l'ame ennyvrée, éperduë
D'un plaisir enchanteur que l'on sent à sa vüë?

Non, rien ne fut jamais et plus faux
et plus trompeur,
Que ce charme des yeux, et ce poison
du Coeur.
Caprice, fausseté, trahison, inconstance
C'est de la femme enfin toute la
Quintessence,
Et malheur à celui qui tombant
dans leurs fers,
Sert par un pur Destin d'éxemple
à l'Univers!
Va, fuis donc loin de moi, fatale
frénésie,
Et de ton noir poison n'infecte plus
ma vie;
Je vais chercher la paix en quelque
autre éxile
Où de femmes jamais il ne me soit
parlé.

Epigramme
sur le Monde
par Rousseau.

Le Monde ci n'est qu'une oeuvre Co,,
mique,
Où chacun fait ses rôles differens.
Là sur la scène en habit Dramatique
Brillent Prélats, Ministres, Con,
quérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux
derniers Rangs,
Troupe futile et des Grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles Spectateurs,
Et quand la farce est mal représentée
Pour notre Argent, nous sifflons les
Acteurs

Epigramme
d'Owen
qui exprime bien les Caractères
de l'Amour.

Principium dulce est, at finis, a-
moris amarus.
Læta venire Venus, tristis
abire solet
Flumina quæsitum sic ad Mare
dulcia currunt,
Postquam gustarunt æquor, a-
mara fluunt.

Autre
contre l'Abé des Fontaines
par Piron.

Je ferai peindre un Satyre bien gras,
Nés large et plat, front sans pudeur
aucune,

Diverses 341.

Queüe au derrière, Oreilles de Midas,
De Cerberus les trois gueules en une.
Mordant le monde, aboyant à la Lune;
Puis en quarré deux morceaux de linon.
Je ferai peindre au cou du Compagnon
Ourlet bien blanc, et la toile bien bleuë.
De gage, Abbé, qu'à ce portrait mignon,
Croyant te voir, ton chien battra la queüe.

Epigrame

Sur le Cocuage

Les aigrettes du Cocuage
Sympathisent avec les dents,
Quand elles poussent, quels tourmens!
C'est un désespoir, une rage,
Mais le mal est bientôt passé
Car si tôt qu'elles ont percé
Sans qu'on y songe elles grandissent,
Et quand on sait les ménager
Joyeusement elles nourrissent
Ceux qu'elles ont fait enrager.

Autre

Sur une Veuve.

Quoique fort ardente au plaisir;
On la verra pourtant rester quelque tems Veuve,
Mais de plusieurs Amans elle fera l'épreuve
Afin de pouvoir mieux choisir.

Epitaphe

du Duc de Nivernois
Sur un vieux Président,
qui mourut au bout d'un
an de mariage avec une
fille de douze ans.

Cy git qui pour avoir lignée,
Fille de douze ans épousa.
Il mourut, et son Epousée
Fut le seul Enfant qu'il laissa.

Epigramme

Sur l'Amour.
par le Chevalier Cailly.

Le Métier d'amour en effet,
Est une assés plaisante affaire,
Ce Métier là plus on l'a fait,
Et moins on est propre à le faire.

Epitaphe
de Passerat
par lui même.

Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'Ange l'éveille
Et croit qu'il se reveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la
fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix et
le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cen-
dre et mes os,
Amis, de mauvais Vers ne chargés
point ma tombe.

Epigramme

Sur le Cardinal Tencin

On n'avoit pas crû qu'à Moïse
Tencin pût être comparé.
Tous deux furent bien près de la
Terre promise,
Mais aucun des deux n'y est entré.

Autre

du Poëte Roi

qui avoit reçu le Cordon de
l'Ordre de S.t Michel, mais
qui n'a pu devenir Membre
de l'Academie.

Moi! j'irois implorer une Troupe ennemie!
Jusques là mes talens seroient humiliés!
Mon petit S.t Michel vous tenés sous
vos pieds
Et le Diable & l'Academie.

Epigramme.

Un Bègue voulant d'une Dame
Les bonnes graces acquerir
Et lui montrer l'ardente flâme
Dont l'amour le faisoit mourir,
Ne pouvant remuer la langue,
Pour mettre fin à sa Harangue,
Il eut recours à son outil,
Et le montrant d'yeux et de gestes,
Madame, excusés moi, dit-il,
Le Porteur vous dira le reste.

Autre

à la Reine d'Hongrie.

En vain pour t'accabler l'Europe
toute en armes,
De nombreux Bataillons inon-
de tes Etats;

Diverses 343.

Belle Reine, le Ciel te donna tant
de Charmes,
Qui te garentiront de tous leurs at,
tentats:
Laisse toi dépouiller et cède à leur
manie,
Laisse aller; s'il le faut, et chémise
et Jupon.
Cléopatre autrefois, ainsi que toi,
jolie,
De ne leur rien cacher te donna la
Leçon;
Tu paroîtras pour lors si fraiche &
si fleurie,
Que de nôtre César l'ame tendre et
saisie,
Oubliera tous ses droits pour te
prendre le Con.

Epigramme

Aux Troupes qui doivent s'embarquer pour l'Angleterre aux Ordres du Duc de Richelieu en 1746.

S'il falloit faire un sacrifice,
Pour vous rendre la mer propice,
Quand vous voguerés sur les eaux;
Jettés y pour première offrande,
Le plus fameux des Maquereaux,
Son Element le redemande.

La Nayade et le Faune.

Fable.

Au fonds d'un Antre obscur dormoit une Nayade;
Un Faune tout à coup entre et d'une embrassade
La Surprend, et l'étreint dans son brûlant Transport,
Elle fait pour s'enfuir un inutile effort:
Elle invoque les Dieux Vengeurs de la Contrainte;
Astres, Dieux, Bois, Rochers, tout est sourd à sa plainte.
Elle est seule; Le Faune est robuste, effronté,

Elle succombe enfin à sa lubricité.
De ce prèmier triomphe ayant gou,,
té les Charmes;
Pour un nouveau Combat, il prépa,,
re ses Armes.
La Nayade adoucie et tarissant
ses pleurs,
Prend tout en patience et finit ses
Clameurs.
Pour la troisième fois le Faune
fait merveille,
Mais au cinquième assaut déjà
baissant l'oreille,
Il mollit, il recule, il veut fuir.
à l'instant
La Nayade en fureur se lève &
l'arrètant,
Quoi! lâche, pour si peu, lui dit
elle, éplorée,

Crois tu qu'impunément tu m'au„
vas deflorée.
J'aurai donc, Malheureuse, assouvie
les désirs,
Sans goûter à longs traits de si char„
mans plaisirs.
Poursuis, éteins les feux que toi mê„
me a fais naître,
Du bien qui te charmoit l'amour
t'a rendu maître,
Jouïs en. À ces mots confus jus„
qu'aux abois,
Il pâlit, sort de l'antre, et s'enfuit
dans les bois;
Les Nymphes, les Sylvains riant
de sa retraite
Sur l'écorce en ces Vers gravèrent
sa défaite
„C'est ici que d'un Faune amortis„
sant l'ardeur

" La Nayade vaincuë atterra son Vainqueur.

Le Rossignol, la Chèvre et l'âne.

Un Rossignol, une Chèvre & un Baudet,
Passoient auprès d'une nôce Cham„pêtre.
Le Rossignol entend un coup d'archêt,
Et dit, de la Musique! J'en veux être;
La Chèvre de l'âne se dépêtre.
Voyant danser, chacun suivit son goût.
L'âne dit, dans ce prés je m'en vais paître
Vous voudrés bien m'avertir si l'on foût.

L'Oeillet, par Rousseau.

Un Oeillet dans un Parterre,
Causant avec d'autres fleurs,
Leur disoit. Tenés mes soeurs
Si quelque jeune Bergère
Vient me cueillir un matin
Pour me mettre sur son sein,
Je veux y prendre racine.
Eh bien! vous serés choisi,
Petit Oeillet cramoisi,
Dit une Beauté divine
Qui l'entend parler ainsi,
Venés sous la mousseline.
À ce propos radouci,
L'oeillet transporté s'exhâle
En parfums délicieux.
À tous momens il étale
Le triomphe de ses feux.
Mais enfin l'odeur s'épuise.
Vainement l'oeillet surpris
Attend de nouveaux esprits;
Il se pâme, il agonise.
Doux ébats! tendres Plaisirs,
Ah! Que vos vives amorces,
Ne portent-elles nos forces
Aussi loin que nos desirs.

Le Rossignol et le Moineau.

Le tendre Rossignol et le galant Moi,
neau,
L'un et l'autre charmés d'une jeune
fauvette.
Dessus la branche d'un Ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit Chantre aîlé par ses tons dou,
cereux,
S'efforçoit de toucher le Coeur de cette
belle.
Je serai, disoit-il, toujours tendre &
fidelle
Si vous voulés me rendre heureux.
De mes douces Chansons vous savés
l'harmonie
Elles ont eûes le Suffrage des
Dieux.

Désormais je les sacrifie
À chanter vos beautés, vôtre nom
en tous lieux.
Les Echos de ces Bois le rediront
sans cesse;
Et j'aurai tant de soin de le rendre
éclatant,
Que vôtre Coeur enfin sera
content
De voir l'excès de ma tendresse.
Et moi, dit le Moineau, je vous bai,,
serai tant....
A ces mots le procès fut jugé
dans l'instant:
En faveur de l'oiseau qui porte
gorge noire.
L'on renvoya l'Oiseau chantant.
Voilà la fin de mon histoire.
En voici la Morale, il faut la
retenir.

Beautés, qui, tous les jours voyés
dans vos ruelles,
Un tas d'amans transis, ne vous
entretenir
Que de leurs vains soupirs, de leurs
peines cruelles,
Bagatelles.
Songés à préférer le solide au
brillant,
On se passe fort bien de vers, de
Chansonnettes,
Le talent du moineau est le seul
vrai talent
Je sais mainte Cloris d'humeur de
la Fauvette,
À moins qu'il ne survienne un
tiers Oiseau dormant,
Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'Etiquette.

Le Paradis de Mahomet.

Mahomet tout pensif au fonds de son Antre,
Fabriquoit le Bonheur; mais lassé par l'ennui,
Son Paradis étoit aussi triste que lui.
Pour en trouver un autre, il sort, il pense, il rentre;
Une fringante Arabe à l'instant arriva;
Il l'aborde, l'embrasse et soudain le trouva.

Le Mecompte.
Conte.

Jadis logeoit près d'un Couvent femelle
Certain Quidam friand de tel gibier;
Et chaque nuit il voyoit sans chandelle
Par l'huis secret entrer maint Cordelier.
Si me faut bien, dit il, de cette porte
Tâter aussi. Pour ce mit une nuit
L'habit claustral, et parmi la cohorte
Dessous le froc fut bientôt introduit;
Or il n'entroit qu'autant de béats Pères
Qu'elles étoient de révérendes mères.

Fixe en étoit le nombre au rendés vous.
Chacun trouvoit toujours même monture
Et là par rang ils se pourvoyoient tous.
Avint qu'enfin Père Bonaventure,
Courre à son gîte et le trouve rempli.
Il se démène et le long de la salle
S'en va tâtant, il est bien ébahi,
Tout étoit double, et d'une ardeur égale
Tous travailloient en fils de Saint François.
Alte là donc, en élevant sa voix.
Il est ici du mécompte mes Pères;
Mais de ce bruit les Moines peu distraits,

Crièrent tous, sans quitter leurs
affaires,
Allons toûjours nous compterons
après.

Conte.

A la mort un bon Capucin
Exhortant un actionnaire
Lui disoit, Des tourmens sans fin
Sont de nos pèchés le salaire.
Ce ne sont point des fictions,
Pensés y bien, Mon fils, des pei-
nes éternelles
Sont le prix de nos actions.
Le mourant à ce mot dit. A
combien sont elles?

Le Penitent
Conte.

En qualité de Pénitent
Un Grivois aux pieds d'un Jésuite
Etoit pressé d'avouer sa gaillarde
Conduite.
Le Père lui dit. Mon Enfant
Si Dieu vous a fait Molliniste,
Il m'est permis d'entendre vôtre cas,
Mais si vous êtes Janseniste
Point de Confession. Moi! Je ne
le suis pas!
Ah! Mon cher fils vous êtes donc
des nôtres!
Non. Je suis du parti qui se f... des
deux autres.

Les Bonnets.
Conte.

Aux pieds d'un Confesseur un
Ribaud Pénitent
Dévélopoit sa Conscience.
Père, lui disoit il, je viens bien re-
pentant
Vous faire l'humble Confidence,
Que la Chair fut toûjours mon
pèché dominant.
Tant pis, dit le Pater, mais enfin,
mon Enfant
Le tems, graces à la Providence,
Met fin à la Concupiscence.
Voyons à quels excès vous vous êtes
portés
Par vos déréglemens trop long tems
emportés?

N'êtes vous pas marri? Si je le suis,
mon Père
Ah! Je ne puis assés gémir de ma
misère!
Allons, tels sentimens montrent un
vrai retour;
Parlés donc, dites moi vos fautes
sans détour
Et n'oubliés sur tout aucune Cir-
constance.
La façon de pécher decide de
l'offense.
Continués.... Hélas! mon Pere,
une Beauté
Que le hazard m'offrit et dont je
fus tenté
Me fit perdre en un jour toute mon
Innocence,

Je l'aimai, je la vis avec toute
licence,
Et l'amour dans ses bras au fonds
d'un Cabinet ....
Je vous entens. Son nom... On la nom„
moit Bonnet,
Bonnet! Je la connois. Comment
donc Adultère!
Ah! mon fils, redoutés la celeste Co„
lère ....
Mais voyons... Que devint ce Com„
merce odieux?
Mon Père, il fut suivi d'un plus
délicieux.
Une jeune Bonnet tendre, vive et
Gentille...
Oh! oh! voici bien pis, quoi! La
Mère et la fille?
Cette jeune Bonnet, source de mes désirs,
Devint bientôt l'objet de mes plus doux plaisirs.
Ah! Quels désordres affreux! l'Inceste, l'adultère!
Mon Père, suspendés vôtre juste colère,
Je ne viens point ici pour vanter mes vertus.

Vers
Sur le Tellier.

Viens, Pluton! viens suivi de la
Troupe infernale,
Emporter le Tellier et sa noire
Cabale;
Viens sur ce moine affreux épuiser
ta fureur,
Mettre son Corps en cendre et déchi-
rer son Coeur.
De ce monstre cruel, viens délivrer
la Terre;
Le Ciel en le frappant souilleroit
son Tonnerre,
C'est à toi de punir ses horribles
forfaits,
Et de nous venger tous des maux
qu'il nous a faits.
Mais non, retire toi. Pour expier
son Crime

Laisse dans la poussière expirer
ta Victime;
Il n'est point de tourmens, de fer,
ni de poison,
Qui le punisse mieux que son
ambition.
Qu'il sèche de douleurs, qu'il fré-
misse de rage
De ne recevoir plus que mépris &
qu'outrage,
De voir honteusement son Or-
gueil abattu,
Et de voir malgré lui triompher
la Vertu.
Prolonge lui ses jours, pour prolon-
ger sa peine
Qu'il devienne un Objet et d'hor-
reur & de haine
Qu'il soit persécuté, maudit de l'Univers,
Viens prendre alors ta proye, et l'en-
traîne aux Enfers.

Traduction
d'une Chanson Italienne
de Mr. Metastasio, Poëte
Lyrique de l'Italie.

NB. Les Couplets marqués d'une *
sont de Mr. Chollet, les autres
sont du Marquis de Senecterre.

1.

Tes trahisons m'ouvrent les yeux;
Enfin, Nice, je respire
Enfin, mon cruel Martyre
A touché les justes Dieux!
D'un rigoureux Esclavage,
Je sens que je me dégage
Non, la Liberté de mon Coeur
N'est plus un songe trompeur.

2.

J'ai trop bien éteint mon ardeur,
Pour que le Dieu de Cythère
Du masque de la colère
Se serve à tromper mon coeur.

Si je m'offre à ton passage
C'est sans changer de visage:
Ton nom désormais sans pouvoir
Ne sauroit plus m'émouvoir.

3.*

Jamais pendant un long sommeil
Tu n'occupes ma pensée,
Et tu n'es plus cette idée
Qu'offre le prémier reveil:
Sans toi, par tout je respire.
Jamais je ne te désire,
Et je puis te voir à loisir
Sans chagrin et sans plaisir.

4.*

Je puis parler de ta beauté
Sans que ma raison s'altére,
Et je pense sans colére
A ton infidélité.
Si tu parois à ma vüe
Mon ame n'est plus émüe,

Et sans craindre un trouble fatal,
Je te nomme à mon rival.

5.*

Que ton regard soit ménaçant
Qu'il me prouve encore ta flâme,
Il ne sauroit sur mon ame
Avoir qu'un droit impuissant.
Par un gracieux sourire
Tu ne sais plus me séduire;
Tes yeux ne savent plus m'ouvrir,
Le chemin de m'attendrir.

6.*

Si tu vois marcher l'enjoûment
Ou le chagrin sur mes traces,
Je ne puis te rendre graces,
Ni t'imputer mon tourment.
Par tout loin de ta présence
Je vis sans impatience
A tes cotés même aujourd'hui
Par tout je trouve l'ennui.

7.*

Voi quelle est ma sincérité,
Tu mérites qu'on t'adore,
Mais j'en vois d'autres encore
Qui t'égalent en beauté.
Si de mon indifférence
Tu veux une autre assurance;
Je connois que de vrais défauts,
Avoient troublé mon repos.

8.*

Si tôt que je vis tes appas,
Je le confesse à ma honte,
Dans une défaite prompte
Je crus lire mon trépas;
Mais pour sortir de ces chaînes
Et se voir exempt de peines,
Lorsque leur terme est le plaisir,
Tout est facile à souffrir.

9.

Souvent dans un piège arrêté
Un Oiseau qui fuit la Cage,
Aux dépens de son plumage,
Achète sa Liberté.
En peu de tems il efface
Les Signes de sa disgrace:
Et prudent après le danger
Ne s'y vient plus engager.

10.*

Lorsque je parle de mes feux,
Je sais qu'un excès de gloire,
Te reduit encore à croire,
Que je t'adresse mes voeux.
Connois mieux ce qui m'engage,
A tenir un tel langage,
Chacun se plait à discourir
Des perils qu'il sçut courir.

11.

Ainsi d'intrépides Guerriers,

Montrant d'illustres blessures,
Racontent leurs Avantures
A l'ombre de leurs Lauriers.
Libre du poids de sa chaîne
Qu'il ne trainoit qu'avec peine,
Le Captif se fait un plaisir
D'en montrer le Souvenir.

12.*

Je parle, mais c'est pour céder
Au soin de me satisfaire;
Peu envieux de te plaire
Et de te persuader.
Jamais je ne m'embarasse
Si ton esprit me fait grace,
Ni si ton coeur est agité
Lorsque mon nom t'est cité.

13.

Nice perd un Amant fidelle.
J'abandonne une volage
Qui de nous a l'avantage?
Dans un pareil changement!
Nice, quoiqu'aimable et belle,

N'aura plus d'Amant fidelle,
Mais plus d'un Coeur double & leger
Peut servir à me venger.

Pourquoi
les femmes n'ont point de barbe.

Sais tu pourquoi, cher Camerade,
Le beau Sèxe n'est point barbu?
Babillard, comme il est, on n'auroit jamais pû,
Le raser sans estafilade.

Impromptu
à une aimable Femme, par Mr de Voltaire.

Pourquoi de la beauté faire si peu de cas?
Tout le monde courre après elle.
Iris, si vous n'étiés pas belle
Vous ne la mépriseriés pas.

Vers de Mr de Voltaire à Mr. Thierriot qu'il fit au retour de Fontainebleau en 1732.

J'ai hanté ce Palais du vice
Où l'on fuit le bien par caprice
Et le mal par un gout réel,
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel.
Mais loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur Maitre-Autel,
Ces Dieux qu'adore l'avarice.
J'ai porté mon air naturel,
Dans le Centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel
Que l'on avale avec délices
Me sembloit plus amer que fiel.
Je l'ai renversé comme Ulysse;
Je n'ai point bû dans ce Calice,
Tant vanté par Machiavel.

Le pied ferme et l'oeil vers le Ciel,
J'étois au bord du précipice
Car on peut aller au bordel
Sans y gagner la Chaude-pisse.

Vers
à Mr Herault
Lieutenant Général de Police,
par une fille de famille détenuë
à Ste Pélagie par Correction et
agée de 17 à 18 ans, à l'occasion des
réjouïssances du mariage de Madame
de France.

Juge éclairé, qui, par ta vigilance,
Des filles de Venus troubles les plus
beaux jours,
En ma faveur laisse agir ta Clémence.
Lorsque tout rit pleureraije toujours.
L'Exil où tu m'as condamnée
Me paroit d'autant plus cruel
Que j'apprens par la Renommée,

Que la Ville ouvre son Hôtel
A plus d'une Laïs, qui par un train de vie,
Digne du plus dur Châtiment,
Devroit à Sainte Pélagie
Occuper mon appartement.
Sur moi jette un regard propice.
Ne m'oublie pas en ces lieux.
Souvent on corrige le vice
En pardonnant aux vicieux,
Mais quand même il seroit possible,
Que l'on me revit à Cypris,
Quand je serois incorrigible,
Qu'est ce qu'une Catin de plus dans un Paris?

Vers
du Poëte Roi
contre Voltaire.

On remarque pour l'ordinaire
Qu'un rêve est analogue à notre
Caractère.
Un Héros peut rêver qu'il a passé
le Rhin,
Un Marchand qu'il a fait fortune,
Un Chien qu'il aboye à la Lune,
Un voleur qu'il fait un butin.
Mais que Voltaire en Prusse à l'aide
d'un Mensonge,
S'imagine être Roi pour faire le
faquin.
Ma foi c'est abuser d'un songe.

Vers
de M. de Voltaire
au Prince de Conti,
sur un grand Souper qu'il avoit donné à la Campagne.

Ainsi que le fils de Marie,
Jeune encor dans le Temple instruisoit les Docteurs.
Prince, dès le Printems de ton heureuse Vie,
Tu servis d'exemple aux Buveurs.
Aujourd'hui de Cana rappellant la Mémoire,
L'Eau fuit de ton buffet, et fait place au bon vin.
Puisse tu dans cent ans couronnant ton destin,
Mourir comme Jésus en demandant à boire.

Chanson
de Mr de Voltaire
sur l'air des Pelerins
de St. Jaques.

Satan trompant le prémier Père,
Fit tout périr.
Jesus porta la folle enchère
Et vint mourir.
Trouvés vous pas Dieu Tout
Puissant,
Bien raisonnable,
D'Immoler son fils innocent,
Pour épargner le Diable.

La Mule du Pape,
par Piron.

Frères très chers, on lit dans S.t Matthieu,
Qu'un jour le Diable emporta le bon Dieu,
Sur la montagne, et là lui dit: Beau sire!
„ Vois tu ces Mers, vois tu ce vaste Empire,
„ Ce nouveau Monde inconnu jusqu'ici,
„ Rome la grande et sa magnificence
„ Je te ferai Maître de tout ceci
„ Si tu veus me faire la Réverence.
Nôtre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au Démon, que, quoiqu'en apparence,
Avantageux le Marché fut trouvé,
Il ne pouvoit le faire en conscience,
Ayant toûjours oüi dire en son enfance,
Qu'étant si riche on fait mal son salut.

Un tems après, nôtre ami Béelzebuth,
S'en va dans Rome. Or c'étoit l'heureux âge
Où Rome étoit fourmilière d'Elûs,
Le Pape étoit un devot personnage,
Pasteur de Gens, Evêque & rien de plus.

Nôtre Démon s'en va droit au saint Père
Dans son taudis l'aborde et lui dit, Frère!
Si tu voulois tâter de ta Grandeur!
Si j'en voudrois! Oüi, pardieu, Monseigneur;
Marché fut fait et voilà mon Pontife,
Aux pieds du Démon et lui baisant la griffe.
Le farfadet d'un air de Sénateur,
Lui met au front une triple Couronne,
Prenés, dit il, ce que Satan vous donne.

Servés le bien, & vous aurés sa faveur.

O Papegaûts! voilà l'unique source,
De tous vos biens, comme savés et pource
Que le S.t Père avoit en ce tracas,
Baisé l'Ergot de Messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire,
Que l'on baisa la mule du S.t Père.

Que s'il avient que ces petits Versci,
Tombent ès mains de quelque galant
homme,
C'est bien qu'il ait quelque souci,
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

Vers

Détrompons nous, la vie humaine,
N'est pas pour nous le plus grand bien;
C'est nôtre Idôle et nôtre Gène;
C'est nôtre tout, et ce n'est rien.
Dans sa prison l'ame contrainte,
Y souffre toujours quelque atteinte,
De la Nature ou de la mort.
De quelque bien qu'on y jouïsse,
Tout se termine au Sacrifice,
Et tout finit quand on en sort.

Imitation
d'un Madrigal Italien
de Bettini.

Ma Maitresse a nom Psyché.
Tantôt près d'elle couché
Sur l'herbe je la lutine.
Tantôt sur son sein panché
Je le sens qui se mutine.

Son air, sa grace enfantine,
Il ont pour jamais attaché.
Et de sa taille poupine
Je suis encor plus touché.
Dieu ne peut être faché
Qu'avec elle je badine;
Mais gâter taille si fine
Ce seroit là le péché.

Contes
Le Crocheteur
par Piron.

Une Nymphe jeune & gentille,
Par un matin déménageoit.
Pour son petit meuble de fille,
Grande voiture il ne falloit.
Un seul Crocheteur suffisoit.
Au Carrefour elle prit Blaise,
Garçon robuste et des mieux faits;
Il mit le lit sur ses Crochets,

Prit à chaque corne une chaise,
Mit la Bergame sous un bras,
Sous l'autre la nappe et les draps.
Et se sentant encore à l'aise
De la main droite il prit le seau,
De la gauche le pot à l'eau.
Lors allongeant, ne vous deplaise....
Parbleu, dit il, prênés ceci,
Mademoiselle, grimpés y,
Aussi bien n'ai je pas voiture,
Et sans crotter votre chaussure,
Je vais vous emporter aussi.

Epitaphe de Piron
par luimême

Cy git... qui.. quoi.. ma foi, persone,
Riên.
Cy git quelqu'un qui ne fut serf ni
Maitre,

Quelcun enfin qui ne voulut rien être,
Qui veçut nul, en quoi certes il fit bien.
Car après tout, bien fou qui se propose,
De rien venu, redevenant à rien
D'être en passant ici bas quelque chose.

Le Coche renversé
par le même

La nuit un Coche ayant versé
On tomba les uns sur les autres.
Chacun se crut le Cou cassé
Et dépéchoit des Patenôtres.
Dans l'entredeux d'un gros fessier,
Un Curé fut pris par la nuque.
Il retira son Chef entier,
Mais il y laissa sa Perruque

Il

Il la cherche dans l'obscurité;
Et la Dame fort étonnée
Se plaint de sa témérité.
Monsieur, suisje assés tâtonnée?
Le Curé s'excusa beaucoup;
Et pour appaiser son murmure.
Je la tiens, dit-il pour le coup
Car j'ai le doigt dans la tonsure.

L'Epaule démise et Le vieux Chirurgien.

par Voltaire.

La Jeune et fringante Lise,
Ayant l'epaule démise.
De ce beau membre détors
Un Docteur à barbe grise
Vient rétablir les ressorts.

Quand il eut fait son affaire
En homme expérimenté.
Cette charmante Beauté
Lui présenta son salaire.
Non, dit-il, vos seuls appas
Ont bien payés ma visite.
J'ai redressé vôtre bras
Et vous mon V., partant quitte.

La Bastille

par le même.

Or ce fut donc un matin sans faute,
Au beau Printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet qui du soir étoit yvre;

Maitre, dit il, le St. Esprit est là;
C'est lui sans doute, et j'ai lû dans
mon Livre,
Qu'avec vacarme il entre chez
les Gens:
Et moi de dire alors entre mes dents,
Gentil puiné de l'Essence suprême,
Beau Paraclet, soyés le bien venu.
N'êtes vous pas celui qui fait qu'on
aime?
En achevant ce propos ingénu,
Je vois paroître auprès de ma
ruelle,
Non un Pigeon, non une Colombelle,
De l'esprit Saint, Oiseau tendre
et fidelle;
Mais vingt Corbeaux de rapine af-
famés,
Monstres crochus que l'Enfer a
formés,

L'un près de moi s'approche en
Sicophante;
Un maintien doux, une démarche
lente,
Un ton caffard, un Compliment
flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le
Coeur.
Mon fils, dit il, la Cour sait vos
mérites.
On prise fort les bons mots que
vous dites,
Vos petits vers et vos galants écrits;
Et comme ici tout travail vaut
son prix,
Le Roi, mon fils, plein de recon-
noissance,
Veut de vos soins vous donner ré-
compense,
Et vous accorde en dépit des Rivaux,

Un logement dans l'un de ces Châteaux,
Ces gens de bien qui sont à votre porte,
Benoitement vous serviront d'escorte,
Et moi, mon fils, je viens de par le Roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.
Faquin, lui dis je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début. C'est me jouer d'un tour
Je ne suis point rimeur suivant la Cour,
Je ne connois Roi, Prince, ni Princesse,
Et si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
Je les respecte, ils sont Dieux sur la Terre,

Je ne les veux de trop près regarder.
Sage Mortel doit toujours se garder,
De ces gens là qui portent le Tonnerre.
Partant vilain, retournés vers le Roi,
Dites lui fort que je le remercie
De son logis. C'est trop d' honneur pour moi,
Il ne me faut tant de Cérémonie.
Je suis content de mon bouge, & les Dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille;
Mes biens sont purs, mon Sommeil est facile;
J'ai le repos, les Rois n'ont rien de mieux.
J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre;

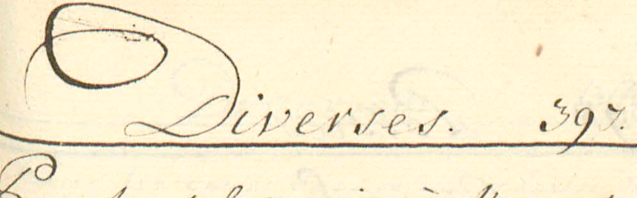
Tous ces Messieurs d'un air doux et
bènin
Obligeamment me prènant par la
main;
Allons, mon fils, marchons. Fallut
me rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt con-
duit
En coche clos, vers le Royal réduit
Que près Saint Pol ont vûs bâtir
nos Pères
Par Charles quint. O gens de bien, mes
Frères
Que Dieu vous garde de pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant avec douce manière
Du nouveau gîte éxaltoit les beautés,
Perfections, aises, commodités.
Jamais Phoebus, dit il, dans sa
Course,

N'y fit briller sa trop vive lumière;
Voyés ces murs de dix pieds d'é-
paisseur.
Vous y serés avec plus de fraîcheur.
Puis me faisant admirer la
cloture)
Triple la porte et double la serrure,
Grilles, verroux, barreaux de tous
cotés,
C'est me dit-il, pour vôtre sureté.
Midi sonnant, un chaud d'eau
l'on m'apporte,
La chère n'est délicate ni forte.
Mais il me dit. C'est pour vôtre
santé.
Me voici donc en ce lieu de dé-
tresse,
Embastillé, niché fort à l'étroit
Ne dormant point, beuvant chaud,
mangeant froid,

Sans passetems, sans ami, sans
maitresse.
O Marc René, que Caton le
Censeur
Jadis dans Rome eut pris pour
successeur.
O Marc René, de qui la faveur
grande
Fait ici bas Gens de bien murmurer,
Vos beaux avis m'ont fait cla„
quemurer
Que quelque jour le bon Dieu vous
le rende.

La Sage Remontrance.

Un Mousquetaire aux pieds d'un
Cordelier
D'un air pênaut débitoit ses fredaines,
Et s'accusoit le jeune Cavalier
De plusieurs Chefs de foiblesse mon,
daine.
J'ai, disoit-il, avec un tendre objet
Depuis long tems une intrigue
sécrette.
Eh bien! à quoi? lui dit l'anacho,
rette.
Je suis sujet à lui faire une
Levrette.
D'où vient celà, lui dit le Père
Séguin?
C'est que je trouve un pouce au
moins de gain.
Frère, poursuit le pieux personnage,
Pour



Pour ton salut reviens à l'avant
main.
L'Esprit pervers avec ce beau manège,
Plus d'une fois m'a trompé de chemin.

La Gageure

par Mr. Ferrand.

En tisonnant Alix un soir d'hyver,
Vantoit à Jean les Exploits du vieux
Blaise.
A cinquante ans, c'est être encor
bien vert
D'aller à trois. A trois... dit Jean,
fadaise...
Je doublerois. Gageons et qu'il te
plaise,
Argent sur table. Oh! Oh! Va dit Alix,
Jean part. Un, deux, trois, Quatre,

Cinq et Six,
Et court saisir les enjeux sur la plan„
che.
Ouï da, dit elle, et là tout beau, mon
fils,
Tiens, je remets, Allons, va ma re„
vanche.

Les deux Pupilles.
Conte.

A Montpellier ce séjour enchanteur,
Vivoient jadis sous les Loix d'un
Tuteur,
Homme incommode et d'humeur dé„
plaisante,
Thérèse et Lise, Enfans du vieux Chrysante,
Et d'Alizon tous les deux défuntés
Subitement. Or cher Lecteur, notés

Que les deux sœurs au rebours de
nos Belles,
Même à quinze ans étoient encor
pucelles.
Mais rien ne dure en ce bas monde
ci.
L'homme est Mortel, et pucelage
aussi.
S'il m'en souvient ce fut une soirée
Où mille feux éclairant l'Empirée
Rendoient la nuit plus belle que le
Jour,
|: Et ces nuits là sont faites pour
l'amour :||
Que tristement vers leur Maison
commune,
Thérèse et Lise au lever de la Lune,
La rage au Cœur venoient se nicher.
Au bas tout exprès il falloit s'ar-
racher
Avant minuit quitter la Promenade

Tandis qu'encor autour de l'Esplanade
Les Rossignols mille fois plus heureux
Remplissoient l'air de leurs Chants a,,
moureux.
Il est par fois des momens formidables,
Où le plus Saint se donneroit aux
Diables.
Sur deux Carreaux assise mollement
L'Oeil sur son sein abbatu tristement,
Eh bien! Ma soeur, disoit Thérèse
à Lise
Ne vivrons nous jamais à nôtre
guise?
Libres de nom, mais Esclaves d'effet,
Ne ferons nous jamais ce que l'on
fait?
Pour moi, je meurs d'affranchir mes
Coudées,
Répartit Lise, il me vient des
idées
Sur ce point là qui pourroient ....
cependants

C'est un péché! Là là nôtre Pédant
N'en saura rien. Eh bien, chère
Thérèse
Nôtre Oncle est dur. Pour nous mettre
à nôtre aise
Il nous faudroit choisir à son insçu
Quelque Galand beau, jeune & bien
issu,
Qui, par l'Amour appellant l'Hy-
ménée
Détacheroit de sa main fortunée
Tous les biens que ce vilain Parent
Nous a tissu. Le mal n'est pas bien
grand
D'aimer un homme. Eh! pardi Co-
lombine
Aime un Garçon, c'est pourtant ma
Cousine,
Faisons comme elle. Oh! ma foi, j'y
consens,
Répond Thérèse & mon Coeur & mes sens,

En sont d'accord. Qu'une fille est fragile
Lorsque l'Amour échauffant cette argile
Dont Dieu la fit, lui souffle des désirs
Et la fureur de goûter les plaisirs!
Dans le moment conduit par la Fortune
Ou par l'amour, car leur cause est commune.
Il arriva qu'un aimable Inconnu
Ne perdit rien du propos ingénu.
De ses regards pénétrant la serrure,
Il découvrit sans fard et sans parure,
Ces beaux enfans voilés par la Candeur,
Et défendus par la seule pudeur;
Il soupira, qui n'auroit fait de même?

Il est si doux d'annoncer que l'on
aime!
Mais ce Soupir par l'amour répété
Dans le reduit fut à l'instant porté.
Oh! qu'est ceci, dit Thérèse surprise
J'entens du bruit. En fille bien apprise,
Elle remèt son prémier vêtement,
Ouvre le seuil, et voit distinctement
Un Adonis, qui, craignant son
approche
S'étoit rangé dans le coin le plus
proche,
Et doucement feignoit de sommeiller.
Les Soeurs dabord craignant de
l'eveiller,
L'une s'avance et l'autre se recule.
Chaque désir est suivi d'un scrupule;
Mais à la fin le trouble s'appaisa.
A tout penser l'esprit s'apprivoisa,
A tout sentir le coeur fut plus do,
cile.

Rien de charmant ne paroit difficile.
Vingt fois on vint, on revint, on alla,
On vouloit voir, on n'osoit voir cela.
Quand on l'eut vû, ce fut encore pire,
L'on enragea, l'on souffrit le martyre:
Pour le finir, il fallut qu'un bon lit,
Servit à trois; Dieu sait ce qu'on y fit;
Je n'en dis rien, de crainte d'en trop dire.
Mais je ne puis me souvenir sans rire,
Que le Galant se trouvant épuisé;
Vers le matin dormoit d'un some aisé,
Quand tout à coup les Belles se
levèrent,
Et dans leurs bras doucement l'em-
portèrent
Sur l'Escalier, où le somme achevé
Le pauvre Enfant crût n'avoir que
rêvé.

Epitre à Uranie par Mr de Voltaire.

Tu veux donc, belle Uranie
Qu'érigé par ton ordre en Lucrece nouveau
Devant toi d'une main hardie
De la Religion j'arrache le bandeau,
Que j'expose à tes yeux le dangereux Tableau
Des Mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Que ma Philosophie,
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois pas qu'emparé de l'erreur de mes sens,
De ma Religion blasphèmateur profane,

Je vueille avec dépit de mes égaremens,
Détruire en libertin la loi qui les condamne,
Examinateur scrupuleux
De ce redoutable Mystère;
Je prétens pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du sanctuaire
D'un Dieu mort sur la Croix que l'Europe revère;
L'horreur d'une éternelle nuit,
Semble cacher le Temple à mon oeil téméraire,
Mais la Raison qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi le flambeau qui m'éclaire:
Les Prêtres de ce Temple avec un ton sévère
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr,

Un Dieu qui nous forma pour
être misérables
Qui nous donna des Coeurs coupables,
Pour avoir mieux le droit de nous
pouvoir punir.
Il nous créa d'abord à lui même
semblables,
Afin de nous mieux avilir.
Sa main créoit à peine une ame de
son image,
Qu'on l'en vit soudain re-
pentir;
Comme si l'Ouvrier n'avoit pas
dû sentir
Les défauts de son propre
Ouvrage,
Et sagement les prévenir.
Bientôt sa fureur meurtrière
Du Monde épouvanté sappe les
fondemens,

Dans un Déluge d'eau perdants
en même tems,
Les Sacrilèges Habitans,
Qui remplissoient la terre entière,
De leurs honteux déréglemens.
Sans doute on le verra par d'heureux
Changemens,
Sous un Ciel épuré redonner la lu,
mière
À de nouveaux Humains, à des
Coeurs innocens.
Non, il tire de la poussière
Un nouveau Peuple des Titans,
Une race livrée à ses égare,
mens,
Plus coupable que la première.
Que fera t'il? quels foudres éclatans,
Va sur ces malheureux lancer sa
main sévère?
Va t'il dans le Cahos plonger les Elémens?

Diverses. 409.

Ecoutés, ô prodige! O tendresse! O
Misère!
Il vient de ~~noier~~ noyer les Pères
Il va mourir pour les Enfans.
Il est un peuple obscur, imbécille &
volage,
Amateur insensé des Supersti,,
tions.
Vaincu par ses voisins, rampant dans
l'Esclavage,
Et l'éternel mépris des autres Na,,
tions;
Le fils de Dieu, Dieu même oubliant
sa puissance,
Se rend Concitoyen de ce peuple odieux,
Dans les flancs d'une Juive, il vient
prendre naissance,
Il rampe sous sa Mère, il souffre
sous ses yeux,
Les infirmités de l'enfance.

Long tems vil Ouvrier le rabot à
la main,
Ses beaux jours sont perdus dans
ce vil exercice.
Il prêche enfin trois ans les peuples
du Jourdain
Et répand pour dernier suplice
Son sang, du moins le sang d'un Dieu
mourant pour nous;
Ce sang n'étoit il pas d'un mérite
assés rare,
Pour souffrir à parer les coups
Que l'Enfer jaloux nous prépare.
Quoi! Dieu voulut mourir pour le
salut de tous,
Et son trepas est inutile.
Qu'on me vante beaucoup sa clémen-
ce facile
Qu'en remontant au Ciel il reprend
son Courroux,

Quand sa main nous replonge aux
éternels abîmes,
Et que par ses fureurs effaçant ses
bienfaits;
Ayant versé son sang pour expier
nos Crimes;
Il nous punit de ceux que nous n'a-
vons pas faits:
Ce Dieu poursuit encore aveugle
en sa Colère,
Sur ses derniers enfans l'erreur du
prémier Père:
Il redemande compte à cent peuples
divers
Assis dans la nuit du mensonge,
De cette obscurité où lui même les
plonge
Lui qui vient, nous dit on, éclairer
l'Univers.
Amérique, Vastes Contrées

Peuples, que Dieu fit naître aux portes du Soleil,
Vous, Nations Hyperborées,
Vous, que l'erreur nourrit dans un profond sommeil
Vous serés donc un jour à sa fureur livrées
Pour n'avoir pas sçu qu'autrefois,
Sous un autre Hémisphère aux plaines Idumées,
Le fils d'un Charpentier expira sur la Croix.
Non, je ne connois pas à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer,
Je croirois le deshonnorer,
Par un si criminel hommage.
Entens Dieu que j'implore, Entens du haut des Cieux,
Une voix plaintive et sincère,
Mon incredulité ne doit point te déplaire,

Diverses. 418.

Mon Coeur est ouvert à tes yeux;
On te fait un Tyran, je cherche en toi
mon Père,
Je ne suis point Chrêtien, c'est pour
t'en aimer mieux;
Ciel! ô Ciel! quel objet vient de frapper
ma vüe!
Je reconnois le Christ puissant et
glorieux!
Auprès de lui dans une nuë,
Sa croix se présente à mes yeux;
Sous ses pieds triomphans la mort est
étenduë;
Des portes de l'Enfer il sort victorieux;
Son Règne est annoncé par la voix
des Oracles,
Son Trône est cimenté par le Sang
des Martyrs;
Tous les pas de ses Saints sont au-
tant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands
que leurs désirs;
Si son Exemple est saint, sa Morale
est divine,

Il console en secret les cœurs qu'il illumine,
Et dans tous nos malheurs il nous offre un appui.
Et si sur l'Imposture il forme sa Doctrine;
C'est encore un Bonheur d'être trompé par lui!
Entre ces deux Portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure Vérité,
À toi que la Nature honora d'un Génie
Qui seul égale ta beauté.
Songes que du Très Haut la sagesse Immortelle,
A gravé de ses mains dans le fond de ton cœur
La Religion Naturelle.
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur
Ne sont point les objets de sa haine éternelle

Crois que devant son Trône en tout tems radieux
Le Coeur du Juste est précieux.
Crois qu'un Bonse modeste, un Dervicke charitable,
Trouve plutôt grace à ses yeux,
Qu'un Janseniste impitoyable,
Ou qu'un Pontife ambitieux:
Et qu'importe en effet sous quel titre on l'implore,
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore;
Ce Dieu n'a pas besoin de nos voeux assidus.
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices;
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

Vers du feu Roi
Frederic Guillaume de Prusse
à son fils Frederic.
à l'article de la mort.

Le rang que nous tenons paroit digne d'envie,
Mais il le faut, mon fils, quitter avec la vie,
Cette vaine grandeur ne doit pas nous enfler,
C'est un torrent qui passe, & qu'on voit s'écouler;
Nous qui sommes ici les Princes & les Maitres,
Quand la mort nous aura rejoint à nos Ancêtres,
Nous paroitrons, Mon fils, avec tous nos defauts,
Et nos derniers Sujets deviendront nos égaux;
De nos fameux Exploits il faudra rendre compte
Notre gloire sera peut être nôtre honte.
Pour éviter, mon fils, un si cruel retour,
Règnés en Souverain qui doit mourir un jour;
Honorés la vertu, cultivés la justice,
Punissés les méchans, & reprimés le vice,
Chérissés vos Sujets pour être chéris d'eux,
Et mettés vôtre gloire à faire des heureux.

Origine
de la Barbe.
Conte
par Piron.

Pauvres Epoux d'une moitié rebelle,
Votre malheur n'est pas chose nou„
velle,
Et l'art de faire enrager un mari,
N'est pas un Art inventé d'au„
jourd'hui,
C'est un secret aussi vieux que les
hommes
Perpétué jusqu'à l'âge où nous
sommes,
Mais où le Diable et l'Esprit
Feminin,

Ont à la fin mis la dernière main.
Qu'ainsi ne soit Adam notre bon
Père,
Fut comme nous dans la même
misère,
Or qu'à présent on peut chez ses
Voisins,
S'aller par fois venger de ses Cha,,
grins.
Le pauvre Adam fut bien plus
misérable,
Car il n'avoit que sa femme et
le Diable.
„C'est là le tiers qu'a toujours eû
l'Hymen.
Mais quelle Epouse avoit le bon
humain;

Combien de fois regretta til sa Côte?
La Belle étoit aigre, hargneuse &
haute.
Pour son bonheur elle avoit trop
d'appas,
C'étoit un sot qui ne la valoit pas.
"Jamais mari a til valu sa femme?
Las enfin des tourmens de la Dame,
Au Créateur il fut conter le tout.
Rends moi ma côte et reprends ta
femelle,
Ou fais exprès un Paradis pour elle.
Anges sous cappe en sourirent en„
tr'eux.
"On rit toujours d'un Epoux mal„
heureux.
L'Eternel seul eut pitié de sa peine.
"Prens, lui dit il, cette huile sou„
veraine

„ Va t'en frotter ton visage en secret,
„ Tel en sera le salutaire effet,
„ Qu'elle rendra ta face respectable,
„ Et te fera l'air mâle et redoutable.
Il faut noter que le moindre coton
N'avoit encor ombragé son menton.
A peine Adam mit le baume en usage,
Quand il sentit croître sur son visage
Ce qui chez nous vient avec les désirs,
Nous annoncer la saison des plaisirs.
Tout fier alors de sa toison nouvelle
Il va trouver l'intraitable femelle.
Quel changement! Ce redoutable Aspect,

À la femelle inspire du respect.
Elle devint douce, tendre et docile
Et nôtre Adam, graces à l'heureuse
fuite
Eut un repos qu'il n'osoit espérer.
„Bonheur d'Epoux n'est parfait pour
durer.
Un jour Adam sous un Boccage
sombre
Croyant n'avoir pour témoin que
son ombre,
Usoit encor de ce baume divin;
Quand son tendron conduit par
le malin,
Vint dans le fonds de ce Bois
solitaire
En tapinois y lorgner le mystère.
Elle en sourit, et se mordant les
doigts

De tous ses yeux elle épia l'en,,
droit
Par où d'Adam la phiole fut posée.
Long tems ne fut sans être dérobée.
A peine Adam fut décampé du
Bois,
Qu' Eve aussi tôt alloit du bout
du doigt
Sur son visage éprouver la Recette
Quand tout d'un coup déman,,
geaison secrette,
En certain lieu lui fit porter la
main.
Là ne ratta le baume Souverain.
Il fit effet, et sa vertu fut telle,
Que loin d'ôter des appas à la Belle
Elle en reçut de secrètes beautés.
Lors un Buisson frémit à ses cotés,

Elle s'enfuit où la crainte la guide,
Et en fuyant elle fait un faux pas.
Casse sa phiole & répand tout à bas.
Grace au faux pas de sa moitié peu
sage,
Voilà comment l'homme eut seul
en partage,
Le sceau divin de la virilité,
Qu'il a transmis à la Postérité.
Eve reprit son allure ordinaire.
Que fit Adam? Ce qu'un Epoux
doit faire.
Pour éviter un éclat indiscret,
Il apprit l'art d'enrager en secret.

Epigramme

Cy git le Sieur de Manette
Le quel de sa propre allumette,
Se tua en prènant ses Ebats,
Sur le Corps d'une Démoiselle.
Je ne sais après son trépas
Où son esprit s'en-alla,
Mais je sais bien qu'on n'entre pas,
En Paradis par ce trou là.

Autre

Cy git la constante Lisette,
Qui, dans ses jeunes ans,
Se fit donner sur l'herbette,
Le Pucelage de Quatorze ans.

Vers
d'une Dame qui blamoit sa servante accusée d'avoir fait le jeu de l'Amour.

Viens ça, nomme moi pauvre fille abusée,
Le méchant qui osa chez nous faire le Bordeau;
C'est votre Maréchal, Madame, Oh! la Rusée
Combien de fois as tu remanché son marteau.
Il me le fit six fois en filant ma fusée,
Encor vouloit il lever mon devanteau;
Six fois, dit la Dame, en extase ravie,
Une femme d'honneur s'en seroit bien servie;
Ote toi, ta présence attire mon Courroux;
La laide Souillonne, la petite impudente:
C'est bien à telle gueuse à le faire six coups,
Je m'en passerois bien, moi qui suis Présidente.

Epigramme

Le Cocu volontaire.

Robin en ses cornes se vante,
Car il en vit ce pauvre sot.
D'un bois que sa femme lui plante,
Ce Cocu fait bouïllir son pot.

Autre

Sur l'Amour

C'est par les yeux que l'amour entre,
Des yeux à la bouche il se rend,
Ainsi ce Dieu toujours descend
Jusqu'à ce qu'il arrive au Centre.

Quatrain

de Mr l'Enfant
à la louange de Mr.
Saurin sur l'impres,
sion de ses Sermons.

Saurin las de se voir injustement
vanté,
Met au jour ses Sermons, il est
homme Equitable;
Livre Ouvert et papier sur table
Il renonce à l'encens qu'il n'a pas
mérité.

Parodie

de Mr Saurin
contre Mr l'Enfant.

L'Enfant las de se voir injustement
vanter.

Met au jour ses défauts, il est home
équitable.
Content des douceurs de la table,
Il renonce à l'encens qu'il n'a pu
mériter.

Autre
Sur le même Sujet.

L'Enfant ne peut souffrir qu'un au,
tre soit vanté,
Cet enfant de Bacchus n'est rien moins
qu'équitable,
Qu'il boive tout son saoul, qu'il
pisse sous la table,
Mais qu'il laisse l'encens à qui l'a
mérité.

Discours Politique

Sur les Affaires de l'Europe
Extrait des propres paroles de
Mr. d'Argenson la Bête
sur l'année 1745.

A considérer l'Etat où étoient les choses pendant l'hyver dernier, ne pouvoit on pas, Messieurs, regarder le prétendu Empereur comme un étron dans une Lanterne, et la Reine de Hongrie sa femme comme une Biche aux abois? Le Roi d'Angleterre paroissoit entre deux scelles le Cul à terre, ayant également à craindre pour Londres et pour Hanovre. Nous pondions, Messieurs, sur nos oeufs, et quant au Roi de Sardaigne, il étoit en telle presse, qu'on lui auroit bouché le Cul avec un

grain de millet. Le Prince Edouard faisoit flores, et donnoit du fil à retordre à ses ennemis. Le Roi de Pologne Electeur de Saxe, avoit été reduit à ne faire pendant plusieurs années que de petites crottes, mais tout d'un coup le chance a tourné, et comment celà me dirés Vous? Le voici, Messieurs. La Reine d'Espagne est un bâton merdeux qu'on ne sait par quel bout prendre. Elle a toujours eüé, vous le savés, la fureur de pèter plus haut que le Cul. Qu'en est il arrivé? Le Roi de Prusse nous a pèté dans la main, et le Roi de Sardaigne nous a chié du poivre. Le Roi George est remonté sur sa Bête; le Prétendant a fait Gilles, et les Hollandois qui nous donnent chaque jour quelque Godan, veulent nous faire avaler le Goujon.

Tout celà est très facheux, mais
si on en conclut qu'il faudroit
plûtôt faire la paix cette année que
l'année prochaine, Je vous assure,
Messieurs, que la difference est à peu
près comme de pisser la nuit avec
ou sans chandelle, et si on croit qu'en
faisant agir plus vigoureusement
nos Armées de Flandres, nous eus-
sions par là avancé de quelque chose,
c'est moi qui vous le dis, Messieurs,
celà auroit servi comme de battre
l'eau pour faire du beurre. Je con-
viens que vous devés être faché que
nos Généraux aprés avoir laissé les
Autrichiens se carrer pendant 2.
mois dans le Parmésan, comme un
pou sur une rogne, soyent enfin
parvenus à déguignonner Mr de
Lichtenstein, mais patience,

j'espère que bientôt il en aura dans le Cul, et qu'il ne fera en. Sein que de l'eau toute claire.

Epitre
à Mad^lle Julie.

Dans l'Ombre d'une vie obscure,
Que Vous caches d'heureux talens!
Est il une Vertu plus pure,
De plus généreux Sentimens!
Digne d'un sort plus favorable,
L'infortune qui vous accable
Ne vous cause point mes mépris.
Non, ne le craignés point, Julie,
Mon Ame est plus attendrie
Et connoit toujours votre prix:
Je Vous trouverois moins aimable
Au Sein de la Prospérité.
Peut être qu'à cet air affable,
Se joindroit un peu de fierté.

Ce Coeur bon, cette ame accomplie,
Ce caractère, ce génie
Que je trouve en vous si charmant,
Y perdroient de leur agrément.
Ma Muse de Vous si connuë,
Pourroit bien Vous perdre de vuë.
Occupée à des soins divers,
Vous ne chanteriés plus mes vers;
Vous à qui je les vois apprendre,
Voudriés vous bien les entendre?
Ouï, sans doute, il est de grand air,
De trouver par tout à reprendre,
Ou dire, celà n'est pas clair.
Je vous serois peu nécessaire.
Vous négligeriés de me plaire.
Au lieu de Vous parler d'amour,
Triste et rèveur à vôtre porte
Au milieu des Gens de ma sorte,
Je vous irois faire ma Cour!
Restons tous deux come nous somes.
Je suis le plus heureux des hommes.

Contente de les mériter
Laissés les biens à la Fortune,
Et que sa Grandeur importune,
Ne puisse jamais Vous flatter.
Vos Richesses sont en Vous même;
Vôtre Coeur vaut le plus grand Bien,
Et le tendre Amant qui vous aime
Vous fait encore présent du sien.
Vôtre Etat n'est point un obstacle
à son Amour le plus constant.
Dut-il pour Vous faire un miracle?
Il sera plus que vôtre Amant.
Le Tems peut changer toute chose,
Sur l'Epine il produit la rose.
Zéphire remplace l'Aquilon,
Le Printemps la froide Saison;
Les Bois reprennent leur verdure,
Tout change ainsi dans la Nature.
Il ne faut qu'un moment heureux,
Pour couronner nos tendres feux.

Billet en réponse.

Seule en ces aimables retraites
Je ne connois de Vers que ceux que Vous
me faites.
Je ne les apprens qu'à nos Bois;
Et si je suis une indiscrète,
Ne Vous en prênés qu'à ma voix.
Qui chaque jour sans cesse les repète.
Quelquefois redites les miens.
Puissent-ils suppléer à nos doux entre,,
tiens.
Je n'écris que pour vous, l'amour seul
est mon maître.
Pardonnés moi si je sais peu rimer.
Tout mon esprit s'occupe à Vous con,,
noitre,
Et tout mon Coeur à Vous aimer.

Julie.

La Liberté
Cantate.

Revenés dans mon Coeur charmante Liberté,
Reprênés sur mes sens votre prémier Empire.
Dans quel Aveuglement! dans quel affreux délire!
L'Amour m'avoit précipité.
Je vous retrouve enfin, Dieux! pourrai-je suffire
Aux aimables transports dont je suis agité?
Vous qui m'avés causé le plus cruel Martyre,
Que je vais vous bénir douce infidélité!
Je brulois pour Phillis de l'ardeur la plus belle,

Diverses. 437.

Mes feux étoient payés du plus tendre
retour;
Nous nous jurions sans cesse une amour
mutuelle,
Nos jours devoient finir plutôt que cette
Amour;
Mais malgré ces sentimens d'une flâ-
me éternelle,
À peine le Soleil eut vingt fois fait
son tour,
Que Phillis cessa d'etre fidelle,
Que je souffris pour lors! Quel plai-
sir dans ce jour!
Plus l'amour me causa d'allarmes.
De soucis, de trouble et d'ennui,
Plus mon état m'offre de
charmes,
Plus je le chéris aujourd'hui.

Fuyés, chagrin, inquietude,
Fuyés enfant trop dangereux.
Heureuse, aimable Etude,
Venés seule combler mes voeux.
Plus l'amour &c.
les 4. premiers vers viennent ici.

D'une tranquille indifférence,
Vous qui connoissés les douceurs,
Vous qui méprisés la puissance,
Qu'Amour exerce sur les Coeurs.
Chantés, célébrés ma victoire,
Instruisés en tout l'Univers.
De mon triomphe et de ma gloire,
Faites retentir vos Concerts.
Chantés, célébrés ma victoire,
Instruisés en tout l'Univers.

Imitation*
de la VII. Satyre du II. Liv. d'Horace.
par Mr. Frigot.

Jamdudum Ausculto &c.
En forme de Dialogue

Davus

Depuis long tems j'écoute, et brûlant du désir
De vous dire deux mots, sous votre bon plaisir.
J'ai peur....

Horace.

Est ce Davus?

Davus.

Oui, c'est Davus lui même
Vôtre Esclave fidelle, Esclave qui vous aime
Honnête homme de reste, et par vous reputé
Digne de vivre.

---

* Cette Satyre est un Dialogue entre Davus Esclave d'Horace et Horace; Davus reproche à Horace ses Vices, en usant du privilege des Saturnales.

Horace.

Ah bien! prends donc la liberté
Que le mois de Décembre[a] offre à tous
tes Semblables,
Puisqu'enfin par des Loix qui sont
inviolables,
Ainsi l'ont établi nos anciens Romains.
Tu veux parler.

Davus.

Mon Maître, une part des humains
Dans les vices honteux qui savent trop
lui plaire,
Jusqu'au dernier Soupir constamment
persévère.
Une autre (: et son instinct est le plus
général:)
Tantôt se porte au bien, tantôt se
porte au mal.
Priscus dont l'inconstance étoit dé-
mésurée,

(a) C'étoit en ce mois qu'on celébroit les Satur-
nales. Les Esclaves jouïssoient alors du Privilège
de parler librement à leurs Maîtres, en mémoire
de l'heureuse égalité qui règnoit entre les hommes
pendant le Siècle d'or.

(441.)
Diverses.

Souvent de trois anneaux avoit la main parée,
Et l'avoit quelquefois sans aucun Ornement,
On le voyoit changer d'habits à tout Moment,
Se dérober soudain d'un logis hono„rable,
Pour aller se cacher dans un lieu misérable,
D'où quelque affranchi même un peu civilisé,
Eut eu peine à sortir, sans qu'on n'en eut causé;
Dans Athènes, savant, Adultère dans Rome:
Ici, franc débauché, là, prudent honnê„te homme,
De Vertumne il prenoit tous les dif. ferens traits.
Le joueur Volanèse aussi fou que jamais,
Quand la Goutte en ses mains, qu'elle avoit assaillies,

Eut justement puni ses prémières folies,
Prit à tant par journée, un Commis à l'effet,
De remettre pour lui les Dés dans le Cornet;
D'autant moins malheureux qu'a- yant moins de Caprices,
Il étoit plus constant et plus ferme en ses vices,
Que Priscus qu'on a vû des deux côtés pancher,
Tantôt serrer la bride, et tantôt la lâcher.

Horace.

Ne parviendras tu point au terme de me dire?
Maraut, quel est l'objet de ta fade Satyre?

Davus.

Vous, mon Maitre.

Horace.

Moi?

Davus.

Vous.

Diverses.

Horace.

Comment, double fripon
Que fais je, qui t'oblige à parler
sur ce ton?

Davus.

Des Anciens Romains, de leurs moeurs
Héroïques,
Vous dites tous les jours des choses
magnifiques;
Et puis, si quelque Dieu vous invi-
toit soudain
À prendre leurs coutumes, il parle-
roit en vain.
Soit qu'au fonds ce que dit vôtre bou-
che sévère,
Ne vous paroisse pas le mieux qu'on
puisse faire;
Soit qu'enfin vous manquiés de Ré-
solution,
Pour ajoûter l'exemple à l'exhortation,
Et que vous n'ayés point, jouet d'un
Charme étrange
La force d'arracher vôtre pied de la
fange.

À Rome, la Campagne est l'objet de
vos vœux.
Aux Champs vous élevés la ville
jusqu'aux Cieux.
Vous loués, dans le tems qu'aucun ne
vous régale,
Les tranquilles douceurs d'une table
frugale;
Et comme si jamais, vrai Captif en,,
chainé,
Malgré vous aux festins vous étiés
entrainé,
Vous vous tenés heureux, plus qu'on
ne sauroit croire,
De ne point essuyer la contrainte de
boire.
Mais enfin, que, pressé du désir de
vous voir,
Mécène vous invite à souper quelque
soir
Vous voilà prêt d'aller, sans que rien
vous arrête,
Et nous vous entendons crier à pleine
tête;

Eh!

(445)

Diverses.

Eh! de l'huile. Un flambeau. Vite...
Est on sourd ici?

Milvius(a) s'en retourne et les bouffons aussi;
Consternés d'un depart, qui souvent vous attire
Des imprécations que je ne veux pas dire.
On peut me reprocher quantité de défauts;
Je l'avoue, il est vrai, j'aime les bons morceaux;
À l'odeur d'un ragoût, j'ai le né si fort sensible;
Ennemi du travail à ma santé nuisible
Je suis un paresseux, et des plus avérés
Un Ivrogne, un Gourmand, tout ce que vous voudrés.
Et Vous, qui tous les jours avec vos airs de Maitre,
Faites la même chose, et pis encore peut être,

(a) Parasite.

Vous me donnés à moi, mille noms odieux
Comme si dans le fonds vous valiés beaucoup mieux;
Parceque vous savés sous de belles paroles,
Cacher tous les excès de vos passions folles,
Parceque vous savés vous déguiser... Mais quoi!
Si je vous convainquois d'être plus fou que moi!
Qui ne vous ai couté qu'une somme assés vile....
Oh! modérés un peu l'ardeur de vôtre bile,
Par un air ménaçant ne m'épouvantés pas:
Calmés vôtre Courroux, retenés votre bras,
Tandis qu'ingénûment vous ouvrant ma pensée:
Je vais vous débiter la Morale sensée

Diverses.

Et les forts argumens dont j'ai l'es-
prit tout plein
Graces aux Doctes leçons du Portier de
Crispin (a)
(b) Oh! moi je ne suis point, dites vous,
Adultère...
Ni moi Larron non plus, quand la
peur salutaire
De subir tôt ou tard un destin affligeant,
M'empêche de voler quelque vase
d'argent;
Qu'on ôte le péril; La Nature sans
bride,
Ne gardera plus d'ordre en sa Course
rapide.
Qui? vous mon Maitre? Vous....
Osés vous usurper

(a) Stoïcien que Horace tourne en ridicule dans plus d'un endroit de ses Epitres.

(b.) J'ai cru devoir ici suivre le Père Jouvenci, qui a retranché vingt six vers du Texte Latin, qui contiennent une Description un peu trop Cynique des débauches d'Horace et de celles de son Valet.

Ce titre spécieux, vous que l'on voit
ramper,
Sous l'Empire gênant de cent sortes
d'affaires,
Que vôtre Ambition seule rend néces-
saires?
Vous que tant de Mortels captivent
sous leurs Loix?
Vous, qui, quoique puni par trois ou
quatre fois,
Etes toûjours en butte aux dangers,
aux allarmes,
Où de la Volupté vous jettent les faux
charmes?
Vous, qu'aveugle sans cesse un espoir
décevant....
Ajoutés aux raisons déduites ci devant,
Une autre que je crois pour le moins
aussi grave,
Car, soit qu'à ceux qu'on fait servir
sous un Esclave,
Vous donniés certain nom (c) qui par un
franc abus,

(c) Ce nom étoit Vicarius, trop sacré pour pouvoir
être employé dans cette Traduction.

(449.)

Diverses.

De dépendance en eux marque un
degré de plus;
Soit qu'en nous abstenant de farder le
langage,
Nous devions les nommer Compagnons
d'Esclavage.
Que suis je à vôtre égard, et qu'êtes
vous au mien?
Vous me commandés, oui, je l'éprouve
trop bien;
Mais vous êtes forcé d'obéir à cent au,,
tres.
J'ai mon Maître, il est vrai, mais
vous avés les votres,
Et tel qu'une Machine, on vous voit
aujourd'hui,
Dans tous vos mouvemens agir au gré
d'autrui.
Quel homme est libre donc? C'est, s'il
faut vous le dire,
Le Sage, qui sur soi prend un Suprê,,
me Empire;
Qui ne craint point les fers, la mort,
la Pauvreté
Qui vaine de ses désirs l'impétuosité,

Qui pour les faux honneurs montre
un mépris extrême,
Qui, rond et ramassé tout entier en
lui même,
Ne donne aucune prise au plus sub,
til effort,
Que fait pour l'arrêter, la malice du
sort.
Voilà ce qu'en effet l'homme libre
doit être;
Horace à ces traits là peut-il se
reconnoître?
Parlés de bonne foi, vous ne le pou,,
vés pas;
Une femme vous met à haut prix
ses appas,
Exige cinq Talens, vous querelle, vous
gronde,
Vous chasse, vous bannit, d'un seau
d'eau vous inonde,
Après qu'elle vous a fermé la Porte
au nés;
Puis elle vous rappelle ... et puis
vous retournés!

Quoi!

(451.)

Diverses.

Quoi! lâche, c'est ainsi que l'Amour
vous surmonte!
Eh! sécoués le joug qui vous couvre de
honte!
Que ne répondés vous d'un ton fier
et hautain,
Ç'en est fait, je suis libre, On me rap„
pelle en vain
Vous ne sauriés. Un Maître[(a)] impérieux
et rude
Vous aiguillonne au fort de votre
lassitude,
Vous presse de marcher, et malgré vos
refus
Vous reconduit au lieu d'où vous êtes
exclus.
Que dis je? Il renforce la chaine qui
vous lie.
Passons. Lorsqu'aveuglé par une autre
folie,
Vous vous extasiés à l'aspect d'un
Tableau
Où jadis Prusias[(b)] exerça son pinceau

(a) l'Amour. (b.) Peintre fameux.

Pêchés vous moins que moi, Vous,
dont je suis l'exemple,
Quand le jarret tendu, j'admire, je
contemple
Les Combats de Rutule (a) et de Placidéjan-
Qu'avec tant de bon goût, selon moi,
l'Artisan
Moyennant le Charbon ou l'Ocre a
sçu depeindre
Qu'ils semblent en effet chercher à
s'entre-atteindre,
L'un à l'autre porter plus d'un coup
dangereux,
Et du coup ennemi se garder tous les
deux?
J'entens dire. Davus au moindre
Objet s'arrête
Le Coquin a toujours la bagatelle
en tête,
C'est un vrai fainéant. Mais vous,
à ce que l'on dit
Vous êtes un Sublime et merveilleux
Esprit,
Dont les décisions sont toutes sans
replique,

(a) Gladiateurs.

Diverses.

Quand Vous avés jugé de quelque
Ouvrage antique.
Moi je suis un Vaurien, lorsque sans
resister
Par un gateau fumant je me laisse
tenter.
Et vous quand vous feignés la moindre
répugnance,
D'aller à ces repas où règne l'abondance,
En mérite, en vertus vous n'avés point
d'égal.
Mon amour pour mon ventre, il est vrai,
m'est fatal.
Pourquoi? Mon dos en souffre une
triste avanie.
Mais votre avidité reste t'elle impunie?
Quand Vous vous surchargés de mets &
de ragoûts,
Trop amples pour un homme aussi pe-
tit que Vous?
Non, car tout cet amas de viandes diffé-
rentes,

S'aigrit, et forme en vous des humeurs
malfaisantes,
Et vos pieds chancellans refusent désor-
mais,
De porter votre Corps usé par tant
d'excès.
Eh! quoi, de la Couleur la plus noire on
habille,
L'action d'un Valet qui dérobe une
étrille,
Qu'il troque nuitamment contre un
peu de raisins;
Et celui qui va vendre un Champ à
son Voisin
Pour subvenir aux frais d'un festin
inutile,
Ne fait rien cependant de bas ni de
servile!
Ma foi, c'est se moquer que de par-
ler ainsi.
À vos défauts susdits j'ajouterai
ceux ci.

Diverses 1

Pour Vous la solitude est un supplice
entrême;
Et Vous ne sauriés être une heure avec
Vous même.
Dès que Vous êtes seul, l'ennui vient
Vous saisir.
Vous n'usés jamais bien des momens de
loisir,
Dont la Bonté du Ciel Vous fait sou-
vent largesse.
Errant et vagabond, Vous Vous fuyés
sans cesse.
Tantôt par le Sommeil & tantôt par
le Vin,
Vous tachez d'éluder le souci, mais en
vain:
C'est un noir Compagnon qui malgré
votre fuite
Toujours pour vous gêner se trouve
à votre suite.

Horace

Où prendrai-je une Pierre?.....

Davus
Oh! Oh! qu'en ferés vous?
Horace
Des flêches, Insolent.
Davus
Patience, tout doux.
Ne vous échauffés point, mon Maitre,
je vous prie ....
Cet homme est fou, sans doute, ou bien
il versifie.
Horace.
Ote toi de mes yeux, ou fais compte
qu'aux Champs,
Fripon, je t'enverrai passer fort mal
ton tems.
Là, du plus vil Emploi les fatigues
immenses,
Sauront bien me venger de tes imper-
tinences.

Epitaphe
de Mr. Jordan
~~par Mr. Formey~~.

Cy git hélas! Jordan ce Philosophe
aimable,
Qui fut bon Citoyen, sincère, doux,
affable.
Toujours ami du Genre Humain,
Chéri des Grands, sans être vain,
Courtisan, sans être flatteur,
Savant, sans Orgueil, sans hauteur,
Serviable, évitant l'occasion de nuire.
S'il aimoit à douter, il cherchoit à s'ins-
truire;
Du Ciron, du Lézard, Oeuvres du
Créateur,
Préférant les leçons à celles d'un Doc-
teur.
Cependant l'Hypocrite à langue en-
vénimée,

De ce sage Défunt a su faire un Athée.
Passant, des Gens de bien, il est mort regretté,
Quittant sans déplaisir l'humaine Vanité.

Vers sur l'Education

Rien de parfait ne sort des mains de la Nature,
L'homme même en naissant, n'est que Vice et péché.
Ne lui refusés point une prompte Culture,
C'est un Champs qui veut être au plutôt dé~~ff~~friché.

Le Jour.

Cantate.

Les Mortels endormis dans une paix
profonde,
Goutent d'un plein repos les Charmes
innocens:
Le Silence et la nuit règnent par tout
le monde,
Un sommeil gracieux assoupit tous
les Sens.
Tout cède en la Nature à ses efforts
puissans,
Les animaux sur terre, et les Poissons
dans l'Onde,
Tout dort. On n'entend plus les regrets
languissans,
D'un amant outragé dans son ardeur
fidelle,
Et la plaintive Philomèle
Suspend dans les forêts ses douloureux accens.

Dormés, Mortels Infortunés,
Le seul repos peut adoucir vos peines.
Charmés vos déplaisirs par les images vaines
Du bonheur où vos sens se sont aban„ donnés.
Dormés, Mortels Infortunés
Le seul repos peut adoucir vos peines.
Toujours un reveil rigoureux,
Détruit en un instant la plus douce Chimère,
Gémissés, Mortels malheureux,
Gémissés de vôtre misère;
Un Songe est le seul bien qui peut rem„ plir vos voeux.
Dormés, Mortels infortunés,
Le seul repos peut &ca.

Mais l'Aurore paroît, et vient dorer les Cieux;
Elle répand dans nos prairies,
Ses sources tendres et chéries,

Qui coulent chaque jour de ses fertiles
yeux.
Elle donne à nos fleurs leur émail pré„
cieux,
Et rend les herbes plus nourries.
L'Ombre fuit à l'aspect du jour qui l'éblouit,
Et le Sommeil s'évanouit.

~

Bergers reprenés vos houlettes,
Jusqu'aux plus obscures retraites,
Annoncés le retour du Jour.
Accordés vos douces musettes,
Aux chants des oiseaux d'alentour.
Au bruit de leur tendre ramage,
On voit sous le riant feuillage,
Bondir le paisible mouton;
Et la Rose reçoit l'hommage
De l'Abeille et du Papillon.

~

Déjà le blond Phoebus fait briller sa Clarté;
Il monte d'un pas indompté
Jusqu'au plus haut point de sa
Course.

Il en descend enfin avec rapidité,
Tel qu'un fleuve précipité
Qui, depuis le haut de sa source,
Entraine de ses flots le Courant agité.
Les humains accablés de son ardeur bru-
lante,
Et les amans qu'un double feu
tourmente,
Dans les antres voisins vont chercher
du secours,
Azile dangereux pour qui craint les
amours.

Timide Bergère
Qui fuyés Cythère,
Evités le frais.
L'amour et sa mère,
Pour le doux Mystère,
Le firent exprès.
Si Daphné moins sage,
Eut fui sous l'ombrage,
Au lieu du Laurier,

Une autre Couronne,
Aux Champs de Bellone,
Eut ceint le Guerrier.

I.

Quels Zéphirs amoureux viennent flat-
ter nos plaines?
Sur ces Coteaux charmans ils règnent
à leur tour.
L'Oeillet doit son odeur à leurs douces
haleines;
Flore pour son Amant sent un plus
vif retour.
Revenés, Troupe aimable, accourés sur
nos rives,
Phébus de ses rayons n'échauffe plus le
jour.
Sortés des Antres frais, Bergères fugi-
tives,
Venés, vous n'avés plus à craindre que
l'Amour.

I.

L'Oiseau voltige,
Après l'oiseau,

De tige en tige,
D'herbe en roseau.
Et l'Arbrisseau,
Tendre Prodige,
Caresse l'eau.

L'Echo raisonne,
Avec l'amant;
Cupidon sonne,
L'heureux moment;
Et le pipeau
Par tout fredonne
Un Chant nouveau.

Vers
au Sujet du Changement de l'Eglise de Berlin en 1717.
le 6. Juin.

Ce n'est point aux Oisons que ce dis-
cours s'adresse,
C'est à Vous, ennemi du mérite éclatant,
Tout Vous choque aujourd'hui, l'esprit,
la politesse,
La douceur, l'Eloquence, & même la Sa-
gesse,
Vous ne pouvés souffrir les plus heureux
talens,
Mais en vain vous tachés par vos Li-
gues secrettes,
De répandre par tout un poison odieux.
En vain vous colorés d'un prétexte
pieux,
Tous les désordres que vous faites.
A travers votre Masque, on voit ce
que Vous êtes.

Foibles, sots, jaloux, envieux,
A trahir vos Amis la fureur vous engage;
D'un si perfide trait quel sera l'avantage!
Vous gémissés de voir votre honneur rabattu,
Voulez vous du Public mériter le Suffrage,
Messieurs, prêchez moins la Vertu,
Mais pratiqués la davantage.

Le Perroquet & la Perruche.
Fable
par l'Abbé de Grécourt.

Un petit Maitre Perroquet,
Prènoit plaisir à faire entendre
Par ses façons et son Caquet,
Que pour lui Perruche étoit tendre;
Chacun Oiseau prèsent murmuroit
Contre tant de Cajoleries:
Perruche elle même souffroit
De ses sottes minauderies;
Néanmoins elle n'osoit point
Le gronder en pleine assemblée:
Mais il fut tancé de tout point
Si tôt qu'elle s'en fut allée.
Honteux, confus, tout interdit,
Il essuya la reprimande:
Puis, d'un air triste, il lui dit:
„ Instruisés moi dans ma demande:
„ Chez la Belle qui m'a charmée,

" Comment devrois-je donc paroître?
N'y paroissés jamais aimé
Mais seulement digne de l'être.

Imitation
de la I. Epitre du I. Livre d'Horace.
Prima dicte mihi &c.
par Mr Frigot.

Vous à qui j'eus l'honneur d'offrir mes premiers vers,
Vous à qui mes derniers seront encore offerts,
Avec empressement vous voulés, cher Mécène,
Que j'aille me montrer de nouveau sur l'Arène,
Qu'après avoir sçu plaire aux yeux qui m'ont jugé,
Qu'ayant en bonne forme obtenu mon Congé
Je reprenne aujourd'hui mon exercice antique,

Diverses. 469.

Aux risques d'essuyer les traits de la
Critique.
Mais mon Esprit, que l'âge engourdit
sous son poids,
N'est plus tel à présent qu'il étoit au-
trefois.
Véjanius, frapé de trop justes allarmes,
S'est caché dans les Champs, a déposé
ses armes,
Pour n'être plus contraint, usé Gladiateur,
D'implorer la pitié du Peuple en sa fa-
veur.
Et moi, prêt d'obéir à qui bien me con-
seille,
J'entens certaine voix qui me dit à
l'oreille.
" Eh! détèle au plutôt ton Cheval vieil-
lissant
" De crainte qu'à la fin, poussif & lan-
guissant.
" Quand on le pressera de faire l'impossible,
" Il ne donne au Public un Spectacle risible.

C'est pourquoi maintenant je quitte sans retour,
Et mon Emploi Lyrique, & les jeux de l'Amour.
A l'étude du vrai tout entier je me livre.
Je m'applique à trouver les moyens de bien vivre,
Et j'en fais magazin dans ma tête avec soin,
Pour pouvoir m'en servir quand j'en aurai besoin.
Si Vous me demandés en quel lieu, sous quel guide,
Je cherche à me munir d'un Systeme solide;
Je dis que ne m'étant jamais assujetti
Sur la foi d'aucun Maître, à suivre aucun parti,
Je ne saurois tenir une route certaine,
Et que je vais par tout où la vague m'entraine.

Diverses. 471.

Tantôt de la vertu, sévère Deffenseur,
Je suis Stoïcien dans toute la rigueur,
Et j'ose en me donnant des mouvemens utiles,
Me plonger dans la mer des affaires Civiles.
Tantôt à mon Instinct je cède sans façons,
Et d'Aristippe alors reprènant les Leçons,
Libre, je veux traiter les affaires en maître;
Me les soumettre, dis je, et non pas m'y soumettre;
Ce que paroit la nuit à l'Amant soupçonneux,
Quand il se croit trompé par l'Objet de ses voeux:
Ce que paroit le jour à ceux que sans relâche,
On presse d'acquitter une pénible tâche;
Ce que les ans enfin paroissent au Mineur,
Qu'une mère rigide & de mauvaise humeur,
Tient captif sous le joug de la plus dure garde;

C'est ce que me paroît tout le tems qui retarde
L'Espoir et le dessein que mon Coeur a conçu
D'acquerir le Trésor qu'il estime le plus:
Trésor, dont l'honorable et fructueux usage,
Au Pauvre comme au Riche offre un grand avantage,
Et que, sans encourir le plus fatal danger,
Le jeune ni le vieux ne sauroient négliger.
Ainsi donc consacrant le reste de ma vie
Aux sages Elemens de la Philosophie,
Par leur moyen je tache, autant que je le puis
De diriger mes moeurs, d'adoucir mes ennuis;
Quoiqu'on eut tort d'avoir l'espérance insensée
De devenir égal au clairvoyant Lincée (a)

(a) Argonaute, dont les yeux étoient si perçans, dit la fable, qu'il voyoit même ce qui se passoit dans les Enfers.

Diverses. 479.

On ne doit pourtant pas, quand on est
chassieux,
Mépriser ce qui peut calmer le mal des
yeux,
Et quoiqu'on sente bien qu'il n'est ja-
mais possible
D'acquérir de Glycon[a] la vigueur invin-
cible,
On ne doit pas laisser de faire ses efforts,
Pour tacher de bannir la goute de son Corps.
Jusqu'à quelque degré tout au moins l'on
s'avance;
Si d'aller au delà l'on n'a pas la puissance.
D'un avare désir votre cœur brule t-il?
Il est de certains mots[b] dont le charme
subtil
Peut adoucir l'accès de votre maladie,
Et peut être en chasser une grande partie.
L'Orgueil dans votre esprit verse t-il
son poison?

(a) Gladiateur, qui avoit une force surprenante.
(b) allusion aux Pratiques superstitieuses de la magie.

Vous pourrés de ce mal trouver la Gué„
rison,
En faisant par trois fois une bonne lecture,
Où Vous apporterés une intention pure.
Le lâche, le Gourmand, l'envieux, l'emporté,
L'Esclave de l'amour et de la Volupté;
Aucun n'est tellement à la Brute semblable,
Qu'il ne puisse après tout devenir raisonable,
Pourvûqu'il daigne enfin prêter de temps
en tems,
Une oreille docile aux bons enseignements;
Fuir le mal, c'est du bien faire l'aprentissage,
Qui cesse d'être fou, comence d'être sage.
Quoi! tu vois quelle gêne & de Corps et d'es„
prit,
Quoi! tu vois insensé, quels travaux te
prescrit,
Le désir d'éviter la honte Chimérique,
D'essuyer un refus, d'avoir un fonds mo„
dique;
En quoi ta folle erreur te fait envisager,
Les malheurs les plus grands qui puissent
t'affliger,

Et tu peux persister dans cette erreur étrange?
Quoi! donc, tu vas courir jusqu'au delà du Gange;
Fuyant assidûment ces prétendus malheurs,
Au travers des Rochers, au travers des Chaleurs,
Tandis qu'aux bons Conseils inhabile à te rendre,
De plus sages que toi tu ne peux pas apprendre,
Le précieux secrèt de vivre en liberté,
D'assurer ton repos et ta félicité,
En méprisant ces Biens, que ton ame inquiète,
Et follement admire, et follement souhaite?
Quel homme, ayant gagné quelques chétifs présens,
À force de combattre aux yeux des Païsans,

Dédaigneroit les prix glorieux, magni-
fiques,
Qu'on destine aux Vainqueurs dans les
jeux Olympiques,
Si ces prix adjugés par tous les Grecs en
Corps,
Ne devoient lui couter que de foibles efforts?
Comme sur les métaux l'Or tient un
rang suprême,
Ainsi la vertu brille au dessus de l'Or
même.
„Il n'est chers Citoyens, rien tel que d'a-
masser,
„Et c'est par s'enrichir que l'on doit
commencer.
„Ne cherchons la vertu, qu'après que
nôtre adresse,
„Sera venuë à bout de trouver la Richesse.
Ce sont là, ce sont là les Préceptes
connus,

Dans tous les environs[a] du Temple de
Janus;
C'est là précisement l'instructive Morale,
Qu'à son fils chaque jour un Pére a-
vare étale.
Ce sont les mots dorés, les mots sen-
tencieux
Que repètent sans cesse les jeunes &
les vieux,
Portant sous le bras gauche, usuriers
sans mésure,
La Tablette et la Bourse, attirail de
l'usure.
S'il s'en faut un Trentième environ
que vos Biens,
Ne se montent au point qui met les
Citoyens,
En état d'aspirer aux Titres respecta-
bles;
Eussiés vous les talens les plus inimi-
tables,

(a) où demeuroient force Marchands, Usuriers,
Banquiers &c.

Fussiés vous tout paitri d'honneur, de
probité,
De bon gout, d'Eloquence & de fidelité;
Eussiés-vous par vos faits illustré votre
vie,
Vous serés Plébéïen, je vous le certifie.
Mais quoi! voit-on ici quelque ombre
du bon sens
Qu'on remarque en ces jeux où les
petits Enfans
S'entredisent, suivant leur formule
ordinaire
Vous allés être Roi, si vous savés
bien faire.
Eh! quoi donc, faire bien, s'abstenir
de pêcher,
Et n'avoir dans ses moeurs rien à se
reprocher,
Ne doit-ce pas, malgré le sort et
ses Caprices,
Etre un vrai Mur d'airain contre
ses injustices.

Tous préjugés à part; dites de bonne foi
Qui des deux vaut le mieux, de la fameuse[a] Loi,
Qui permet d'aggréger aux Chevaliers un Homme,
Dont le revenu va jusqu'à certaine somme,
Ou du mot des enfans, qui, rempli d'équité
A celui qui fait bien offre la Royauté,
Et dont l'usage fut aussi noble qu'utile,
Dans les tems où vivoient Curius & Camille?
Quoi! le Donneur d'avis qui prétend et qui veut
Que j'accroisse mon bien, justement, s'il se peut;
Sinon qu'à quelque prix enfin que ce puisse être,
Je trouve néanmoins le secret de l'accroître,

[a] la Loi Roscia, publiée par Othon Roscius, Tribun du Peuple, par laquelle il étoit ordonné que pour pouvoir être admis au rang des Chevaliers Romains, un Citoyen devoit posséder au moins

Pour acquérir le Droit dont jouissent
les Grands,
D'être dans un Spectacle assis aux
prémiers rangs,
Me conseille t'il mieux que celui
qui m'exhorte
D'oposer un Coeur libre, une ame
toûjours forte,
Beaucoup de patience & d'intrépidité
Aux assauts de l'envie & de l'adversité?
Si le peuple Romain par hazard
me demande,
Pourquoi la différence entre nous est
si grande;
Pourquoi ce qui lui plait me cause
tant d'ennui,
Et pourquoi fréquentant les mêmes
lieux que lui,
Je ne me porte pas à raisonner de
même

400000 Sesterces de Revenu annuel, ce qui revient dit le P. Jouvency à 40000 L de France & à 10000 écus Romains.

Diverses 481.

A fuir tout ce qu'il hait, à chercher
ce qu'il aime;
Je répondrois ce qu'un jour, comme Eso„
pe l'a dit;
Au Lion allité le Renard répondit.
"C'est que je vois aux pas tracés devant la
Porte,
"Qu'on entre bien chez toi, mais non point
qu'on en sorte.
Peuple, à suivre la mode une fois con„
sentir,
C'est l'antre du Lion, d'où l'on ne peut
sortir.
N'espère pas me mettre au rang de
tes Conquêtes.
En t'évitant, j'évite un Monstre à
plusieurs têtes;
Un Monstre qu'on ne peut tout en„
tier contenter;
Car quel parti prendrai je, et qui dois
je imiter?
L'un cherche à s'enrichir dans les Far„

mes publiques;
L'autre par ses présens, par ses basses
Pratiques,
Fait la chasse à la veuve, ou tend un
hameçon
A la simplicité de quelque vieux garçon,
Dans l'espoir d'escroquer un gros Leg
qu'il souhaite.
Plusieurs par le moyen d'une usure
secrète,
Augmentent leurs Trésors, au mépris
de la Loi,
Qui devient le jouet de leur mauvaise
foi.
Mais je veux qu'en un Peuple aussi
grand que le nôtre,
Les Caractères soient différens l'un de
l'autre;
Le même homme, celui qu'on croit le
plus constant,
Avec soi pourra-t-il s'accorder un
instant?
(a) Baïes est pour bâtir, le plus beau

(a) Ville de la Campanie, située au Golfe de Pozzuolo
près du Lac Lucrin &c.

lieu du monde,
Dit un Riche, et déjà le Lac, la Ville, l'Onde,
S'applaudissent d'avoir un Habitant pareil:
Mais si de son Caprice il va prendre conseil,
Demain, Maçons, demain, pour des raisons nouvelles,
Vous porterés ailleurs vos Marteaux, vos Truelles.
Ce Riche de l'hymen a-t-il choisi l'état.
» Il vaudroit mieux, dit il, garder le Célibat.
N'est-il point marié. Ses discours font connoitre
Qu'il n'imagine rien de meilleur que de l'être.
Oh! dans quels liens donc, par quels noeuds assés forts,
Pourrois je employant tous mes plus grands efforts
Arrêter ce Protée inégal & volage.

Qui cent fois en un jour sait changer
de visage?
Mais quoi! le Pauvre a t'il moins d'i-
négalité,
Plus de persévérance et de stabilité?
Mecène, riez-en. Le pauvre d'heure
en heure
Change de bain, de lit, de Barbier, de
demeure.
Le Pauvre se dégoute aussi tot d'un
Bateau,
Qu'il a loué d'autrui pour s'égayer
sur l'eau,
Que le Riche, écoutant la quinte qui
l'inspire,
Se montre dégouté de son propre Navire.
Si lorsque mon Barbier, par un coup
indécent,
A gâté mes Cheveux en les accourcissant,
Soudain en cet état je m'offre à votre
vuë,
Vous en riez.... Ma robe est-elle
décousuë?

Diverses. 485.

Quelqu'un de mes habits prend-il un
mauvais pli,
Est-il mis de travers? Vous en riez aussi.
Quoi! quand Vous me voyés en guerre
avec moi même,
Courir à tout moment de Système en
Système,
Mépriser un Objet que j'avois encensé,
Reprendre avec ardeur ce que j'avois
laissé;
Incertain du parti qu'ici bas je dois
suivre,
Ne garder aucun ordre en ma façon
de vivre,
Abattre, rebâtir; tantôt lent, tantôt
prompt;
D'un rond faire un quarré, d'un quar-
ré faire un Rond;
Selon vous, ma folie en tant d'excès fé-
conde,
N'est après tout, qu'un mal commun
à tout le monde!

Vous la voyés sans rire! Et vous ne
pensés pas
Qu'il faille recourir dans un Sem-
blable cas,
A l'Art des médecins, pour purger
ma Cervelle,
Ni que le Juge enfin me mette en
Curatelle,
Parceque Vous daignés être mon
Protecteur,
Et que de plus, p. rigide et Zélé
Correcteur,
D'un ami dépendant qui n'ose Vous
déplaire:|
Sur mes moindres défauts Vous en-
trés en colère,
Et poussés, en un mot, vôtre Zèle
assidu,
Jusqu'à me reprocher un Ongle mal
tondu!
Au reste je dirai, pour finir cette
Epître,

Que l'homme sage (a) peut se vanter à
bon titre,
De n'être inférieur qu'au seul Maître
des Dieux;
Qu'il est comblé d'honneurs et purs
& radieux;
Qu'il est riche, et peut seul à lui même
me suffire;
Qu'il est pleinement libre, et qu'il est,
pour tout dire,
Roi des Rois, beau, bienfait, sain sur
tout, excepté
Lorsque par la Pituite il se sent
molesté.

(a) Suivant la Doctrine des Stoïciens qu'Horace semble embrasser ici.

L'Epouse Amante.

Il n'est point de Vertu que le Destin respecte;
Ce bizarre Capricieux,
Comble un homme d'honneurs, l'élève jusqu'aux Cieux.
Mais sa gloire pour lors lui devenant suspecte,
De peur que la Vertu ne triomphe de Lui,
Celui que l'on voit aujourd'hui,
Au plus haut dégré de la Roüe,
Cet Envieux d'un tour de main,
L'abbat, le dégrade, s'en joüe
Et lui donne un honteux demain.

Sur l'honnête Homme.

par Menage.

L'Honnêteté qui fait qu'un homme est honnête homme, est la justesse de l'Esprit et l'Equité du Coeur. Ainsi être honnête homme c'est n'être point prévenu, avoir du discernement, juger bien des choses, avoir l'esprit et le Coeur droit, c'est louer avec chaleur son Concurrent ou son ennemi dans les choses où il est louable; c'est le condamner sans aigreur et sans emportement quand il est condamnable; C'est enfin ne pas éxagèrer le mérite de son ami, et ne pas soutenir ses Sottises.

490. Sur l'honnête homme.

Tout roule là dessus; la justesse de l'Esprit et l'Equité du Coeur. L'une est une vertu en l'esprit qui combat les erreurs, et l'autre une qualité du Coeur qui empèche l'excès des Passions, soit en bien soit en mal. L'une et l'autre sont nécessaires, car l'une sans l'autre fait un homme éclairé et abandonné à ses passions. Ce qui est un Monstre, ou un homme, de qui le Coeur est droit, mais qui, manquant de Lumières, fait mille fautes, & s'abuse souvent, l'un pèche par malice, l'autre par simplicité. Des deux on fait un parfaitement honnête homme, sans passions au Coeur et sans erreur en l'esprit.

Maximes.

I.

Reservés à Dieu seul votre plus
doux hommage,
Et sacrifiés tout à sa Gloire, à ses
Droits;
Fidèle au Souverain, à la Patrie,
aux Loix,
Détestés le libertinage.
A force de talens méritez le suffrage,
De ceux qui donent les Emplois;
Et quand vous les aurés, faites
en bon usage.

II.

Ne vous figurés point, que Philoso-
phe austère,
Je veuille en votre Coeur, condam-
nant tout désir,
Le fermer tristement aux Charmes
du plaisir,

Telle morale est trop severe.
Le plaisir à tout âge, est un bien
nécessaire,
La sagesse consiste à le savoir choi,
sir;
Par le préservatif d'un Conseil sa,
lutaire,
D'un tardif & vain repentir,
Je voudrois vous sauver le ver trop
ordinaire,

III.

À tout âge il sied bien d'avoir de
l'enjoûment;
L'air gai de la Jeunesse augmente
l'agrément.
Laissés aux froids barbons l'air de
Mélancolie;
Que la joye en vôtre âme ait tou,
jours libre accès.

Mais souvenés vous bien que
poussée à l'excès,
elle ressemble à la folie.

IV.

Le talent de railler est un talent
fatal
à quiconque l'exerce mal.

V.

Que nulle passion, nul intérêt
sordide,
Hors du droit chemin ne
vous guide.
Regardés quels sentiers vos
ayeux ont battus;
Marchés y d'un pas intré-
pide.
Conservés purement un sang
dont les vertus
Sont l'ornement le plus
solide.

VI.

Dans le choix des vertus, soyés
très délicats;
Car enfin il en est de plus d'une
manière;
Il en est de Mousquet, de Code,
de Bréviaire.
La vertu propre d'un Soldat
N'est point celle d'un Ma-
gistrat,
Encor moins celle d'un Prélat.
Pour bien fournir votre
carrière,
Que la vertu de vôtre Etat
Soit vôtre vertu familière.

VII.

Au Mensonge jamais n'ayés
votre recours,

Quoiqu'il vous arrive de faire,
Et par un si honteux secours,
Ne cherchés point à vous tirer
d'affaire.
C'est la marque d'un coeur bas, ram,
pant et petit;
Outre que le Menteur perd hon,
neur & credit;
Jusqu'à n'être point crû quand il
devient sincère:
C'est un Lâche, un Impie en sa
Duplicité.
Aux hommes ses égaux, lâche,
il craint de déplaire;
Impie, il brave la Colère
Du Dieu de vérité.

VIII.

VIII.

La Loy qui vous défend les discours
imposteurs,
Vous permet encore moins la feinte
dans les moeurs.
Soyés tel en effet, que vous voulés
paroître.
Vous voudriés passer pour un
homme de bien.
La chose est fort aisée, en voici
le moyen.
Si vous ne l'êtes pas, efforcés
vous de l'être.

IX.

A juger sainement appliqués
vos efforts;
Juger sans examen trop souvent
vous expose

A prendre l'ame pour le Corps.
Des vertus l'Hypocrite a de bril-
lans dehors
Et son extérieur impose.
Le vrai Chrètien n'a point ce
fard pernicieux.
Son Humilité circonspecte,
S'efforce de cacher les dons que l'au-
tre affecte,
De faire éclater à nos yeux.

X.

Vous avés le Coeur haut, & come
je puis croire
Vous soupirés pour la gloire.
Elle mérite en vous de trouver un
Amant.
Pour un Objet si noble et si
charmant,

Brulés d'une ardeur éternelle;
Mais connoissés la bien, vous
pourriés aisément
Prendre la vanité pour Elle.

XI.

On ne peut trop vous prémunir
Contre l'odieuse arrogance.
Oubliés, s'il se peut, vôtre haute
naissance,
Et si l'on vous permet de vous
en souvenir
Que ce soit tout au plus pour vous
mieux faire entendre,
Que sans cesse avec soin vous de-
vés vous défendre
De tout vice honteux qui pour-
roit la ternir.
Ne soutenés jamais d'un
ton opiniatre,

Un sentiment douteux par d'autres
contesté,
Et sans trahir la vérité,
Dites votre pensée avec solidité.
Laissés au grossier Gentillâtre
La hagarde Dispute, & la sotte fierté:
Qu'il soit tant qu'il voudra hargneux,
acariatre
De ses préjugés entêté;
Ce n'est point là votre modèle.
L'homme bien élevé parle modestement,
Très peu conteste, et jamais ne harcelle,
Ceux qui sont bien ou mal, d'un autre
sentiment.

XII.

N'imités point dans vos manières,
Certains sots qui de tout se mêlent
de juger,
Bien que très ignorans sur toutes
les matières,
En Juges sans appel ils s'osent ériger;

Leur insolent orgueil va jusqu'à corriger,
Des Gens dont ils devroient respecter les Lumières.
Et quels sentimens puis je avoir,
Si quand j'écoute un savant qui m'éclaire,
Un Fat vient l'interrompre, & l'oblige à se taire.
Séduit par un honteux espoir,
Il croit faire à mes yeux briller sa Suffisance.
Il s'abuse, il prétend me montrer son Savoir,
Je ne vois que son Ignorance.

XIII.

Détestés d'Harpagon le caractère affreux,
D'un riche Patrimoine Esclave malheureux,

Au lieu de s'en servir en vrai Pro„
priétaire,
Il s'en croit le Dépositaire.
Par mille artifices honteux,
Il l'augmente pour des neveux,
Que vous verrés un jour en faire,
L'usage le plus scandaleux.

XIV.

Que la peur d'encourir le blâme d'être
avare,
Ne vous entraine point dans l'autre
extrémité.
À vous dire le vrai, la prodigalité
Est un défaut, mais il est rare,
Parmi les Gens de qualité.
A peine y connoit-on la Libéralité.
Si quelcun d'eux l'exerce, un Caprice
bizarre,
Dispose de ses dons, sans choix, sans
Equité,
Pour séduire une fille, ou dans un tête à
tête,

Deshonnorer l'Epoux d'une femme de
Bien;
Pour un service malhonnête,
Mille Ecus ne leur coutent rien.
Mais qu'il faille pareille somme,
Pour rendre heureux un honnête homme;
De la leur arracher, il n'est aucun moyen.
Que de tous ces excès, la Raison vous délivre,
Et sans vous depouilles d'un utile secours.
Usés de votre Bien en homme qui peut
vivre,
Mais qui ne peut vivre toujours.

XV.

Je ne puis approuver le bizarre Caprice,
Qui traite tous les jeux de plaisirs
défendus.
Le Sage peut s'en faire à ses momens
perdus,
Un utile relâche & non un Exercice,
Joües, mais en jouant évitez l'avarice.
Mènés votre Jeu sagement.

Quelqu'y soit vôtre sort gagnés
avec noblesse,
Ou perdés sans emportement.
Joués vous de guignon, n'ayés point
la foiblesse,
De vouloir rappeller un Bonheur qui
vous fuit,
Par un acharnement dont la perte est
le fruit.
Mais que l'ardeur du Jeu jamais ne
Vous occupe,
Jusqu'au point de vous faire employer
certains tours,
Que ne savent que trop les Joueurs
de nos jours.
Ne soyés ni fripon ni dupe.

XVI.

Quand vous régalés vos amis,
Qu'en tout la propreté domine,
Que les mets les plus fins, les Vins les
plus exquis,

Selon la Saison soient servis,
Sans profusion ni lésine.
Qu'un honnête enjoûment soit l'ame du repas;
À boire avec excès ne les excités pas.
Trouvés bon que chacun boive à sa fantaisie.
Si l'on se met en train, sachez Vous modérer,
Et n'ayés point la frénésie,
De vouloir tenir tête et de Vous en, nyvrer.

XVII

Tout doit Vous inspirer du respect pour les Dames,
Leur Compagnie, instruit, polit, orne nos ames.
Mais craignés d'en être enchanté.
Rien n'est plus dangereux pour votre Liberté.

Comme d'aimables fleurs voyés tou,
tes les Belles,
Avec précaution conversés avec elles,
Et des traits de l'Amour defendés vo,
tre Coeur.
Evités, s'il se peut, ses dangereuses
Chaines,
Bienqu'il fasse espérer le Souverain
Bonheur,
S'il a de courts plaisirs, il a de longues
peines,
Ses tourmens sont réels, et ses faveurs
sont vaines.
Si, l'Amour, malgré vous, à ses Loix
Vous soumet,
Tachés de vous sauver par le choix
de l'Objet.
Sur tout ayés horreur de l'Amour So,
cratique;
Que de sales désirs ne vous mènent
jamais,
Vers quelque Syrène impudique,

Chez qui va s'assouvir la Luxure publique:
Fuyés comme un poison ses dangereux attraits,
Et par d'injustes feux, d'un Hymen pacifique,
Gardés vous de troubler la paix.

XVIII.

De la felicité d'un autre,
Faites vos plaisirs les plus doux.
Tachés que les Mortels qui vivent avec vous,
Trouvent leur bonheur dans le vôtre.

XIX.

Ne soyés point pressé d'intenter des procès,
Sans bien examiner si vôtre Cause est bonne;
Quelque flatteur espoir qu'un Procureur vous donne,

Craignés en toujours le succès.
Sous le masque de la Justice,
Souvent l'Orgueil et l'avarice,
Offrent un Chicaneur de chimeriques droits,
Il s'en entête, il faut que sa bourse
assouvisse
L'immense avidité de ceux dont l'Ar,
tifice
Fait parler et taire les Loix.
Que l'espoir du Barreau jamais ne Vous
saisisse;
J'en sais qui pour tout fruit de vingt
procès gagnés,
N'ont eûs que le regret de s'être
ruinés.

XX.

Soyés Généreux, Equitable,
D'un dangereux pouvoir ne vous ser,
vés jamais,
Pour Vous rendre plus respectable.

C'est le chemin le plus mauvais.
Vous en serés plus formidable.
Mais le plus vil serpent qui soit dans un marais,
Est du moins aussi rédoutable.
En vaut-il mieux? Est-il moins haïssable?
De la Bénéficence essaïés les attraits,
Rendés votre pouvoir aimable.

XXI.

De vos propres secrets vous êtes bien le maître,
Il est pourtant bon de connoître,
L'homme à qui vous vous en ouvrés.
Mais ceux de votre ami doivent être sacrés
Et dès que vous les découvrés
Vous mérités les noms d'indiscret ou de Traître.

XXII.

Fuyez ceux qui par des rapports,

Des tendres amitiés altèrent les
accords,
La Vertu les proscrit, le sage les redoute,
Ces raports ont toujours un dangereux
effet.
Malheureux est qui les écoute,
Et plus malheureux qui les fait.

XXIII.

Dans la vie ordinaire il est bon d'être
en garde,
Contre certains brutaux dont l'esprit
spadassin,
Tire éclaircissement d'un mot dit
sans dessein
Ou d'un geste fait par mégarde.
Ne les point voir seroit bien le
meilleur.
S'il faut vivre avec eux, par vôtre
politesse:
Menagés les, mais sans bassesse:

Si ce remède trompe, il faut de la
vigueur.
Ils mollissent bientôt & leur fierté
s'abbaisse,
Quand ils trouvent un homme et de
main et de cœur.

XXIV.

Quelque revers qui vous survienne,
Il faut que votre Fermeté,
Contre cet accident jusqu'au bout se
soutienne;
Mais joignés y la piété;
Et n'affectés jamais l'insensibilité,
Qu'en sa fantastique Morale,
L'ambitieux Portique étale
Tout bien compté, tout rabattu,
Cette ressource est peu fidelle.
On ne va pas loin avec elle,
Quand on n'a pour appui, que l'hu-
maine vertu.

XXVe

Si la fortune vous caresse,
Défiés vous toujours de cette En,,
chanteresse,
Souvent sa faveur cache un dan,,
gereux écueil,
Recevés d'elle avec Sagesse,
La Prospérité sans Orgueil
Et l'Adversité sans foiblesse.

Règles
ou
Maximes de la Sagesse.

Rendés au Créateur ce que l'on doit
lui rendre,
Réflèchissés avant que de rien en-
treprendre,
Point de société qu'avec d'honnêtes
Gens,
Ne présumés pas trop de vos heu-
reux talens.
Conformés Vous toujours aux senti-
mens des autres,
Cèdés honnêtement si l'on combat
les vôtres
Donnés attention à ce que l'on Vous
dit.
Et n'affectés jamais d'avoir beaucoup d'esprit.
N'entretenés persone au delà de sa sphère
Et dans tous vos discours soyés toujours
sincère,

Tenés votre Parole inviolablement,
Et ne promettés jamais inconsidérément.
Soyés officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable;
Sans être familier, ayés un air aisé.
Ne decidés de rien sans l'avoir bien pèsé
Vivés sans interêt, pardonés sans foiblesse;
Soiés soumis aux Grands, sans aucune
bassesse,
Cultivés avec soin l'amitié d'un chacun.
A l'égard des procès, n'en intentés aucun.
Ne vous informés pas des afaires des autres,
Sans affectation dissimulés les vôtres;
Prêtés de bonne grace, avec discernement,
S'il faut compenser que ce soit largement.
Et de quelque façon que vous vouliés paroître,
Que ce soit sans excès & sans vous méconoître,
Compâtissés toujours aux disgraces d'autrui,
Suportés ses défauts, soiés fidelle ami.
Surmontés les chagrins où l'esprit s'abandonne,
Et ne les faites point rejaillir sur personne.
Où la discorde règne, apportés y la paix,
Et ne vous venges point qu'à force de bienfaits.

Maximes de la sagesse.

Reprênés sans aigreur, loués sans flatterie,
Riés, mais sans éclat; entendés raillerie.
Estimés un chacun dans sa profession,
Et ne critiqués point par ostentation.
Ne reprochés jamais les plaisirs que vous faites,
Et mettés les au rang des affaires secrètes.
Prévenés les besoins d'un ami malheureux,
Sans prodigalité rendés vous généreux.
Modérés les transports d'une bile naissante;
Et ne parlés qu'en bien d'une persone absente,
Evités d'être ingrat, soiés reconnoissant;
Joués pour le plaisir & perdés noblement.
Parlés peu, pensés bien, & ne trompés persone,
Faites toujours du cas de ce que l'on vous donne.
Ne tyrannisés pas les pauvres Débiteurs,
Ne faites jamais rien contre les bones moeurs.
Au bonheur du Prochain ne portés point envie,
Ne divulgués jamais ce que l'on vous confie.
Ne vous vantés de rien, gardés votre secrêt.
Après quoi mettés vous au dessus du Caquet.

Table des Matières

contenuës dans ce Recueil de

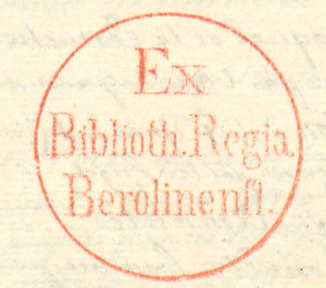
Poësies Diverses

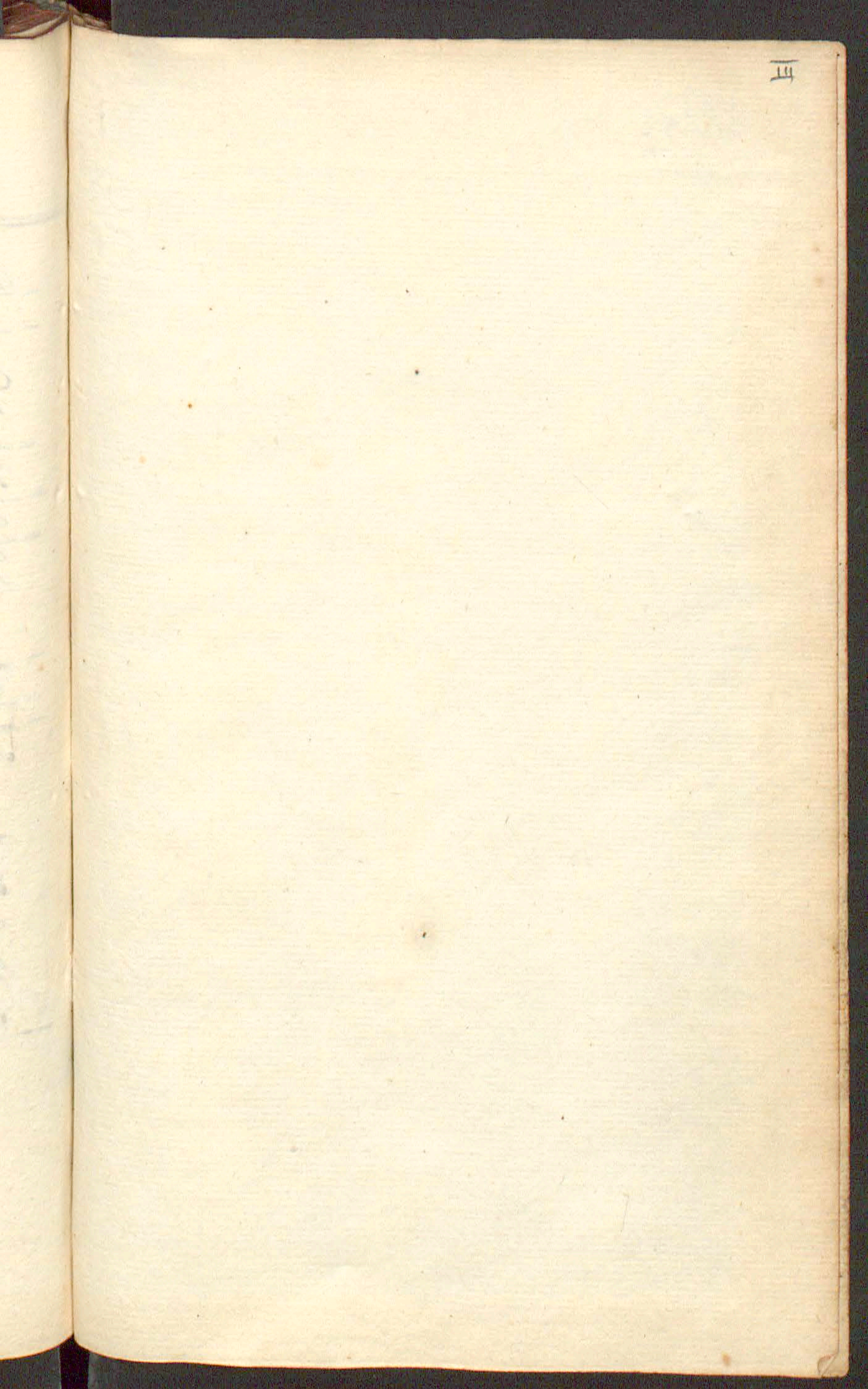
Table

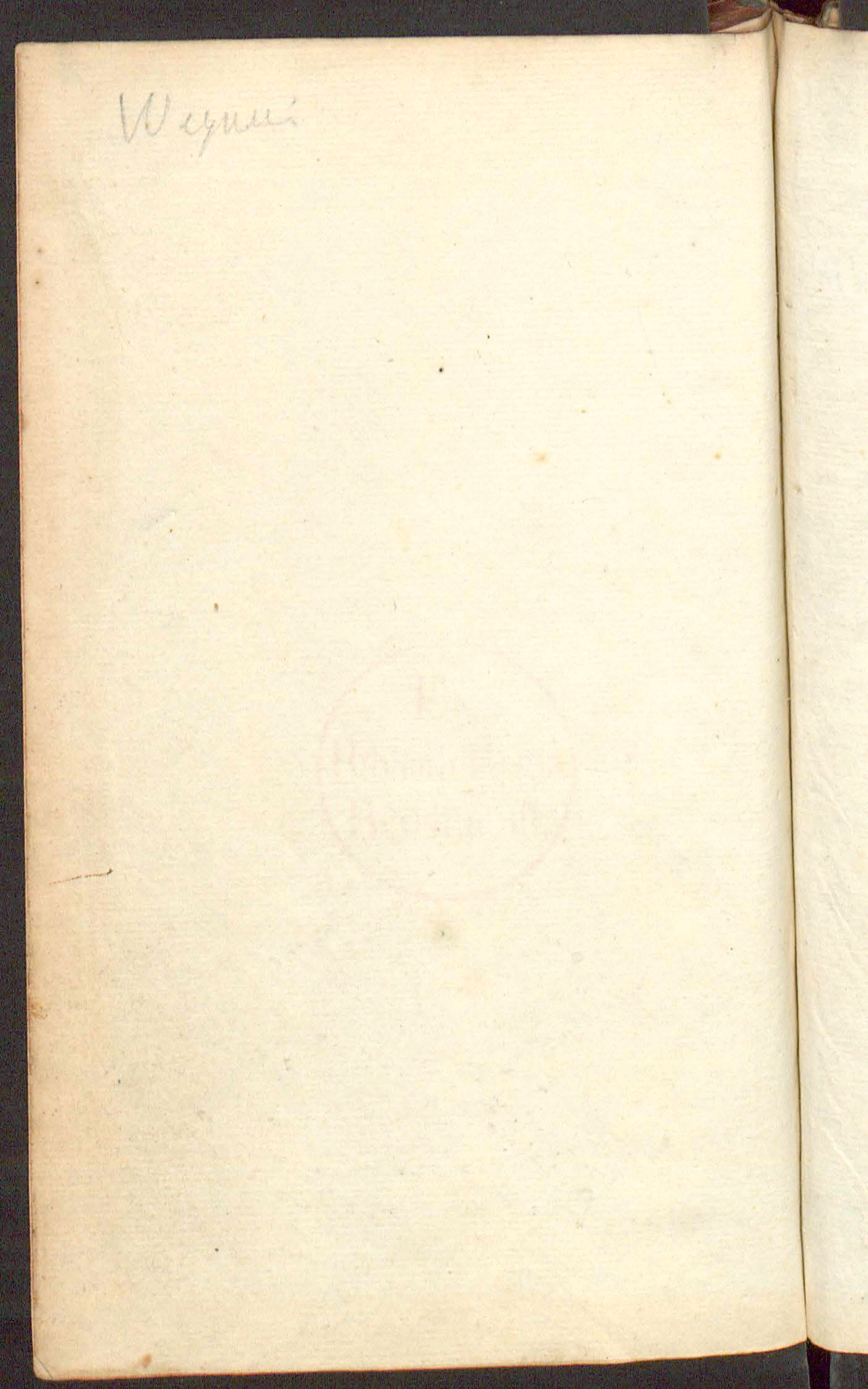
des Matières 11.

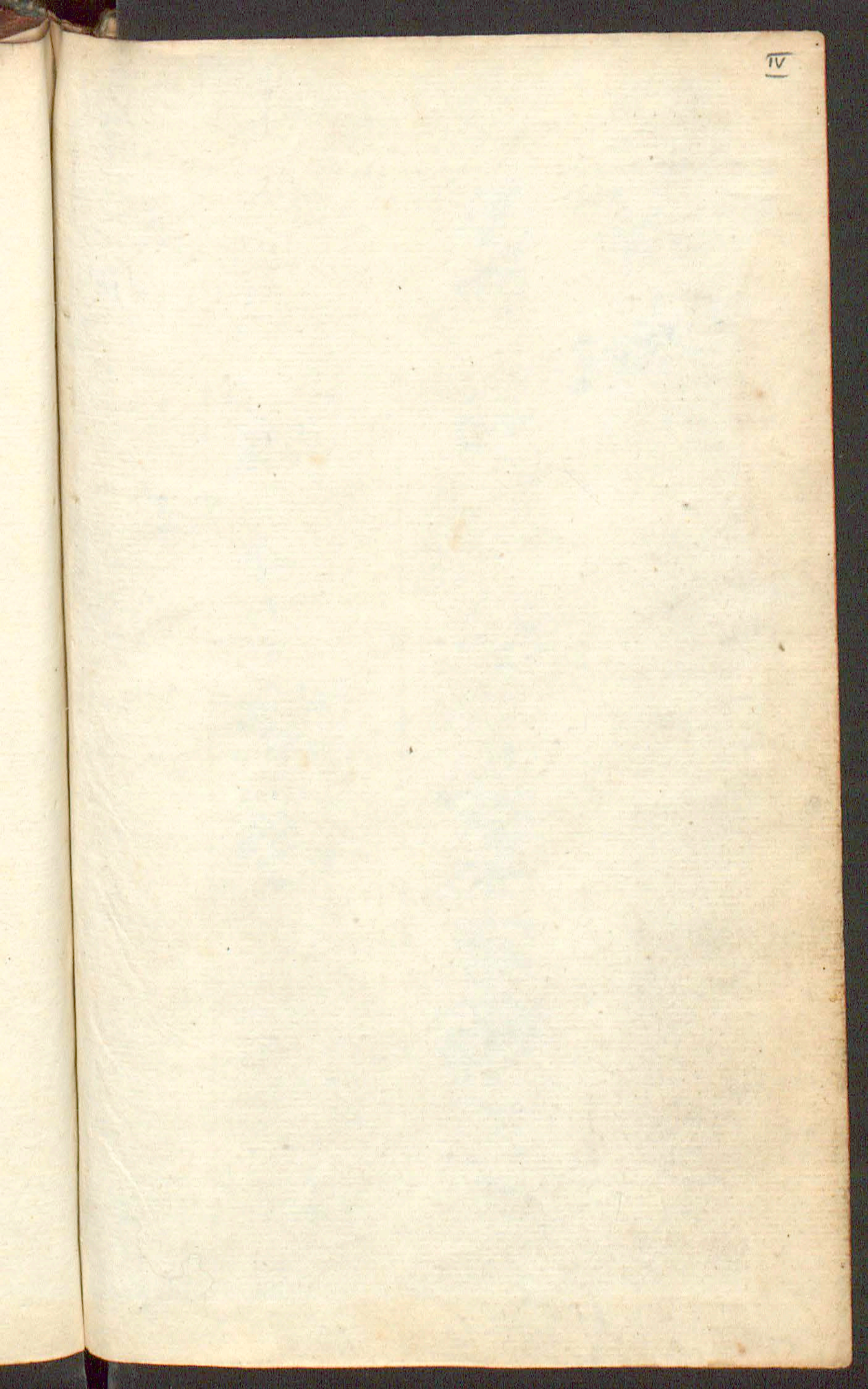
des Matières. 13.

Fin.


Ex
Biblioth. Regia
Berolinensi.






IV





